



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

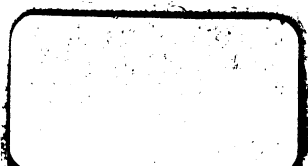
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

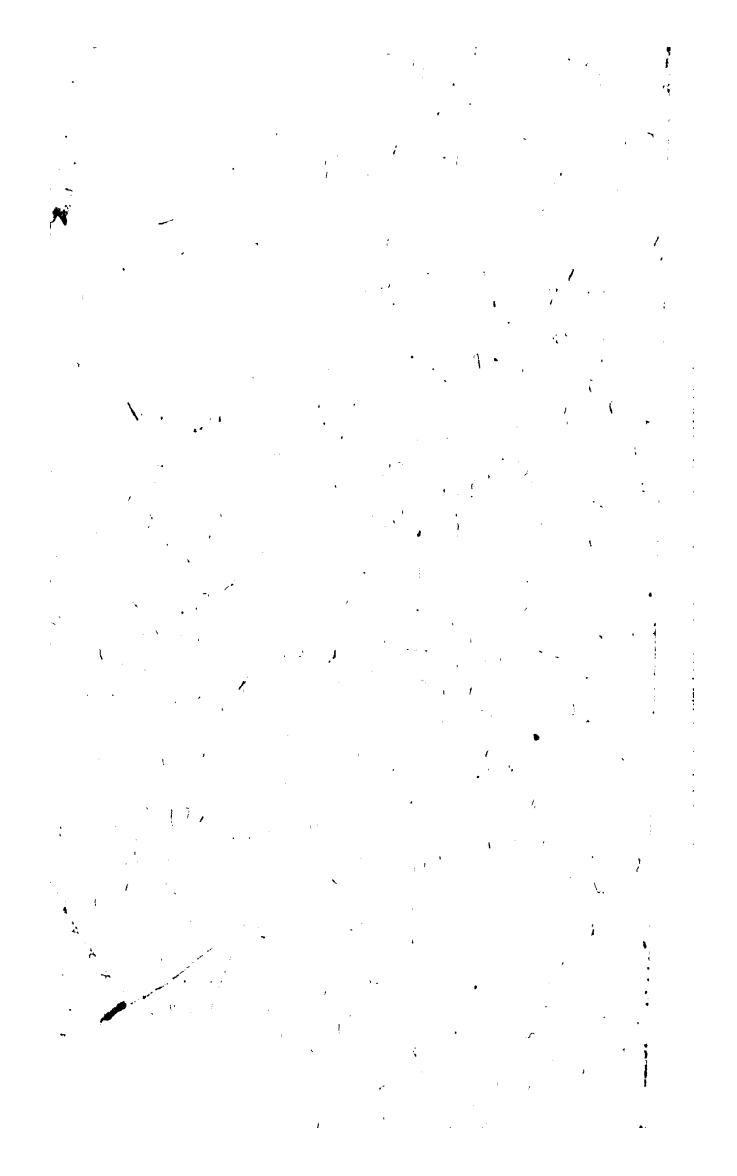
## À propos du service Google Recherche de Livres

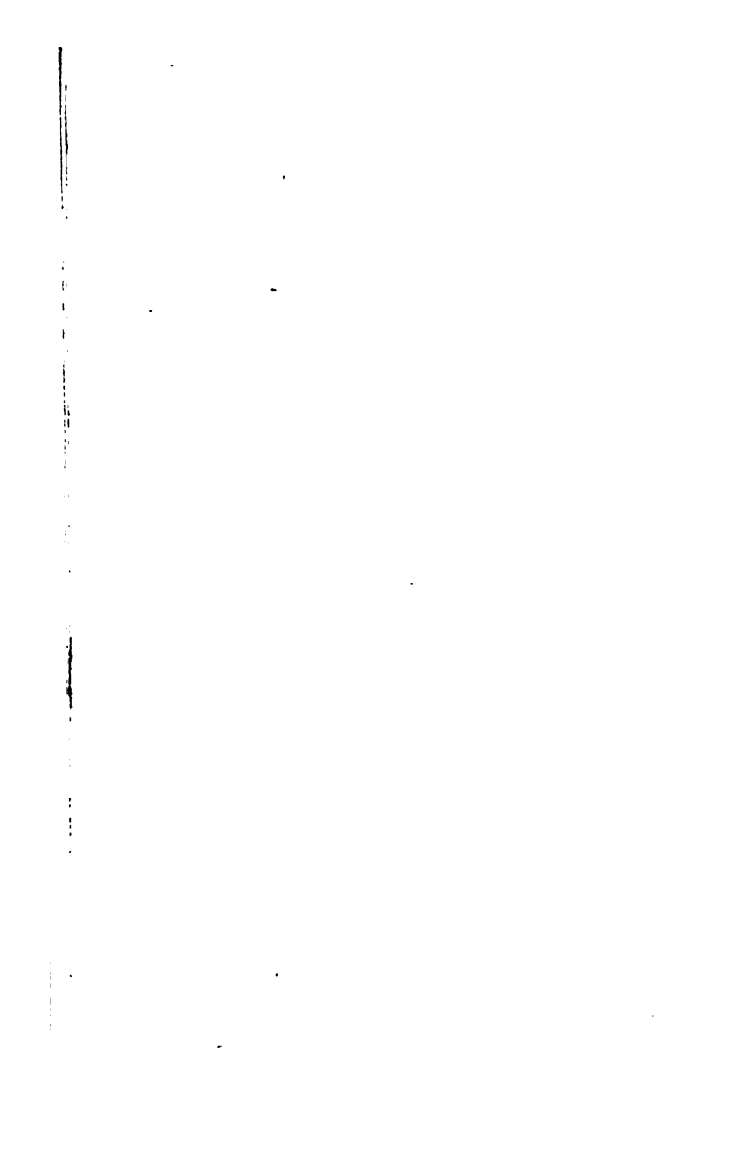
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

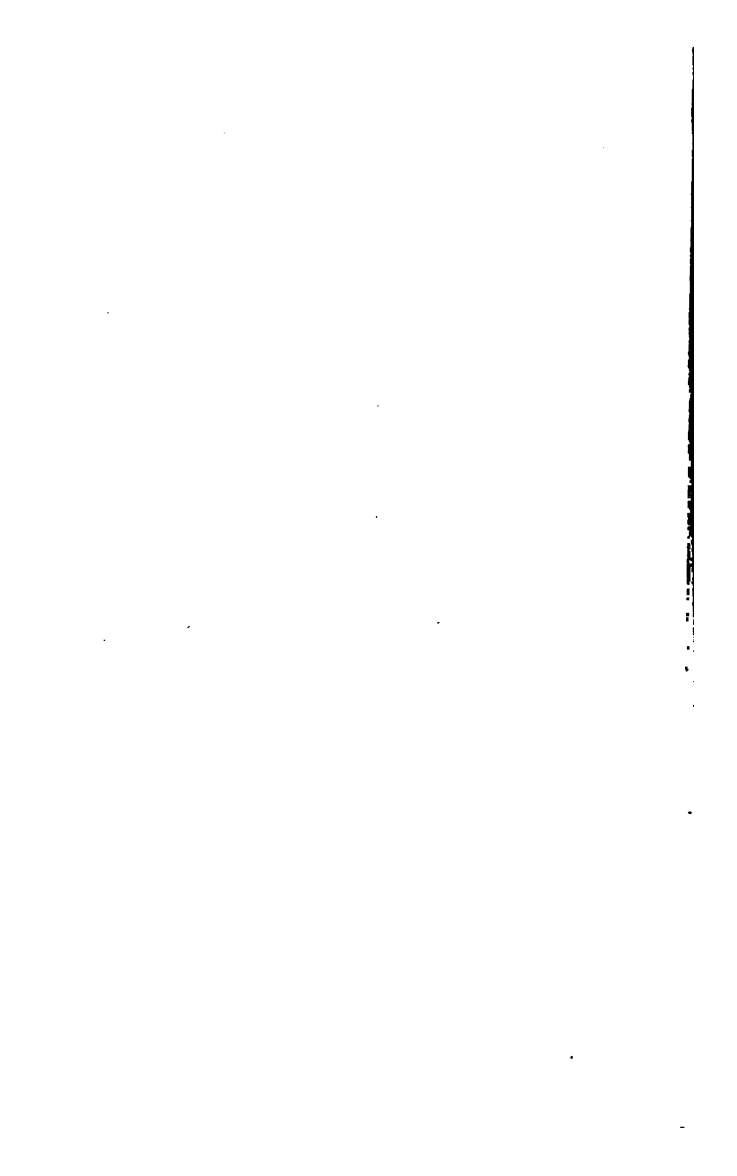


Nadier  
N K









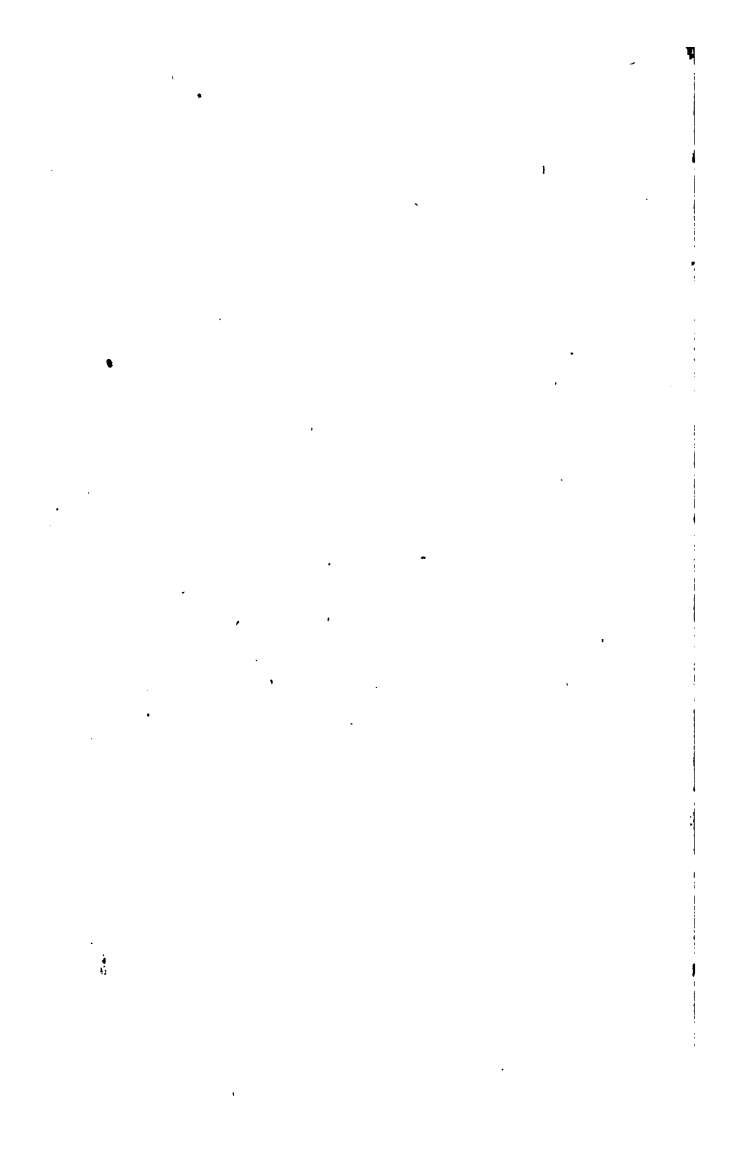
**OEUVRES COMPLÈTES**

**DE**

**CHARLES NODIER.**

NK W

TOT

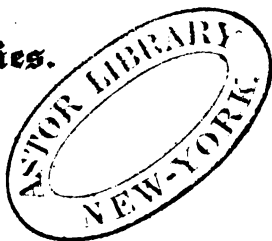


OEUVRES COMPLÈTES  
DE  
CHARLES NODIER,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME V.

Rêveries.



BRUXELLES,  
LOUIS HAUMAN ET COMP.

1835.

E. m. B.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

540 EAST 58TH STREET  
CHICAGO, ILL. 60637

## Miscellanées ,

### VARIÉTÉS DE PHILOSOPHIE,

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE.



Pour être homme de lettres, en France, il faut avoir fait *un gros livre*, comme il faut, pour y être peintre, avoir fait ce qu'on appelle *une grande page*.

Or, *un livre*, c'est une idée, ou quelque chose qui y ressemble, ou quelque chose qui ne ressemble à rien, et dont le nom occupe, à titre



courant , la marge supérieure d'un *in-octavo* de vingt-cinq feuilles. De ce qui est dessous , Dieu garde qui s'en soucie !

Dans *un livre* , vous avez deux choses : 1° le titre , qui doit être bref , substantiel , imposant , plein de je ne sais quel curieux mystère , comme l'étiquette d'une boîte précieuse , et par exemple :

DU GOUT ; ou bien DE L'ESPRIT ; ou bien DE LA RAISON.

2° La matière , qui est tout ce qu'on veut , moyennant qu'elle réunisse les qualités propres et quidditatives de la matière , c'est-à-dire les dimensions de hauteur , de largeur et d'épaisseur dont se compose un honnête parallépipède bien compacte de papier imprimé. Après cela , si vous y trouvez de la *raison* , de l'*esprit* ou du *goût* , c'est tout bénéfice pour le lecteur. Nous n'en demandons pas tant. Le livre existe *en genre* , et nous avons , grâce au ciel , un auteur

Que si par hasard vous aviez passé votre innocente vie à recueillir toutes les notions rationnelles et scientifiques de l'espèce , dans l'ordre

d'une excellente éducation progressive , où la pensée , parfaitement dirigée , procède par une suite non interrompue de recherches et de découvertes des perceptions les plus familières de l'intelligence , aux résultats les plus excentriques de l'étude et de la réflexion , et que vous fussiez ainsi parvenu à vous faire une encyclopédie intuitive , bien préférable à celle de M. d'Alembert , sur un plan bien supérieur à celui du chancelier Bacon , — vous entendriez retentir encore ce cri formidable de l'omnipotence littéraire , qui vous dévoue à mourir de mort : *Liber , ubi es ?*

Les anciens savaient à peine ce que c'est qu'un *livre*. Pythagore , qui méditait de belles lois et qui improvisait de beaux vers , n'a jamais fait un *livre*. Démocrite , Épicure , Socrate et même Chrysippe , l'homme aux trois mille volumes , ont dicté d'innombrables chapitres : ils n'ont point fait de *livres* ; car ils estimaient leurs pensées et leur temps à une plus haute valeur. C'est tout au plus si nous oserions donner maintenant le nom de *livre* aux *Dialogues* de Platon , aux *Aphorismes* d'Hippocrate et aux

*Morales* de Plutarque. L'*Iliade* elle-même n'est qu'une suite de chants épars, soigneusement rapprochés par un rhapsode. Athénée, Élien, Stobée, Valère-Maxime, Aulu-Gelle, Macrobe, Montaigne, La Motte-Levayer, Diderot, ont nettement tranché la question : ils n'ont laissé que des pages avec lesquelles il y a des milliers de *livres* à faire pour des milliers de générations de pédans.

Si une méchante habitude ou le besoin de me distraire des angoisses de la maladie et des infirmités de l'âge, tant que je ne serai pas parvenu à dire avec ce fanfaron de Posidonius que la douleur n'existe pas..... — Si ce prurit invincible des muscles érecteurs du métacarpe, qui tient lieu d'inspiration et de génie à tant d'honnêtes gens, me forçait encore à écrire, ce ne serait pas pour entreprendre un *livre*. J'abandonnerais tout au plus aux derniers morceaux de papier blanc qui se détachent un à un de mes tablettes décousues quelques souvenirs, quelques impressions, quelques rêveries sans suite, jusqu'au jour où la mort viendra souffler, en

riant, sur ces feuilles fugitives, et les rendre avec moi aux élémens.

C'est même le parti que je prendrai probablement quelque jour, pour me désennuyer, si j'ai le malheur de survivre à ma peruche.

---

L'Écriture dit, chapitre 34 du *Deutéronome*, que nul ne connaît le lieu de la sépulture de Moïse. On l'a cependant montrée au philosophe Bernier, dans le délicieux royaume de Cachemire. Pour peu que Moïse y ait seulement vécu âge de patriache, il n'eut pas à regretter la terre promise, qui est bien loin de valoir celle-là, où quelques philosophes chrétiens ont cru reconnaître le paradis terrestre. Il est bien rare que les thaumaturges et les souleveurs de peuples perdent quelque chose aux révolutions.

Ceci me rappelle que Romulus disparut, comme Moïse, au milieu d'un sacrifice, et que le sage Lycurgue s'exila prudemment de sa Laconie, après lui avoir donné des institutions.

C'était en vérité ce qu'il y avait de mieux à faire dans une si triste république.

Les nations sont si convaincues que les lois constitutives des états ne procèdent pas de l'homme , qu'elles ne croient fermement à une législation que lorsque le législateur n'y est plus. Chez nous , ce sont les législateurs qui restent et les législations qui s'en vont.

J'ai lu quelque part dans Byron, ou j'ai entendu dire d'après lui , que le principe moral d'une société ne durait que deux mille ans. Cela est généralement vrai , mais il n'a pas pensé à la Chine.

Cette longévité politique des institutions de la Chine a donné beaucoup de tablature aux esprits spéculatifs. Les uns l'ont attribuée à cette heureuse religion des aïeux , qui est une consécration intime et domestique du passé ; cela n'est pas douteux. — D'autres , à la difficulté de l'étude de la langue , qui est la clef essentielle de la science du gouvernement et l'initiation indispensable de tous ceux qui y participent. Il n'y a pas un mot à leur répondre. — Plusieurs , à l'égalité des droits moraux qui sont toujours

mesurés sur l'aptitude individuelle des sujets de l'empire et qui n'ont point d'autre règle. La vérité même n'est pas plus évidente que cette hypothèse.

Il fallait ajouter simplement que tout cela contribue , avec une simultanéité merveilleuse , à l'immutabilité du gouvernement de la Chine , et l'expliquer par une raison de plus qui vaut celles-là et toutes les autres : c'est que les femmes et les prêtres ne s'en mêlent point.

---

On est bien près d'atteindre à l'apogée des sciences de l'homme , quand on sait qu'il n'y a dans la vie qu'une chose un peu sérieuse , qui est la mort , et que cette chose elle-même ne mérite pas qu'on s'en occupe ; car quel esprit raisonnable pourrait s'occuper d'un événement infaillible qui est commun à tous , et qui ne change rien au train éternel du monde ? Il faut que les suicides soient bien fous pour s'imaginer que la mort inévitable vaut la peine qu'on la cherche , et que la vie indifférente et passa-

gère vaut la peine qu'on s'en débarrasse. Les Orientaux ont une maxime qui renferme plus de sens que tous les livres des moralistes : « Il vaut mieux être assis que debout ; il vaut mieux être couché qu'assis ; il vaut mieux être mort que couché. » Mais ce n'est pas une raison pour hâter le terme, puisqu'il est sûr et partout. Les vivans parcourent une route où l'hôtellerie ne manque jamais au voyage.

Le jour où Charles I<sup>er</sup> fut condamné à mort, il se consola aisément par ce vers d'Alain Delisle, qui a été, par parenthèse, mal à propos attribué à Ovide :

*Qui decumbit humi non habet undè cadat.*

Je comprends toutefois qu'on cherche à éviter la douleur physique, bien qu'elle porte avec elle une douce et parfaite compensation : c'est qu'au point où elle cesse d'être tolérable, elle n'est plus que la mort. Voilà pourquoi Charles interrompit son grave discours sur l'échafaud pour recommander aux spectateurs de ne pas toucher à la hache. L'essentiel, en effet, quand

on arrive au terme de la vie , c'est que la hache ait le fil.

---

On ne s'occupe de la grammaire et de la lexicologie , ou autrement de la vie matérielle des langues , qu'à leur commencement et à leur fin. La science du vocabuliste n'est qu'une clinique verbale. Les dictionnaires sont comme l'état-civil , où l'on enregistre les naissances et les enterremens. Voilà pourquoi le *Dictionnaire de l'Académie* , qui est venu *medio rerum* , est un si pitoyable ouvrage. Dans un demi-siècle ou un siècle au plus , l'histoire philosophique et analytique de la langue française sera de mode parce que la langue française sera tout près de n'en être plus. Il se forme depuis long-temps une langue nouvelle , que les communications plus multipliées de l'Occident avec l'Orient et le reste du monde accréditent de jour en jour , à l'insu de nos écoliers savantes ; langue hétérogène , langue hybride , qui a le vagabondage du Zergue et la licence des Macaronées , comme toutes les langues qui se composent à la décadence



des langues ; c'est la langue franque , qui nous envahit progressivement sans que nous nous en doutions , et qui surgit entre nous et la civilisation future , comme a surgi , entre la civilisation précédente et nous , le roman dont elle est la représentation actuelle et topique. Pendant que deux ou trois grammairiens philosophes rêvent encore une *caractéristique* universelle , inutilement rêvée par Wilkins et Leibnitz , pour servir de trucheman aux peuples , elle la réalise spontanément sur une grande partie de la terre. Il n'y a pas mille ans d'ici au moment où elle sera classique à son tour ; et c'est là une de ces prophéties d'induction qui sont infaillibles , parce qu'elles sont expérimentales , et que l'expérience , c'est tout simplement la raison réduite en faits.

Après cela , le rôle de l'Occident sera fini.

---

Cicéron était romantique. Il dit quelque part que , pour la poésie de l'expression , il préfère beaucoup *ceruginem malorum à charybdim ma-*

*lorum*. J'avoue que j'en'ai jamais vu autre chose dans la question.

---

Qu'est-ce que l'expression poétique ? Existe-t-elle réellement et intrinséquement , ou bien ne fait-elle que résulter du mouvement de l'idée et du tour que l'imagination lui donne ? Les rimeurs sans génie se décideront certainement pour la première de mes propositions. Leur poésie , à eux , se bâtit de phrases convenues , assorties en centons laborieux , et qui se modifient si peu par le fond du sujet ou par la forme de la mise en œuvre , qu'il suffit d'en lire un pour les avoir lus tous. C'est une monnaie en circulation qui a des coins plus ou moins mordans , des empreintes plus ou moins nettes , qui a plus ou moins subi le fruste de la vétusté , et dont on produit des sommes diverses selon le nombre et la valeur spécifique des pièces ; mais ce sont toujours , au bout du compte , pièces de même valeur , de même type et de même aloi. Ce fut Pascal , je crois , qui , rebuté par cette fastidieuse redondance de mots dans laquelle

on faisait consister la poésie , se persuada ingénument qu'elle pourrait bien n'être pas autre chose , et que son secret se bornait à plaquer des alexandrins bien rimés de certains lieux-communs emphatiques et sonores , comme *bel astre* et *fatal laurier*. Pour quiconque en effet ne connaîtrait la poésie que par la foule des poètes qui en font métier , ce jugement est aussi juste qu'il est rigoureux. Heureusement la poésie n'est pas là.

On est obligé de convenir cependant qu'il y a dans les langues un assez grand nombre de mots que le créateur progressif du langage a doués, si l'on peut s'exprimer ainsi , d'une poésie intime et virtuelle , et qui éveillent d'eux-mêmes au fond de la pensée un sentiment ou une image. C'est que c'est une pensée poétique qui les a faits , et le recueil de ces mots précieux serait un des plus beaux monumens que l'on pût élever au génie de la parole. Quand je lis : *Aurore aux doigts de roses* , dans nos ouvriers métriques du règne de Louis XV , je ne puis m'empêcher de me représenter sur-le-champ le décorateur et le machiniste de l'Opéra , en-

luminant, endimanchant et balançant sur une gloire de toile peinte une figure mythologique, pour fasciner mes yeux et mon esprit. Le simple nom de l'*aube*, qui est fait d'*alba*, me dit bien autre chose. Je vois, en le prononçant, les rayons de la lumière naissante qui blanchissent le ciel. Le premier qui a appelé *viridis* la couleur des bois qui feuillent, parce que *ver* est le nom du printemps, n'était-il pas peintre aussi? Quelle profonde et touchante mélancolie animait l'heureux inventeur du mot, quand il a emprunté le nom du *calme* de l'âme à celui du *chaume* des toits rustiques, et quand il a exprimé la *sérénité* d'une conscience pure par le plus délicieux des emblèmes, en la comparant au repos délicieux et balsamique du *soir*! Le *caprice*, figure ingénieuse et pittoresque de la liberté pétulante des *chevreaux* abandonnés à eux-mêmes, n'a jamais été défini d'une manière plus frappante et plus fine que par son étymologie. Cette inspiration se retrouve souvent dans nos locutions les plus vulgaires. Analysez ce mot *coup d'œil*, dit M. Le Mercier, et vous avouerez que la hardiesse de la métaphore n'est jamais

allée plus loin. L'aigle *fixe* le soleil, pour dire qu'il le regarde *fixement*, est une de ces ellipses de la prose commune dont la poésie serait fière, et je ne suis pas surpris que cette superbe métaphore ait alarmé la délicatesse timide de Voltaire et le purisme ombrageux de l'Académie. Elle n'est effectivement pas grammaticale ; elle n'est que sublime.

L'emploi des mots n'est donc pas dénué de quelque poésie identique ; mais ce serait s'abuser que de ne pas le regarder comme très-secondaire. Il est permis de croire cependant que tout homme qui ne peut pas remonter de l'expression à son étymologie ne sait pas la langue vulgaire, et il est à craindre qu'il n'apprenne jamais la langue poétique.

---

On a souvent comparé Rabelais et Stern, et cette comparaison n'est pas un de ces jeux frivoles de l'esprit qui ne sont bons qu'à servir de texte aux exercices de la rhétorique et aux pièces d'apparat de l'Académie. Ces deux grands déri-

seurs sont placés comme deux jalons dans la route philosophique de l'intelligence des modernes. Le premier annonce la conquête de l'indépendance religieuse ; le second marque le point de départ de l'indépendance politique.

Ce qui les distingue spécialement, c'est moins leur but que l'allure propre de leur esprit, car l'homme de génie ne se sépare jamais absolument de l'homme, dans le caractère qu'il imprime à ses ouvrages. Rabelais, né dans un temps de développement et d'effervescence sociale, où le monde semblait sortir une seconde fois du chaos, avait d'ailleurs en lui-même toute la sève d'un esprit créateur, mais disposé à voir les choses sous ce côté ridicule qui ne manque à aucune des choses de la terre. Stern, contemporain d'un âge où la société caduque était tombée, plutôt qu'elle ne s'y était mise, sous la sauve-garde d'un système assez général de bienséances et de ménagemens, comme tous les vieillards qui cherchent à paraître aimables, était plus porté à considérer dans la vie des peuples son aspect mélancolique, parce qu'il était impossible qu'il ne reconnût pas que c'était là sa dernière forme.

La gaieté de Rabelais est celle d'un enfant turbulent qui brise ses jouets les plus précieux pour en mettre les ressorts à nu. La gaieté de Stern est celle d'un barbon un peu morose qui s'amuse à faire jouer des pantins. Ce qui domine dans Rabelais, c'est une hilarité effrénée, et je n'ai pas d'autre expression pour la définir. Ce qui domine dans Stern, c'est un sentiment amer des déceptions de l'âme qui se manifeste tour à tour par des rires ou par des larmes, et sous l'expansion duquel on devine toujours les tortures poignantes de quelque angoisse déguisée. Si Rabelais n'était pas si incisif et si profond, il ne serait que le Démocrite de son siècle. Si Stern n'était pas si naturellement plaisant quand il daigne s'en donner la peine, on le prendrait pour l'Héraclite du sien. La postérité pensera en les lisant, et elle ne se trompera point, que le temps de Rabelais était beaucoup plus ridicule, et que celui de Stern était beaucoup plus triste; mais il est possible que cela ne tienne pas exclusivement à leur manière de sentir : les vieux ridicules deviennent tristes.

La fable de Rabelais et celle de Stern diffèrent

en apparence de toute la distance qui sépare l'observation de la société de celle de la famille. Il est évident que Rabelais a voulu se mettre tout-à-fait en dehors du monde connu, pour se donner le droit d'en juger avec une liberté sans bornes, et c'est pour cela qu'il a emprunté aux vieux conteurs une fable fantastique. Il est évident que Stern a cherché à s'en éloigner dans le sens opposé, en se réfugiant dans le centre le plus obscur de la vie intérieure, et c'est pour cela qu'il s'est restreint au développement bourgeois de quelques anecdotes domestiques. Rabelais force l'homme à s'égarer hors de lui-même, et c'est en lui-même que Stern vient le surprendre et le saisir. Le premier entraîne son lecteur dans le labyrinthe immense de nos vanités et de nos folies, à force d'illusions riantes qui lui font perdre de vue le point d'où il est parti, et dédaigner le point encore plus incertain où il doit aboutir; le second lui montre les mêmes objets dans un espace si étroit, au contraire, que l'esprit s'étonne d'avoir fait tant de voyages sans changer de place. Et qu'on ne s'y trompe pas toutefois; l'horizon rationnel



des deux écrivains n'est pas plus large dans la cosmographie imaginaire de Xénomanes que dans le salon de M. Shandy et dans le boulingrin de l'oncle Tobie. On croirait que Rabelais a entrepris de se faire pardonner la vérité mordante de ses satires par l'attrait de ses mensonges. On croirait que Stern a entrepris de se faire pardonner le mensonge innocent de sa fiction par l'attrait de ses vérités. Rabelais est vrai aussi dans ses peintures, mais il est vrai comme le croquiste malicieux qui ne présente la figure que de son mauvais profil, comme la caricature, qui ne s'empare du galbe de l'homme que pour plier ses nobles lignes à des attitudes grotesques. Stern, qui n'a peut-être pas vu notre nature de si haut et avec autant de puissance, l'a vue, analysée et décrite de face. Rabelais est un de ces cyniques dont les institutions d'une société jeune et florissante autorisent l'audace, et qui la poursuivent de leurs sarcasmes, par une sorte de privilège, comme les insulteurs publics des triomphes du Capitole. Stern est un de ces moralistes gracieux qui égaient d'un grave sourire l'agonie des peuples moribonds, et

qui effeuillent des roses sur leur linceul.

Ce n'est pas ici , au reste , qu'il faut chercher l'expression exacte de leurs analogies et de leurs contrastes ; c'est dans Stern lui-même , qui était seul capable de la trouver. Le bon et judicieux Yorick , sous les traits duquel il s'est peint , est un sage d'un esprit jovial et tant soit peu caustique , mais bienveillant et poli , qui descend en droite ligne d'un bouffon.

---

L'antiquité disait que la vérité habitait au fond d'un puits , et c'est là une allégorie admirable , parce que du fond d'un puits , où l'on ne reçoit la lumière que par une ouverture circonscrite , on ne juge sainement que la partie de l'horizon qu'elle laisse à découvert. Ainsi , la vérité même , si elle existait quelque part , ne connaîtrait qu'une partie du vrai : cette fable est l'emblème de notre intelligence.

---

L'esprit le plus profond et le plus ingénieux ,

selon moi, de la première partie du seizième siècle, je vous étonnerai peut-être en le nommant, c'est Bonaventure Desperriers. Dans cette sublime facétie, à la manière de Lucien, qu'il intitula *Cymbalum mundi* ou *la Clochette du monde*, et que les bibliographes placent tout près de Tabarin, il suppose que Mercure, après avoir montré la vérité aux hommes sous la figure de la pierre philosophale, se divertit à la réduire en poudre sur l'arène du théâtre en leur proposant, comme le but d'une sage émulation, de recueillir ses débris et de les réintégrer en un seul corps. Là-dessus, c'est à qui ramassera le plus des précieux fragmens de ce bijou merveilleux. On y court de génération en génération, et chacun en rapporte quelque pièce, plus ou moins enveloppée encore du sable impur avec lequel elle était confondue. Les concurrens se montrent fièrement les uns aux autres cette vaine et imparfaite conquête, en disputant sur le poids et le mérite relatif de leur exploitation. Les habiles et les charlatans, qui sont presque toujours plus habiles que les habiles, prétendent qu'ils ont tout à eux seuls, et insultent aux prétentions des

autres. Quand ils ont de l'audace ou du génie , ce qui est la même chose pour la multitude , elle finit par les croire sur parole , et par jeter son sable et ses vérités au vent. Le fait est que la vérité n'est à personne , et que Mercure , tout dieu qu'il est , aurait bien de la peine à la retrouver. C'est une fiction platonique , et , dans le charmant style de Desperriers , elle a tout l'attrait de Platon.

Je suis loin de blâmer les efforts de la pensée pour arriver à l'acquisition de la vérité. Ils sont impuissans , je le crois , mais ils sont naturels , et ils ont un air de générosité qui impose. Il y a d'ailleurs des âmes ardentes pour lesquelles la possession de la vérité est un tel bien , qu'il serait cruel de leur démontrer qu'elles n'y sont pas parvenues et qu'elles n'y parviendront jamais. Il faut les laisser faire et attendre , car on finit par se détromper de cette recherche comme de tout. Soyons bien convaincus en attendant que la vérité n'est pas prouvée , tant qu'il reste quelque chose de contesté dans ce qu'on veut nous donner pour elle , puisqu'il n'y a pas un homme , si mal organisé qu'il soit , qui ne re-

connaisse la vérité aussitôt qu'on la lui montrera : ce qui n'est pas la vérité de tous n'est pas du tout la vérité. Notre destination, c'est de trier entre nous les parcelles de la vérité qui paraissent telles au plus grand nombre. Gardez le reste pardevers vous comme un trésor privé, comme une monnaie dont le métal n'a point de nom, et dont le type n'a point de cours ; mais surtout ne contestez plus, et tâchez de vous aimer. Laissez les autres s'amuser avec leur sable, car ils y voient d'aventure ce que vous ne voyez pas, comme ils ne voient pas dans le vôtre ce que vous croyez y voir. La pierre philosophale de Mercure elle-même serait payée trop cher au prix de la tolérance.

Enfin, mes amis, il y a un des fragmens de la vérité qui se trouve dans le sac de tous les hommes réfléchis, qui ont cherché la vérité en conscience pour la vérité seule, et je vous dirai sincèrement ce qu'il leur apprend. C'est que, dans le sens général et absolu du mot, il n'y a point de vérité.

---

Un de ces hommes supérieurs de notre époque, dont la renommée déjà ancienne n'est pas encore toute faite, m'écrivait il y a quelques années : « Le principe que la réaction est égale à l'action ne s'applique pas moins à la conduite du monde moral qu'au maintien du monde physique. C'est une vérité que l'histoire confirme à chaque page ; on doit en conclure que la stabilité et la durée des institutions résident à peu près dans les moyennes, et presque jamais dans les extrêmes. » Ce beau théorème, qui a toute l'évidence d'un axiome, est de Jean Debry.

Quant à moi, je ne connais pas de formule mathématique plus exacte que la formule populaire *in medio stat virtus*, qui place la raison entre les extrêmes, et je suis heureux de pouvoir affirmer qu'elle a été reconnue, par le bon sens du genre humain, dès l'origine des langues.

Il me semble qu'il n'y a point de guide plus philosophique que l'étymologie, dans la définition des mots et dans leur appropriation aux idées ; car l'étymologie du mot, c'est l'expression naïve, complète et intelligente d'une pen-

sée simultanée avec l'invention de son nom et le mécanisme de sa parole. Or, toutes les idées de sagesse humaine sont rassemblées autour des racines étymologiques qui se rapportent à l'idée de *milieu*. C'est une proposition qui n'a besoin que d'être énoncée pour être comprise, et dont l'application au grec et au latin tomberait dans l'excès d'un pédantisme trivial. Il faut respecter le monopole de l'université.

Depuis que les hommes se sont avisés, je ne sais quand et je ne sais où, de représenter certaines pensées par certaines articulations, ils sont donc parfaitement d'accord entre eux, et on ne s'en douterait guère, sur une définition de la philosophie morale et de la philosophie politique, prise unanimement dans l'affinité de ces sciences spéculatives avec ce qu'il y a de plus positif dans les sciences de faits. On demanderait volontiers après cela de quoi et pourquoi ils disputent.

C'est que les peuples eux-mêmes subissent, suivant le temps, la loi éternelle d'oscillation et de pondération du grand pendule social auquel ils sont suspendus. C'est qu'alors, des

rapprochemens et des résultats fondés sur l'état régulier des sociétés , qui est l'état moyen et qui ne peut pas être autre chose , paraîtraient fort inintelligibles à des masses qu'une impulsion nouvelle vient de replacer au premier degré d'ébranlement. C'est qu'ils ne se feraient pas comprendre aisément d'une masse moins agitée, mais qui cependant vibre encore , et que la prétention d'arrêter un corps qui n'est pas à son point d'équilibre et de repos ne s'érigerait pas même à Dieu s'il pouvait jamais concevoir le projet de violer les lois inviolables qu'il a établies. Il y a une classe d'hommes seulement pour laquelle ces considérations ne sont pas perdues , celle des penseurs , qui savent que toutes les vibrations possibles aboutissent à la perpendiculaire et à l'immobilité.

Le sage ne va pas inutilement dissiper sa force à parcourir avec la multitude un arc immense dont elle ne retrouvera jamais les extrêmes. Doué d'une puissance propre de pondération , il ne livre au mouvement universel que ce qu'il ne peut lui refuser, et il se retrouve le premier au point de station.



Le plus beau des emblèmes moraux ne nous vient pas de la mythologie ; il est caché dans le titre oublié d'un bouquin du quinzième siècle : c'est le mariage du roi *Modus* et de la reine *Ratio*.

---

J'ai entendu dire cent fois : « Cet homme est bon , sensible , généreux. Je n'hésiterais pas à lui confier ma bourse , ma maison , mon secret , ma fille ; mais il ne pense pas comme moi , et je le tue. »

Je conçois qu'il ne pense pas comme toi , car s'il pensait comme toi , l'exemple de deux ménechmes comme vous deux serait unique dans le monde intellectuel.

Mais écoute ! Il n'est pas que tu n'aies entendu parler de l'optique. Tu dois savoir qu'un verre concave ou convexe change la dimension des choses , qu'un verre nuancé change leur couleur , qu'un verre à facettes change leur nombre , qu'un verre cylindrique ou bombé change leur forme , que des verres opposés rapprochent ou éloignent leur distance. Eh bien !

il n'existe pas un homme qui n'ait un de ces verres magiques devant un de ces yeux de l'intelligence qui portent la pensée à l'âme, et tu as le tien, si ton âme voit. C'est leur combinaison qui fait la physionomie de l'esprit, comme la combinaison des traits fait la physionomie du visage. J'admets que tu sois né avec une vue nette, pénétrante, étendue, infatigable, et je t'en félicite; mais nous ne pensons, ni toi ni moi, que ce soit une raison suffisante pour tuer le myope qui ne voit que de près, ou le presbyte qui ne voit que de loin. — Tue l'autre, si tu l'oses.

---

S'il y a un axiome incontestable en logique, c'est celui-ci : *Nemo dat quod non habet*. Personne n'est forcé à donner ce qu'il n'a pas. L'antiphrase est d'une conséquence rigoureuse. Personne ne peut réclamer ou reprendre ce qu'il n'a pas donné.

A l'application. La société est certainement en droit de priver de tous ses avantages sociaux l'homme qui s'est séparé d'elle par un crime.

Comme elle est créatrice des lois, elle peut refuser leur protection à quiconque les a enfreintes par la ruse ou par la violence. Comme elle est la source de toutes les libertés inoffensives et légitimes, elle peut les retirer à elles quand l'usage lui en est devenu préjudiciable dans un individu. Voilà le principe et les limites de la justice.

La société a donné beaucoup à l'homme social. Elle ne lui a pas donné la vie naturelle ; ici finit son pouvoir. Or, si la vie ne procède pas de la société, s'il lui est impossible d'en accorder le bienfait à qui n'en jouit point et de la rendre à qui l'a perdue, elle sort tout-à-fait des bornes du droit en s'arrogeant le privilège de la prendre. Les condamnations capitales sont donc un abus monstrueux de la force, un attentat qui crie vengeance sur toutes les législations, une infraction sacrilège au plus universel des principes simplement humains et des commandemens religieux : *Tu ne seras point homicide*.

Ce ne sont pas ici des raisons de sentiment ; ce sont des propositions qui ont toute l'exactitude et toute la simplicité de la première opéra-

tion de calcul qu'on livre à l'intelligence d'un écolier ; il n'y a qu'un seul homme aveuglé par un épouvantable intérêt personnel, qui osât y opposer une fin de non-recevoir ; et cet homme, ce n'est pas le législateur, c'est le bourreau.

---

Je dors rarement, mais je dors quelquefois, et quand je dors, je rêve ; et j'ai reconnu que les rêves sont ce qu'il y a de plus doux et peut-être de plus vrai dans la vie.

L'autre soir, je m'assoupis sur une idée chagrine, parce que le sommeil m'était venu en lisant de l'histoire positive, et je rendis grâce à la fée de l'imagination qui pouvait me transporter sans effort sous un ciel favorisé de la nature, au milieu d'une nation qui est, de l'avis de tous les voyageurs, tendre, aimable, spirituelle, essentiellement disposée au bien et toute propre à le conquérir, puisque sa civilisation, pleine de naïveté, de jeunesse et d'espérance, ne datait, suivant elle, que de trois ou quatre lunes. J'étais tombé, ô merveille ! dans le conseil des sa-

ges du pays , et mon inaptitude à l'éligibilité légale commençait à m'inquiéter , quand la vue de mon pagne me rassura. Je revins de ma confusion , et je m'assis dans les rangs de ces nobles sauvages avec l'assurance d'un journaliste et la fierté d'un avocat.

« Messieurs , dit le chef de la grande tribu — je ne sais pas précisément si c'était un scheyk ou un sachem ; — la question à l'ordre du jour est de savoir si, aujourd'hui que nous sommes éminemment libres, éminemment moraux, éminemment perfectionnés, et par conséquent éminemment bons, nous continuerons à manger de l'homme. »

L'orateur se leva , et d'un ton de voix édulcoré par quelque habitude mielleuse de l'éloquence philanthropique , il prononça les paroles suivantes sur le mode le plus affectueux de la voix humaine :

« Messieurs , le droit que nous avons à manger de l'homme n'est pas très-bien établi, mais l'abstinence de la chair d'homme est absurde par plusieurs raisons ; d'abord nos ancêtres en mangeaient , et quoique nous ne fassions presque rien comme eux , nous devons respecter leurs

habitudes utiles. Secondement, la chair d'homme est bonne ; elle est nutritive et savoureuse, et celle des mains, messieurs, est d'une délicatesse incomparable ! Troisièmement, cette espèce de préparation culinaire, qui est ordinairement accompagnée d'un appareil agréable et instructif, et qui tient une place immémoriale parmi les divertissemens de la nation, ne contribue pas médiocrement à entretenir dans nos femmes et dans nos enfans cette douce tiédeur de sang, cette exquise aménité de mœurs et cette politesse inimitable de manières qui nous ont acquis une prééminence si marquée sur tous les peuples du monde. Enfin, les prisonniers que l'ennemi nous laisse sont ordinairement jeunes et forts, d'une constitution robuste et appétissante, d'un embonpoint délicat et friand, et ils chantent presque tous la chanson de mort en perfection. La commission pense donc qu'il est à propos de renvoyer la discussion à quelques siècles, et de continuer à manger de l'homme au banquet anniversaire des fêtes de la Concorde et de l'Humanité. J'ai dit. » — Et moi, je sortis.

Je vis après cela une rue où il y avait du sang,

une place publique où il y avait du sang, des hommes dont la chemise était retroussée jusqu'au coude et qui versaient du sang, des enfans qui revenaient de l'école et qui s'arrêtaient pour le voir couler. Mon cœur bondit de dégoût et d'horreur, et je m'éveillai en sursaut.

Ah ! ah ! m'écriai-je en me frottant les yeux !..  
c'est que j'étais chez les anthropophages !

---

Il y a des mots d'un usage essentiel dans les langues de l'homme, et dont la définition est même une des nécessités de sa condition sociale, sur lesquels on ne s'est cependant jamais compris. Tels sont les mots *nation* et *patrie*.

Suivant le grand nombre, *nation* et *patrie*, c'est une fraction de la race humaine et du territoire commun, qui est enclavée entre de certaines limites, qui s'étend jusqu'à de certaines montagnes, et qui est bornée tout à coup par un fleuve ou par une mer. Là finit la *nation*, la *patrie* ; là se relâche ou se brise le lien moral, la sympathie fraternelle des peuples.

Suivant qu'on est impressionné, on établira en principe que la *patrie* c'est le sol, ou bien que ce sont les institutions, et il ne restera plus que deux choses à définir, le sol et les institutions.

Le sol : c'est-à-dire un terrain vague, irrégulier, incertain, toujours modifié, toujours modifiable, qui s'est accru par les conquêtes ou les usurpations, que la guerre envahit ou morcelle, qu'une inondation submerge, qu'un tremblement de terre bouleverse, qui a subi les lois de cent maîtres, qui a porté cent noms, et que la vicissitude éternellement instable des événemens a cadastré sous un nom commun avec les pays qui le touchent.

Les institutions : c'est-à-dire le caprice plus ou moins muable d'une poignée d'hommes qui ont acquis, je ne sais comment, le droit de convertir le prestige d'un vieux nom en légitimité, les concessions d'une popularité factice en législation, des mensonges en préjugés, et d'autres mensonges en doctrines.

Oh ! j'aimerais cent fois mieux la définition de l'égoïste ou du sage, qui appelle *patrie* l'endroit



où il est bien ! Mais ce n'est rien de tout cela , et ce que c'est , la nature nous l'apprend.

La société , c'est la parole ; la nation , c'est la langue. Tous les hommes qui ont pratiqué une même langue au sortir du berceau forment une famille naturelle. Mes compatriotes sont à Genève ; ils ne sont point à Berne. Il y a un rapport national intime entre moi et le créole de la Martinique ou le colon du Canada : entre l'Allemand des provinces rhénanes , le Basque des vallées pyrénéennes , le paysan sauvage de l'Armorique et moi , il n'y en a point.

La *patrie* , à proprement parler , pourrait se circonscrire entre la maison natale et le cimetière de la paroisse. On la mesurerait avec un lange appendu à un suaire. C'est l'endroit où l'on s'est développé , où l'on a grandi sous les yeux de sa mère ; c'est l'endroit où l'on a accompagné le cercueil des siens au trou qui les dévore. Avec une grande extension , c'est l'endroit où croissent des fleurs que j'ai cueillies , où se meuvent des quadrupèdes , où sifflent des oiseaux , où bourdonnent des insectes qui m'étaient familiers , où l'aspect des scènes naturelles

est le même qui a égayé mes premiers regards. Quand j'arrive , moi , paysan alpin , à l'oranger en pleine terre ; quand j'entends la mer hurler contre ses falaises , quand je vois fumer le volcan , j'ai changé de *PATRIE*. A mon entrée dans les forêts de Croatie , je me jetai avec transport sur la terre et je tentai de la saisir dans mes embrassemens : c'était encore la *patrie*. Je l'ai cherchée aussi vainement à Marseille que si les Phocéens avaient planté leurs tentes la veille sur ses rivages. L'idée de la *patrie* est une notion d'habitude.

Le Taïtien de Bougainville retrouva un jour sa patrie au Jardin du roi , en y découvrant un arbrisseau de son île ; et puis il la perdit en apprenant que cet arbrisseau avait été cultivé dans une serre.

Une nature , voilà la *patrie* de l'homme. Une langue , voilà la *nation* du citoyen.

Il y a cependant une autre *patrie* encore , l'angle de terre où se rencontrent deux hommes de bonne foi qui se comprennent et qui s'embrassent.

---

Il est bien difficile qu'une civilisation secondaire ait des traditions naïves. Il serait peut-être impossible d'y ramener une civilisation complexe, mêlée d'élémens aussi hétérogènes que la nôtre. Dans une société qui a subi peu d'altérations et qui conserve quelque chose du souvenir confus de ses commencemens, quand les barbaries intermédiaires ont disparu et que les lumières reviennent, il est naturel de remonter au système antérieur et de reprendre sur ses premiers erre-mens la voie dont on avait été détourné par la force irrésistible des circonstances. Ainsi, par exemple, sans le phénomène du christianisme, nous retournerions tout naturellement aux croyances de la mythologie, et peu s'en est fallu que l'irruption de l'imprimerie et des classiques ne nous y ramenât en dépit du christianisme. Quant à notre ancienne histoire nationale, on peut la regarder comme perdue, et on croirait volontiers que c'est tout au plus d'hier que nous sommes constitués en corps de peuple. La première race de notre monarchie elle-même est au rang des fables, comme si la Gaule n'était sortie des eaux du déluge qu'après la conflagration de l'empire

romain , qui est toutefois un événement récent par rapport à l'ancien monde. Il est surtout propre aux Français d'oublier leurs antécédens. C'est , dans leur éducation nationale , une agrégation d'hommes , subite , extemporanée , sans antiquités , sans origines. Cette misère , qui nous est particulière , explique à elle seule la brusquerie impatiente et insensée que nous portons dans l'investigation des idées sociales et des théories politiques. Nous y allons comme une colonie d'aventuriers qui ne savent d'où ils viennent , ni où ils vont , et qui se hâtent de mettre le présent à profit , parce qu'ils n'ont ni le sentiment du passé ni celui de l'avenir. Tout nous est bon en apparence , parce que nous ne tenons à rien.

La véritable gloire historique des peuples consiste dans la longévité de leurs institutions et de leur nom. Voilà ce qui grandit le souvenir des Égyptiens , des Assyriens , des Hébreux , des Perses , des Romains. Nous ne sommes , nous autres , que des enfans impatiens et irréflechis qui ont vite oublié leur berceau , et qui passent à leur fin dans le cours d'un soleil ,

comme les mouches du fleuve Hypanis. C'est une cohue brillante de force et de génie, mais tumultueuse, confuse et sans cohérence. Ce n'est pas un peuple compacte, ce n'est pas une nation.

Notre nom même, je le répète, ne nous est pas connu; et qu'est-ce, grand Dieu! qu'une race d'hommes qui ne sait pas son nom! Toutes celles qui ont occupé la terre ont tiré le leur d'une tradition autochtone, c'est-à-dire essentiellement appropriée au sol de première occupation dont elles étaient maîtresses, ou bien de quelque particularité très-caractérisée qui les distinguait entre les autres. Il n'y eut jamais de grand peuple dénommé par son vainqueur. Le titre de *Français*, comme celui de *Normand*, ne rappelle qu'une calamité publique, puisqu'il consacre une conquête et qu'il reconnaît explicitement l'abolition de toute civilisation précédente. Je ne trouve dans ma mémoire aucune société qui se soit soumise à cette humiliation quand elle a pu s'en affranchir et qui ait gardé depuis une place honorable dans l'histoire. Une révolution contre l'usurpation franque, les rois

qu'elle avait imposés, la noblesse héréditaire qui en était sortie, une RÉVOLUTION GAULOISE était une révolution légitime. C'était l'objet latent de la nôtre, et personne ne l'a compris. Aussi a-t-elle été manquée à tout jamais, quoi qu'il arrive. Le jour où nous aurions repris notre nom de GAULOIS avec sa couleur et ses insignes était le véritable jour de notre restauration sociale. Nous n'y avons pas pensé, Napoléon, le seul homme de génie qui ait montré la velléité de faire de nous un peuple, avant de nous réduire traîtreusement à notre ancienne condition de serfs, voulut nous rendre le nom de GAULOIS et l'emblème du coq. On lui prouva aisément que tout cela était ridicule, parce qu'il ne demandait pas mieux que de le croire, et il nous laissa le nom de nos maîtres en y joignant l'aigle postiche des légions romaines, une seconde fois illustrée par ses armes. Ces marques extérieures des peuples ne sont pas à dédaigner, comme on l'imagine ; elles sont au contraire leur expression essentielle et vivante, mais nous ne savions ce que c'était. Celles qu'on nous accorda n'étaient que trop bonnes d'ailleurs pour un trou-

peau d'esclaves , et nous n'étions pas autre chose alors.

Encore une fois , nous formons , sous ce rapport , une exception unique parmi les nations affranchies. Quand les Grecs , si arriérés sur nous dans la pratique de la civilisation , arborèrent enfin un signe d'indépendance , ils n'invoquèrent pas , au nom des *Grecs* , la protection de leur jeune liberté ; ils s'appelèrent Hellènes , et ils allèrent exhumer le titre fondamental de leurs droits du tombeau de Deucalion.

Notre type national était la blancheur. On nous avait donc appelés les *blancs* , par opposition aux Ibères et aux Italiens , nos voisins transmontains , qui sont bruns ou basanés. Voilà un nom naturel. Les Grecs anciens nous désignaient en conséquence par le nom de *Galates* , qui signifie *couleur de lait* , et les Latins n'eurent qu'un nom commun pour le GAULOIS et pour le coq blanc , qui était son insigne. Le blanc était la couleur de notre drapeau , parce qu'il avait été notre couleur nationale et parlante avant les dynasties franques. On nous rend aujourd'hui

le coq , parce que l'aigle est l'emblème d'une dynastie intermédiaire , et que la fleur de lis , ou fer de lance , passe , abusivement à mon avis , pour celui des conquérans. Cela serait fort bien si l'on attachait à cette concession un sens plus intelligent et plus achevé , et qu'au lieu de nous restituer pièce à pièce nos emblèmes nationaux , comme un pis-aller , on nous les donnât comme nôtres. Quiconque sait chez nous pourquoi il aime la patrie est GAULOIS. Le nom de *Français* se rattache à d'autres illustrations , et je n'ai point d'objection contre la gloire dont il s'agit , quoique je n'en fasse pas intérieurement grand cas. Ces illustrations , il faut en garder mémoire dans les archives de notre longue vie sociale , mais le nom qu'elles décorent est un faux matériel dans notre acte de naissance.

A quoi servent d'ailleurs , me dira-t-on , de pareilles discussions ? A blasonner le cercueil des sociétés mourantes.... Ce n'est véritablement pas la peine.

---

Il arrivera un jour terrible pour notre civili-



sation actuelle , et j'ai peur que ce jour ne soit prochain , celui où un homme d'un esprit juste et d'un cœur droit , en qui les peuples seront d'avance accoutumés à croire , viendra leur dire , la main sur le cœur :

« Mes chers amis , je vous vois empêchés depuis long-temps à chercher le neuf et le vrai , et je dois vous déclarer en conscience , avant de vous quitter pour jamais , deux choses que j'ai reconnues , depuis que je médite dans l'intérêt de votre bonheur sur le neuf et sur le vrai ; c'est que tout ce que vous tenez pour neuf est vieux , et que tout ce que vous tenez pour vrai est faux. »

# Des Copies

## EN LITTÉRATURE.



L'IMITATION est l'objet de l'art proprement dit ;  
l'invention est le sceau du génie.

Il n'y a certainement point d'invention absolue. L'invention la plus empreinte de hardiesse et d'originalité n'est qu'un faisceau d'imitations choisies. L'homme ne compose rien de rien ; mais il s'élève presque au niveau de la puissance de création , quand d'une foule d'éléments

épars il forme une individualité nouvelle, et quand il lui dit : Sois.

Le statuaire copie une figure d'homme ; c'est l'homme lui-même avec les proportions harmonieuses de ses membres, l'ondoyante souplesse de ses muscles, l'élasticité animée de ses chairs presque mobiles à l'œil : le statuaire n'a fait qu'une académie.

Il cherche, il compare, il assemble, il met en rapport dans un ordre possible, et si possible qu'il paraît vrai, toutes les parties d'une organisation parfaite, où respire la majesté souveraine à peine humanisée par un reste de colère et de dédain ; le statuaire n'est plus un statuaire ; il a fait l'Apollon Pythien, il a fait un dieu.

Du temps d'Homère, aucun guerrier n'avait été identiquement son Achille, ou son Ajax, ou son Diomède, aucun roi son Nestor ; et ce roi et ces guerriers qui ne furent jamais, ils sont vivans.

Si vous voulez reconnaître à des signes sûrs dans le poète l'invention et le génie, qui sont la même chose, arrêtez-vous à celui dont les per-

sonnages deviennent des *types* dans toutes les littératures , et dont les noms propres deviennent presque toujours des substantifs dans toutes les langues. C'est qu'en effet le nom d'une figure typique n'est plus l'étiquette banale qu'on attache au socle d'un buste ou aux plinthes d'un bas-relief ; c'est le signe représentatif d'une conception , d'une création , d'une idée. Aujourd'hui même le titre de héros et de demi-dieu parle moins à la pensée que le nom d'Achille.

Dans les âges secondaires , où le mouvement progressif de la civilisation a mis en jeu de nouveaux ressorts et développé de nouvelles combinaisons , l'esprit humain a suivi deux voies , l'une qui était toute tracée , et qui n'aboutissait qu'à la reproduction perpétuelle des beaux *types* antiques ; l'autre qui était inventrice et téméraire , et où il s'agissait de saisir sur le fait le caractère et la physionomie des *types* modernes. C'est peut-être dans le choix de ces directions que s'est manifesté le partage de deux écoles qu'on appelle le *classique* et le *romantique* , bien qu'elles aient été en principes aussi *romantiques*,

et qu'elles doivent devenir en résultat aussi *classiques* l'une que l'autre.

Plus l'éducation des peuples de seconde formation s'est fondée sur la tradition des peuples anciens, plus l'esprit d'imitation y a prévalu. Si on excepte cette galerie fantastique du Dante, où les *types* les plus frappants et les plus extraordinaires sont entassés avec une profusion effrayante, comme dans *le Jugement dernier* de Michel-Ange, les Italiens ont été rarement inventeurs. Shakspeare est aussi riche en *types* qu'Homère, et il les a saisis à tous les degrés de l'échelle de l'imagination, depuis le naturel le plus positif jusqu'à la plus délirante fantaisie. La pétulance chevaleresque, la fougue de mœurs et l'*acutesse* de mots de l'Italien Mercutio, ne sont pas plus vraies, la férocité sensible et l'héroïque naïveté d'Othello n'ont rien de plus individuel que le vapoureux enfantillage de Puck et la grossièreté brutale de Caliban. Mais Shakspeare savait tout personnifier, jusqu'au génie, aux passions, aux erreurs, aux vagues inquiétudes, à la maladie naissante d'une société qui s'éveille avec des germes de mort dans le sein. La sublime

figure d'Hamlet, qui ne sera jamais assez appréciée, est un prototype complet du moyen âge. Les Allemands, qu'un penchant organique à la mysticité entraîne toujours vers le spiritualisme, étaient moins propres à comprendre et à fixer les images de la vie sociale dans ses réalités absolues. L'élan de leur psychisme rêveur les porte vers un monde plus idéal; et quand ils découvrent un *type* sensible, c'est plutôt par le privilège de la prévision que par celui de la perception, et dans l'avenir que dans le présent. L'homme qui est disparaît pour eux devant l'homme qui sera, ou devant l'homme qui devrait être. Stationnaires dans les mœurs, car ils ont placé leur vie morale dans une autre région, ils marchent en précurseurs à la tête des idées. Ainsi dans *les Brigands* de Schiller, chef-d'œuvre dont il concevait à peine lui-même toute la portée, il a jeté en se jouant comme le sommaire poétique des révolutions prochaines. Ainsi, dans la peinture de cette sensibilité rêveuse, irritable et passionnée de *Werther*, qui finit par être obligée de réagir sur elle-même, Goethe en a révélé le mystère. Si vous pouvez enfermer ces deux *types*

dans un tour du compas, vous n'avez pas besoin de laisser d'autres monumens de notre histoire contemporaine ; elle y est toute.

J'ai dit que le génie de l'écrivain inventeur se reconnaissait surtout à la création des *types*, et qu'aucun caractère d'invention ne devenait *type* s'il ne présentait cette expression d'individualité originale, mais saisissante, qui le rend familier à tout le monde. Qui de vous ne connaît don Quichotte et Sancho ? qui de vous n'aimerait à être convaincu qu'ils ont existé, trottant de compagnie : l'un sur Rossinante, et l'autre sur le grison, dans les plaines de la Manche ? qui de vous ne quitterait à grands frais de poste les causeries de la Rambla et les voluptés du Prado, pour aller les rejoindre, inattendu, comme Doloride ou l'esclave africain, à la modeste *posada* qui les héberge ? Dans une de ces guerres impériales qui avaient pour objet de donner à l'Espagne un souverain de la façon de notre maître, les Français, harcelés par des bandes populaires, se vengeaient, suivant l'usage immémorial des héros, en parcourant le pays à la lueur de l'incendie. Voilà un village encore que la torche

va consumer ; on le nomme , c'est le Toboso. Un éclat de rire sympathique s'élève de tous les rangs ; les armes tombent des mains du vainqueur , et les heureux compatriotes de Dulcinée échappent au carnage , sous la protection du génie de Cervantes.

On a souvent contesté aux Français le génie d'invention. Aucun peuple ne l'a possédé au même degré , et n'a été plus varié dans la création de ses *types*. Ce qui lui a manqué , c'est la liberté littéraire qu'on lui dispute depuis qu'il a une littérature , au nom d'Aristote , au nom de la Sorbonne , au nom de l'Université , au nom de l'Académie , et qui , dans les jours d'émancipation universelle où nous sommes parvenus , lui sera refusée probablement au nom de la liberté. Je ne sais pourquoi le génie en France me rappelle toujours la fable de Gulliver à Lilliput. S'il paraît , on le fuit ; s'il s'endort , on lui monte dessus , et quand il se réveille , il se trouve garrotté par des nains.

Ce qu'il y a de certain , c'est que cet esprit de création nous était propre. Notre vieux Pathelin est un *type* immortel , et , comme tant d'au-



tres, il confirme ma règle : il est devenu substantif. Rabelais est l'inventeur de *types* le plus fécond qui ait existé. On n'a fait que glaner après lui. C'est frère Jean ; c'est Panurge, c'est Romi-nagrobis, Pichrocole, Bridioie, Janotus de Brag-mardo, personnages essentiellement vrais, mon-naies sociales au titre et au coin de notre esprit, qui passent chaque jour dans nos mains, mais que Rabelais seul a frappées. Pour trouver un génie jumeau de celui-là, il faut en venir à Mo-lière. Tartufe est mieux qu'un *type*, c'est un si-gnalement. Tout le monde connaît Tartufe ; tout le monde, ou peu s'en faut, a eu affaire avec Harpagon. Le Misanthrope est bien autre chose. Pour cette fois, c'étaient des empreintes molles, usées, indéchiffrables. Molière s'est placé lui-même au milieu de cette société fruste, sans saillies, sans relief, sans caractères lisibles, qui n'avait rien par où la prendre. Il l'a surprise, il l'a saisie, il l'a jetée dans le moule immortel de ses inventions : il en a fait un *type*.

Si la belle et fière organisation de Corneille n'avait pas été misérablement assujétie par l'Aca-démie de son temps aux dimensions de ce lit de

Procuste, sur lequel tous les génies de la France devaient être torturés à leur tour, il aurait laissé plus de *types* qu'il ne l'a fait, car la nature lui avait donné au plus haut degré la puissance d'invention. Mais que faire, grand Dieu, quand on a Richelieu pour ennemi, Scudéry pour adversaire, et Chapelain pour juge ? Toutefois, les *types* qu'il a créés sont empreints d'une spécialité si intime que l'imitation même ose à peine y toucher. Polyeucte et Nicomède sont des figures vierges.

En admettant l'hypothèse que j'ai embrassée, on comprendra facilement que Racine, bien plus soumis encore que ne l'était Corneille aux exigences académiques, et, par surcroît de malheur, devenu homme de cour, ait produit moins de ces *types* frappants dont l'expression vive et originale représente, avec toute l'exactitude d'un chiffre, la valeur réelle du poète. Il a fallu qu'il s'affranchît un jour, par le choix de son sujet, des traditions routinières de l'antiquité et de l'influence stupéfiante des grands seigneurs, pour oser tracer le caractère d'Acomat et celui de de Roxane. Là seulement il s'est montré ce qu'il

était, capable de nouveautés hardies et de sublimes inventions ; le reste n'est qu'un reflet éblouissant des tragiques grecs et des lyriques sacrés.

Voltaire vint, qui était un *type* à lui seul. Courtisan assidu des pouvoirs finis et des pouvoirs commencés, *classique* frondeur et *romantique* méticuleux, un de ces génies remuans, mais indécis, qui servent de pivot aux révolutions du monde, il savait rompre des chaînes et il traînait des lisières. Ses personnages sont presque toujours des calques où l'on retrouve à peine les linéamens d'une physionomie humaine. Depuis Orosmane, qui est une contrefaçon maniérée d'Othello, jusqu'à Pangloss, qui est une contre-épreuve effacée de Panurge, il n'a pas fait mouvoir une image vraie, une image typique de l'homme. On croirait souvent qu'il a pris à tâche de la travestir et de la parodier. Ses Guèbres ne sont pas des Guèbres, ses Scythes ne sont pas des Scythes, ses Musulmans ne sont pas des Musulmans, ses Américains ne sont pas des Américains. Ce sont des comparses du club d'Holback qui débitent en vers alexandrins des lambeaux

de philosophie rimée. Le type de Mahomet était à prendre et à faire. Il l'a tenté, il l'a manqué ; et c'est pourtant dans cet ouvrage qu'il a prouvé une fois qu'il n'était pas dénué de l'esprit d'invention. Séide est un *type*, et il est devenu, comme vous savez, un substantif : c'est une pierre de touche infaillible.

Si le génie a carrière quelque part pour la création des *types*, c'est dans le drame d'abord, et puis c'est dans le roman. Il est facile de calculer d'après cela combien est borné le nombre des écrivains de génie, relativement à la masse innombrable des écrivains de profession, et même relativement à l'élite déjà fort restreinte des écrivains de talent. Le roman, genre essentiellement moderne, s'est en effet multiplié de jour en jour, depuis trois siècles, dans une progression toujours croissante et si infinie, qu'il échappe maintenant à toutes les dimensions des bibliographies spéciales. Cependant on renfermerait en très-peu de lignes les titres de tous les romans qui contiennent des *types* vrais, originaux et bien caractérisés, et qui méritent une place dans cette catégorie, à la suite des immortels chefs-d'œuvre

de Cervantes et de Rabelais. Personne ne s'aviserait sans doute de dénier à Le Sage un esprit fin, subtil, inventeur, plein de souplesse dans les formes et d'aptitude à l'observation, animé de tout le trait d'une gaieté verveuse et communicative, aiguë de tout le trait d'une saillie pétulante et caustique ; mais il n'a pas mis un seul *type* dans la circulation des créations littéraires. Gil Blas est un personnage de convention, placé avec l'adresse la plus rare dans une fable ingénieuse à cent actes divers ; ce n'est pas une individualité ravie toute d'une pièce au laboratoire de la nature. Crébillon fils et Marivaux étaient aussi des observateurs, mais dont le tact minutieux s'assortissait à merveille aux mesquines proportions d'une société de pygmées. On croirait qu'ils se sont joués à appliquer aux mœurs de leur temps l'étude des infiniment petits. Le microscope le plus efficace à poursuivre la matière dans ses dernières divisions ne vous fera pas découvrir un seul *type* chez eux : vous n'y trouverez que des atomes. Le génie tout idéaliste de Rousseau l'a jeté dans l'extrême contraire. Accoutumé à vivre au milieu du monde conjec-

tural qu'il s'était fait, il planait trop loin de l'autre pour y discerner un seul *type* distinct. Nul n'a pénétré plus profondément dans la pensée, et n'a plus superficiellement effleuré l'homme. Il n'avait pas ce regard universel de l'aigle, qui peut tour à tour fixer le soleil ou remarquer de loin un insecte caché sous l'herbe : il ne savait lire que dans les cieux. Cependant, à force d'élévation et de puissance, il parviendra quelquefois à vous faire partager l'illusion qu'il se fait à lui-même ; mais ne vous y trompez pas ? ce n'est qu'une illusion. Les *types* qu'il s'efforce d'imaginer ne sont pas seulement défectueux et incorrects, ils sont faux. Ce ne sont pas des *types*, ce sont des jetons spécieux, dont la valeur fictive s'anéantit à la première épreuve de l'essayeur. Il y a cent fois moins de réalité morale dans les caractères de Saint-Preux, de Julie et de Volmar, que dans ceux de l'ogre et du petit Poucet.

Laissez-le s'égarer dans la vague hauteur de ses conceptions avec quelques esprits spéculatifs qui ne touchent à notre nature que par un petit nombre de points, et qui ont répudié en faveur d'une perfectibilité imaginaire, les sympathies

intimes de leur propre espèce. Le *type* d'une parfaite organisation de jeune fille, mais ingénue et vraie dans sa perfection, d'une innocence instinctive, d'une héroïque pudeur, ce *type*, revêtu de la plus céleste idéalité, c'est à Bernardin de Saint-Pierre qu'il était réservé de le produire ; c'est la délicieuse et touchante figure de Virginie, conception fraîche, pure, inimitable, que sa naïveté, que sa candeur ont rendue populaire, quoiqu'elle émanât de haut, quoique sa grâce tout angélique semblât moins participer des inventions d'une poète que des révélations d'un dieu.

Le nom de Bernardin de Saint-Pierre rappelle toujours celui du plus illustre des prosateurs de notre époque, de M. de Chateaubriand ; et quand on s'occupe des *types en littérature*, il n'est pas permis d'oublier *René*, imposante et magnifique création, dans laquelle le génie a déposé le secret effrayant de notre civilisation expirante. J'ai dit que l'histoire anticipée des révolutions prêtes à se déborder sur l'Europe était tout entière dans *Charles Moor* et dans *Werther*. *René* contient, comme une prophétie amère et terrible, l'hi-

stoire des sociétés finies. Ce ne sont , au premier aspect , que des traits graves , solennels , mystiques , et d'un vague où la pensée s'anéantit ; mais ils sont imprimés du doigt tout-puissant qui traça sur les murailles du palais de Balthazar l'arrêt d'une monarchie , et , chose merveilleuse , ils resteront long-temps inintelligibles aussi aux sages et aux grands de la terre. Il faudra , pour en pénétrer la formidable énigme , que les rois se réveillent de la pompe de leurs fêtes et de l'ivresse de leurs festins , au bruit des trônes fracassés et au craquement du christianisme qui tombe.

En France , quand on n'a pas les bras assez longs pour envelopper une idée nouvelle dans toute son intensité , on ne renonce pas pourtant à la prétention de se la soumettre et de se l'approprier , et l'on a pour y parvenir un moyen commode et sûr , qui ne manque jamais à la critique : c'est d'en réduire les dimensions dans une proportion analogue aux facultés qui la jugent , et de la rapetisser progressivement jusqu'à ce qu'elle entre dans la mesure commune. Ainsi , on a voulu voir dans *René* une imitation de *Werther* , et il est très-possible qu'on n'y voie



que cela quand on a la vue courte. En général, je suis d'avis qu'il ne faut pas comparer les chefs-d'œuvre. Les productions de l'esprit ont leur individualité comme les hommes, et celles qui n'ont pas cette individualité ne méritent pas qu'on s'en occupe. Elles rentrent alors dans le domaine de la médiocrité, où la comparaison devient facile, parce qu'il n'y a plus de *types*; mais *Werther* et *René*, qui sont des *types* voisins, sont toutefois des *types* différens. Celui de *Werther* est l'expression des troubles d'une âme qui ne peut plus se suffire à elle-même; celui de *René* est l'expression des angoisses d'une âme qui a tout embrassé, et qui sent que tout va lui échapper, parce que tout finit. C'est l'anxiété mortelle, c'est le doute inexorable, c'est l'inconsolable désespoir d'une agonie sans avenir; c'est le cri effrayant de la création sociale au moment de se dissoudre. Il y a dans *Werther* l'émotion profonde de quelques générations souffrantes; il y a dans *René* la dernière convulsion d'un monde qui meurt.

Les Anglais, dont la physionomie morale est plus variée que la nôtre, ont été plus à portée

que nous de multiplier les *types* dans leurs romans. Fielding en a d'ingénieux et de frappans , Richardson de naïfs et de sublimes. Water Scott, dont les fables trop diffuses , les sujets principaux trop sacrifiés aux accessoires , les dénouemens trop précipités , ne remplissent pas toujours exactement les conditions d'une composition bien entendue , doit probablement l'immense popularité de son génie à l'abondance et à la nouveauté de ses *types*. Il est vrai qu'il en a pris un certain nombre dans une nature fantastique , où l'imagination paraît plus à l'aise , parce qu'elle dispose alors d'une création qui lui appartient en propre , et qui ne reconnaît pour règle que la puissance magique dont elle est l'ouvrage ; mais on aurait tort d'en conclure que ces *types* manquaient du degré de vérité relative qui est le caractère essentiel du beau dans les ouvrages de l'homme. Peu importe le système idéal ou positif dans lequel l'auteur place ses personnages , pourvu qu'il leur attache un sceau d'identité reconnaissable à jamais. Ce n'est évidemment qu'en vertu d'une fiction très-invraisemblable et d'une allusion très-large , que nous attribuons

aux animaux des mœurs et des passions qui sont les nôtres, et cependant La Fontaine est plus riche lui seul en *types* d'une étonnante réalité que tout le reste des poètes. Les gens sensés ne croient ni au diable ni à la sorcellerie, et tout le monde convient que Faust et Méphistophélès sont des *types* admirables. Victor Hugo, un des génies les plus originalement inventeurs qui aient apparu à aucune des époques de la littérature, a jeté dans ses hardis romans deux *types* extraordinaires, sans analogies existantes comme sans modèles imaginés, l'anthropophage et l'*obi*. Ce ne sont pas là sans doute des créatures rationnelles, des signalemens pris sur le vif. Ce sont des monstres, si l'on veut; mais ce sont des *types*, et, sous la plume d'un grand écrivain, tous les *types* deviennent des existences.

Il n'y a donc, selon moi, que le génie qui invente des *types*, et c'est en cela que l'imitation la plus adroite ne saurait le contrefaire. La contre-épreuve d'un *type* se trahit elle-même par les efforts qu'a faits l'esprit pour la soustraire à la comparaison, et ces efforts sont d'autant plus maladroits, qu'on ne peut rien produire de

vraisemblable en altérant une nature vraie. Il vaut mieux se renfermer alors dans les attributions modestes du traducteur et du copiste, destination littéraire qui n'a rien d'ailleurs d'absolument humiliant en soi, car il y a cent mille copistes pour un inventeur. Une traduction spirituelle, une imitation bien faite, un pastiche habile, pour n'être pas des œuvres de génie, n'en sont pas moins des œuvres de goût et de talent; et puis, si l'on ne sait pas se contenter de ce lot, qui est le partage de tous les écrivains distingués, si l'on se trouve à l'étroit dans ces rangs au-dessus desquels s'élèvent à peine quelques génies doués du plus rare des privilèges; si l'on est pourvu d'une de ces présomptions robustes qui tiennent pour usurpées toutes les gloires dont elles n'atteignent pas la hauteur, on a une ressource encore, on peut citer Aristote, La Harpe et Marmontel; on peut crier à la barbarie et à la stupidité sur le chemin des triomphateurs; on peut se réfugier, comme Achille dans sa tente, au milieu des honneurs de l'Académie : c'est une grande consolation.



# **Du Fantastique**

## **EN LITTÉRATURE.**



Si l'on cherche comment dut procéder l'imagination de l'homme dans le choix de ses premières jouissances, on arrivera naturellement à croire que la première littérature, esthétique par nécessité plutôt que par choix, se renferma long-temps dans l'expression naïve de la sensation. Elle compara un peu plus tard les sensations entre elles, elle se plut à développer les descriptions, à saisir les côtés caractéristiques

des choses , à suppléer aux mots par les figures. Tel est l'objet de la poésie primitive. Quand ce genre d'impression fut modifié et presque usé par une longue habitude , la pensée s'éleva du connu à l'inconnu. Elle approfondit les lois occultes de la société , elle étudia les ressorts secrets de l'organisation universelle ; elle écouta , dans le silence des nuits , l'harmonie merveilleuse des sphères , elle inventa les sciences contemplatives et les religions. Ce ministère imposant fut l'initiation du poète au grand ouvrage de la législation. Il se trouva , par le fait de cette puissance qui s'était révélée en lui , magistrat et pontife , et s'institua au-dessus de toutes les sociétés humaines un sanctuaire sacré duquel il ne communiqua plus avec la terre que par des instructions solennelles , du fond du buisson ardent , du sommet du Sinaï , des hauteurs de l'Olympe et du Parnasse , des profondeurs de l'ancre de la Sibylle , à travers les ombrages des chênes prophétiques de Dodone ou des bosquets d'Égérie. La littérature purement humaine se trouva réduite aux choses ordinaires de la vie positive , mais elle n'avait pas perdu

l'élément inspirateur qui la divinisa dans le premier âge. Seulement, comme ses créations essentielles étaient faites, et que le genre humain les avait reçues au nom de la vérité, elle s'égara à dessein dans une région idéale moins imposante, mais non moins riche en séductions; et, pour tout dire, elle inventa le mensonge. Ce fut une brillante et incommensurable carrière où, abandonnée à toutes les illusions d'une crédulité docile, parce qu'elle était volontaire, aux prestiges ardents de l'enthousiasme, si naturel aux peuples jeunes, aux hallucinations passionnées des sentimens que l'expérience n'a pas encore désabusés, aux vagues perceptions des terreurs nocturnes, de la fièvre et des songes, aux rêveries mystiques d'un spiritualisme tendre jusqu'à l'abnégation ou emporté jusqu'au fanatisme, elle augmenta rapidement son domaine de découvertes immenses et merveilleuses, bien plus frappantes et bien plus multipliées que celles que lui avait fourni le monde plastique. Bientôt toutes ses fantaisies prirent un corps, tous ces corps factices une individualité tranchante et spéciale, toutes ces individualités une



harmonie, et le monde intermédiaire fut trouvé. De ces trois opérations successives, celle de l'intelligence inexplicable qui avait fondé le monde matériel, celle du génie divinement inspiré qui avait deviné le monde spirituel, celle de l'imagination qui avait créé le monde fantastique, se composa le vaste empire de la pensée humaine. Les langues ont fidèlement conservé les traces de cette génération progressive. Le point culminant de son essor se perd dans le sein de Dieu, qui est la sublime science. Nous appelons encore *superstitions*, ou science des choses élevées, ces conquêtes secondaires de l'esprit, sur lesquelles la science même de Dieu s'appuie dans toutes les religions, et dont le nom indique dans ses élémens qu'elles sont encore placées au delà de toutes les portées vulgaires. L'homme purement rationnel est au dernier degré. C'est au second, c'est-à-dire à la région moyenne du fantastique et de l'idéal, qu'il faudrait placer le poète, dans une bonne classification philosophique du genre humain.

J'ai dit que la science de Dieu elle-même s'était appuyée sur le monde fantastique ou

*superstant*, et c'est une de ces choses qu'il est à peu près inutile de démontrer. Je ne considère ici que les emprunts qu'elle a faits à l'invention fantastique chez toutes les nations, et les bornes étroites que je me suis prescrites ne me permettent pas de multiplier les exemples qui se présentent aisément d'ailleurs à tous les esprits. Qui ne se rappelle au premier abord les amours si mystérieux des anges, à peine nommés dans l'Écriture, avec les filles des hommes, l'évocation de l'ombre de Samuel par la vieille pythonisse d'Endor, cette autre vision sans forme et sans nom, qui se manifestait à peine comme une vapeur confuse, et dont la voix ressemblait à un petit souffle, cette main gigantesque et menaçante qui écrivit une prophétie de mort, au milieu des festins, sur les murs du palais de Balthazar, et surtout cette incomparable épopée de l'Apocalypse, conception grave, terrible, accablante pour l'âme comme son sujet, comme le dernier jugement des races humaines, jeté sous les yeux des jeunes églises par un génie de prévision qui semble avoir an-

ticipé sur tout l'avenir, et s'inspirer de l'expérience de l'éternité!

Le fantastique religieux, s'il est permis de s'exprimer ainsi, fut nécessairement solennel et sombre, parce qu'il ne devait agir sur la vie positive que par des impressions sérieuses. La fantaisie purement poétique se revêtit au contraire de toutes les grâces de l'imagination. Elle n'eut pour objet que de présenter sous un jour hyperbolique toutes les séductions du monde positif. Mère des génies et des fées, elle sut emprunter elle-même aux fées les attributs de leur puissance et les miracles de leur baguette. Sous son prisme prestigieux, la terre ne sembla s'ouvrir que pour découvrir des rubis aux feux ondoyans, des saphirs plus purs que l'azur du ciel; la mer ne roula que du corail, de l'ambre et des perles sur ses rivages; toutes les fleurs devinrent des roses dans le jardin de Sadi, toutes les vierges des houris dans le paradis de Mahomet. C'est ainsi que prirent naissance, au pays le plus favorisé de la nature, ces contes orientaux, resplendissante galerie des prodiges les plus rares de la création et des rêves

les plus délicieux de la pensée , trésor inépuisable de bijoux et de parfums qui fascine les sens et divinise la vie. L'homme qui cherche inutilement une compensation passagère à l'amer ennui de sa réalité n'a probablement pas lu encore *Les mille et une Nuits*.

De l'Inde , cette muse capricieuse , à la riante parure , aux voiles embaumés , aux chants magiques , aux éblouissantes apparitions , arrêta son premier vol sur la Grèce naissante. Le premier âge de la poésie finissait avec ses inventions mystiques. Le ciel mythologique était peuplé par Orphée , par Linus , par Hésiode. *L'Iliade* avait complété cette chaîne merveilleuse du monde sublime en rattachant à son dernier anneau les héros et les demi-dieux , dans une histoire sans modèle jusque là , où l'Olympe communiquait pour la première fois avec la terre , par des sentimens , des passions , des alliances et des combats. *L'Odyssée* , seconde partie de cette grande biologie poétique , et il ne me faut point d'autre preuve qu'elle fut conçue par le génie sans rival qui avait conçu la première , nous montra l'homme en rapport

avec le monde imaginaire et le monde positif, dans les voyages aventureux et fantastiques d'Ulysse. Là, tout se ressent du système d'invention des Orientaux, tout manifeste l'exubérance de ce principe créateur qui venait d'enfanter les théogonies, et qui répandait abondamment le superflu de sa polygénésie féconde sur le vaste champ de la poésie, semblable à l'habile sculpteur qui, des restes de l'argile dont il a formé la statue d'un Jupiter ou d'un Apollon, se délasse à pétrir sous ses doigts les formes bizarres, mais naïves et caractéristiques d'un grotesque, et qui improvise, sous les traits difformes de Polyphème, la caricature classique d'Hercule. Quelle prosopopée plus naturelle et plus hardie à la fois que l'histoire de Charybde et de Scylla ? N'est-ce pas ainsi que les anciens navigateurs ont dû se représenter ces deux monstres de la mer, et l'effroyable tribut qu'ils imposent au vaisseau inexpérimenté qui ose tenter leurs écueils, et l'aboiement des vagues qui hurlent en bondissant dans leurs rochers ? Si vous n'avez pas entendu parler encore des mélodies insidieuses de la Syrène,

des enchantemens plus séducteurs d'une sorcière amoureuse qui vous captive par des liens de fleurs , de la métamorphose du curieux téméraire qui se trouve tout à coup saisi , dans une île inconnue aux voyageurs , des formes et des instincts d'une bête sauvage , demandez-en des nouvelles au peuple où à Homère. La descente du roi d'Itaque aux enfers rappelle , sous des proportions gigantesques et admirablement idéalisées , les goules et les vampires des fables levantines , que la savante critique des modernes reproche à notre nouvelle école ; tant les pieux sectateurs de l'antiquité homérique , auxquels est si risiblement confiée chez nous la garde des bonnes doctrines , sont loin de comprendre Homère ou se souviennent mal de l'avoir lu !

Le fantastique demande à la vérité une virginité d'imagination et de croyances qui manque aux littératures secondaires , et qui ne se reproduit chez elles qu'à la suite de ces révolutions dont le passage renouvelle tout ; mais alors , et quand les religions elles-mêmes , ébranlées jusque dans leurs fondemens , ne parlent plus à

l'imagination, ou ne lui portent que des notions confuses, de jour en jour obscurcies par un scepticisme inquiet, il faut bien que cette faculté de produire le merveilleux dont la nature l'a douée s'exerce sur un genre de création plus vulgaire et mieux approprié aux besoins d'une intelligence matérialisée. L'apparition des fables recommence au moment où finit l'empire de ces vérités réelles ou convenues qui prêtent un reste d'âme au mécanisme usé de la civilisation. Voilà ce qui a rendu le fantastique si populaire en Europe depuis quelques années, et ce qui en fait la seule littérature essentielle de l'âge de décadence ou de transition où nous sommes parvenus. Nous devons même reconnaître en cela un bienfait spontané de notre organisation ; car si l'esprit humain ne se complaisait encore dans de vives et brillantes chimères, quand il a touché à nu toutes les repoussantes réalités du monde vrai, cette époque de désabusement serait en proie au plus violent désespoir, et la société offrirait la révélation effrayante d'un besoin unanime de dissolution et de suicide. Il ne faut donc pas tant crier contre le romantique et

contre le fantastique. Ces innovations prétendues sont l'expression inévitable des périodes extrêmes de la vie politique des nations, et sans elles, je sais à peine ce qui nous resterait aujourd'hui de l'instinct moral et intellectuel de l'humanité.

Ainsi, à la chute du premier ordre de choses social dont nous ayons conservé la mémoire, celui de l'esclavage et de la mythologie, la littérature fantastique surgit, comme le songe d'un moribond, au milieu des ruines du paganisme, dans les écrits des derniers classiques grecs et latins, de Lucien et d'Apulée. Elle était alors en oubli depuis Homère; et Virgile même, qu'une imagination tendre et mélancolique transportait aisément dans les régions de l'idéal, n'avait pas osé emprunter aux muses primitives les couleurs vagues et terribles de l'enfer d'Ulysse. Peu de temps après lui, Sénèque, plus positif encore, alla jusqu'à déposséder l'avenir de son impénétrable mystère dans les chœurs de *la Troade*; et alors expira, étouffée sous sa main philosophique, la dernière étincelle du dernier flambeau de la poésie. La muse ne se



réveilla plus qu'un moment, fantasque, désordonnée, frénétique, animée d'une vie d'emprunt, se jouant avec des amulettes enchantées, des touffes d'herbes vénéneuses et des os de morts, aux lueurs de la torche des sorcières de Thessalie, dans *l'Âge de Lucius*. Tout ce qui est resté d'elle depuis, jusqu'à la renaissance des lettres, c'est ce murmure confus d'une vibration qui s'éteint de plus en plus dans le vide, et qui attend<sup>1</sup> une impulsion nouvelle pour recommencer. Ce qui est arrivé des Grecs et des Latins devait arriver pour nous. Le fantastique prend les nations dans leurs langes, comme le roi des aunes, si redouté des enfans, ou vient les assister à leur chevet funèbre, comme l'esprit familier de César; et quand ses chants finissent, tout finit.

Notre littérature moderne ne fut pas moins soumise que la littérature latine à l'esprit d'imitation. Mais l'invasion des Maures, si favorable, en ce point, au développement moral du moyen âge, avait déjà transporté sur notre sol le génie vivace et producteur des jeunes poésies. Sans cet événement la littérature classique, soigneu-

sement perpétuée jusqu'à nous par le zèle admirable des moines, se relevait tout entière et sans intermédiaire du sein de la barbarie, au premier appel d'une société avide des lumières de l'esprit, et c'est ce qui advint plus tard, quand l'imprimerie eut jeté à foison dans la circulation les œuvres de l'antiquité, c'est-à-dire une création littéraire toute faite. Singulière époque, où une génération de savans et de poètes reproduisit tout à coup les sophistes d'Alexandrie, les grammairiens du Bas-Empire et les versificateurs de la décadence romaine, comme un peuple d'Épiménides, inspirés d'une religion, d'une civilisation et d'une langue mortes, et qui ne différaient en quelque sorte d'eux-mêmes que par cette langueur d'organes et d'imagination qui trahit l'abattement d'un long sommeil. A leur aspect, le fantastique s'évanouit ; mais il éclairait seul l'Europe depuis quelques siècles. C'est lui qui avait inventé ou embelli l'histoire des âges équivoques de nos jeunes nations, peuplé nos châteaux en ruines de visions mystérieuses, évoqué sur les donjons la figure des fées protectrices, ouvert un refuge

impénétrable, dans le creux des rochers ou sous les créneaux des murs abandonnés, à la formidable famille des vouivres et des dragons. C'est lui qui avait allumé sur leur front les feux de l'escarboucle, quand ils traversent rapidement le ciel comme une étoile qui tombe; lui qui égarait les voyageurs au bord des eaux stagnantes, sur la trace capricieuse du follet; qui consolait leur veillée rustique dans la cabane du bûcheron, au coin d'un âtre hospitalier, par les jeux inoffensifs des lutins; qui entretenait de douces promesses les espérances crédules des jeunes filles, et de doux loisirs la rêverie sédentaire des vieillards, hélas! sitôt déçue par la mort. Le fantastique était partout alors, dans les croyances les plus sévères de la vie comme dans ses erreurs les plus gracieuses, dans ses solennités comme dans ses fêtes. Il occupait le barreau, la chaire et le théâtre; il s'asseyait avec Albert-le-Grand dans les stalles du sanctuaire; avec Agrippa, dans le cabinet du philosophe; avec Roger-Bacon et Paracelse, dans le laboratoire du chimiste, et introduisait la nécromancie et l'astrologie judiciaire jusque

dans le conseil des rois. Son influence ne sera jamais oubliée en littérature, où elle produisit les récits naïfs des légendes, où elle anima d'une pompe si imposante la chronique des tournois, des batailles et des croisades ; où elle se répandit à pleins bords dans les gabs des vieux conteurs et dans les fabliaux des trouvères. C'est à elle que nous devons les romans de chevalerie, espèce d'épopée innommée, dans laquelle se confondent avec une harmonie inexprimable toutes les scènes d'amour et d'héroïsme du moyen âge ; amour sans exemple, dans lequel on ne sait qu'admirer davantage de la pudique tendresse de l'aimée ou de l'enthousiasme passionné de l'amant ; héroïsme idéal, qui avait tout à combattre, la bravoure des hommes de guerre, la colère des rois paladins, les embûches de la trahison, les bouleversemens de la nature domptée par la magie, l'intervention de mille puissances inattendues, modifiées sous des aspects toujours nouveaux, au gré de l'imagination inventrice du romancier, par tous les accidens possibles de la fatalité, et qui triomphait de tout. Ce n'était plus Junon, Neptune ou Vénus

excités, comme dans la théogonie païenne, à la perte d'un homme : c'était l'univers entier personnifié sous une multitude d'individualités différentes, et luttant contre un guerrier couvert, pour toute défense, de son courage, de son amour et de son bon droit. Ce n'était plus la querelle hontuse et sanglante de deux peuples acharnés à se détruire pour la cause ou pour la réparation du rapt et de l'adultère : c'était le procès moral du juste et de l'injuste, débattu dans l'intérêt général des hommes entre le ciel et l'enfer, sous les yeux d'une Hélène qui en était le prix, et non pas l'objet, et qui, plus heureuse que l'autre, pouvait se dévoiler sans rougir devant les deux camps. Ce fut là, il faut en convenir, une merveilleuse poésie, un ordre d'inventions tel que si les anciens avaient eu les Amadis, nous ne parlerions peut-être pas d'Achille ; une imagination tout à la fois grandiose et charmante, qu'on ne renouvellera plus, et qu'on regrettera toujours, comme cette jument de Roland, qui était si belle, si forte, si agile, qui imprimait si puissamment son pied sur le sable de la lice et du champ de bataille, dont

la main des princesses avait brodé la housse et les harnais , et qui est morte.

Si j'étais capable de ressentir quelque mouvement de haine contre Cervantes , je lui reprocherais peut-être d'avoir contribué plus que personne à nous ravir ces délicieuses fantaisies du génie des siècles intermédiaires , qu'il brisa aussi facilement que don Quichotte avait fait les marionnettes de Ginésille ; mais je suis obligé de convenir que cette œuvre de destruction , qui nous a valu d'ailleurs un des plus beaux livres qu'ait produits l'imagination des modernes , était probablement la condition indispensable de sa destinée littéraire. Quand les fables d'un peuple ont vieilli , l'impitoyable instinct de changement qui réside en lui se manifeste à son jour et à son heure , et il vient manifester aux hommes , par des signes certains , qu'il faut recommencer la vie sociale sur nouveaux frais , sans égard aux traditions et aux sympathies du passé. Il déchaîne alors des esprits de dérision , poussés d'une haine irréfléchie , qui se font des hochets de ce que tous les siècles antérieurs ont vénéré , et qui jouent avec ces débris d'une civilisation

expirante, en proférant des paroles d'ironie et de dédain, comme Hamlet, pesant la cendre des morts et analysant dans le crâne d'un fou les ressorts de l'intelligence, à la fosse d'Yorick. C'est ainsi que Lucien fut envoyé à la fin du paganisme, Cervantes après la chevalerie, Érasme et Rabelais avec la réforme, et Voltaire au devant des révolutions politiques qui allaient accompagner la grande conflagration du christianisme. Quand un ordre de choses meurt, il y a toujours quelque ingénieux démon qui assiste en riant à son agonie, et qui lui donne le coup de grâce avec une marotte.

Le premier génie fantastique de la renaissance par ordre de date, et aussi par ordre de supériorité, car, dans les chefs-d'œuvre qui le révèlent, le génie n'est pas progressif, c'est Dante. Il arriva de lui-même, et tout seul, au dernier crépuscule d'une société finie, à la première aube d'une société commencée; et quoiqu'il eût ouvert la carrière, il la remplit toute. Il est vrai qu'il plaça le théâtre de sa terrible fantasmagorie sous la protection des croyances de son temps; mais il le fit sien par les passions, par

les acteurs , et même par les détails de la scène , qui ne sont ni homériques , ni virgiliens , mais dantesques. On trouve souvent aujourd'hui des critiques pleins de goût , qui déplorent l'erreur de cette magnifique imagination , et la confusion apparente de cette fable poétique , où le Virgile du moyen âge prend pour introducteur dans l'enfer chrétien le Virgile du paganisme. Cette idée est cependant le pivot de sa composition , et c'est elle qui la rend sublime. L'enfer d'une théogonie particulière aurait été trop étroit pour une si large invention. Il fallait que Dante s'y précipitât , sur le torrent des siècles , sans ménagement pour les formes circonscrites d'une timide épopée , et ce qu'il a conservé des idées universellement reçues est au contraire une concession très-ingénieuse et très-légitime au mythisme de son époque , qui était de sa propre nature une des pièces essentielles de *la Divine Comédie* , mais qui ne pouvait en former l'âme exclusive dans cette conception de géant. Aussi l'enfer de Dante ne ressemble à aucun des innombrables enfers que la sombre mélancolie des poètes a inventés , et qui rappellent plus ou



moins entre eux le *vade in pace* du monachisme et la chambre des tortures de l'inquisition. Dans son architecture colossale, il contient tous les enfers, et il est propre à recevoir pendant les siècles éternels toutes les générations des méchants. Cette création atrabilaire ne doit pas être mesurée au compas de l'artiste et aux unités du rhéteur. Sa grandeur est dans sa liberté sans frein, dans le droit conquis de faire jouer incessamment sur le miroir à mille facettes de l'imagination tous les aspects de la vie, tous les reflets de la pensée, tous les rayons de l'âme. Il ne faut lui chercher, je ne dis pas un modèle, mais un objet de comparaison que dans l'Apocalypse de saint Jean; il faut moins lui chercher des imitateurs heureux dans les siècles qui l'ont suivi; car c'est ici l'œuvre spéciale d'une époque, et l'homme de génie qui l'a conçue était à lui seul l'expression d'un siècle dont on ne peut séparer son individualité sans la mutiler. Ce qui a passé de lui dans des écrits modernes, comme le rêve du parricide, dans *les Voleurs*, comme la prosopopée désespérante de Jean-Paul, où Jésus-Christ vient révéler le

néant éternel aux âmes innocentes des limbes, comme la vision incomparable du condamné, dans le roman psychologique de Victor Hugo, c'est une émanation locale, partielle, inextensible, incommunicable aujourd'hui, qui agit avec toute la puissance du principe dont elle est sortie, mais sur un point borné, dans une circonstance rare, et à travers un milieu insensible, ainsi que le feu d'un soleil qui s'éclipse et qui enflamme encore la poudre à travers une lentille de glace. Le monde que la civilisation nous a fait n'en permet pas davantage.

Ainsi la tradition révérée de la *Divine Comédie* n'a pas produit un ouvrage remarquable du même genre chez le peuple de la terre qui sait le mieux l'apprécier. Elle est restée comme un monument inviolable et inaccessible des temps reculés, à la frontière extrême de la littérature italienne, et le respect qui s'attache aux choses sacrées paraît la défendre à jamais de l'impuisante témérité des copistes. La nouvelle mine d'invention qu'exploitèrent tour à tour dans le même pays l'esprit, l'imagination, le génie, et puis cette industrie infailible d'imitation qui

s'attache partout à la suite des muses créatrices, et qui finit, dans les temps qu'on appelle classiques, par se parer de leurs couronnes, était commune à l'Europe entière; mais l'Italie avait seule encore le privilège d'imprimer à ses découvertes un sceau immortel, parce que sa langue était faite. Il lui appartenait d'enrichir nos chroniques et nos romans des beautés faciles d'une versification libre et gracieuse; et en les soumettant au mètre harmonieux de ses octaves, elle les affranchissait d'ailleurs du reproche le plus sérieux d'une critique maussade, qui tolérait jusqu'à nouvel ordre, par condescendance pour l'antiquité, les mensonges rythmiques. Pour se servir du langage familier de cette poésie, il serait aussi aisé de compter les étoiles du ciel et les sables de la mer que les épopées chevaleresques du plus ingénieux de tous les âges littéraires. Les curieux en conservent plus de cent qui sont antérieures à l'Arioste, et que l'Arioste a fait oublier, comme Homère avait fait oublier les rhapsodies de ses prédécesseurs inconnus. Quelle imagination, en effet, n'aurait pas pâli devant cette imagination prodigieuse qui asser-

vissait , en se jouant , à ses combinaisons pleines de grâces , de fraîcheur et d'originalité , les traditions d'une histoire obscure, et les délicieuses rêveries d'une mythologie nouvelle, injustement négligée? On a dit qu'Hésiode avait été nourri de miel par la main des filles du Pinde. Oh ! ce sont les fées qui ont nourri l'Arioste de quelque ambroisie plus enivrante , et qui ont communiqué à ses divins écrits l'invincible séduction de leurs enchantemens ! Comment douter de la magie , quand le poète , magicien lui-même , vous entraîne à son gré dans des espaces moins familiers à l'intelligence de l'homme que ceux où il a égaré l'hippogriffe , quand ses chants se ressentent d'une inspiration surnaturelle , et semblent provenir d'un autre monde ? Pénétré de l'étude des anciens , il ne dédaigne pas d'enlever quelques lambeaux à leur dépouille , mais ce n'est jamais sans les assortir à l'air , à la physionomie de ses personnages et à la libre allure de ses compositions. Il est encore indépendant quand il obéit , encore neuf quand il imite , et il ne se soumet à l'invention des autres qu'en satiété de ses propres inventions , dont la

profusion le lasse et le rebute. C'est qu'il a dérobé l'écrin d'Alcine, ou les trésors secrets des mines du Cattay, et que la pudeur de l'opulence lui enseigne à mêler de temps en temps des richesses plus vulgaires à celles dont il dispose avec trop de facilité. Après l'Arioste et ses faibles copistes, le fantastique ne se montra presque plus dans la littérature italienne, et rien ne se comprend mieux. C'est qu'il l'avait épuisé.

Qui croirait que cette muse de l'idéal, fille élégante et fastueuse de l'Asie, se réfugia longtemps sous les brumes de la Grande-Bretagne? Épouvantée peut-être des pompes mélancoliques du Nord dont le théisme lugubre l'avait portée jusqu'au trône d'Odin, et des vaporeuses fictions de l'Écosse, où la harpe du barde ne se marie qu'au fracas des claymores et aux mugissemens des tempêtes, elle chercha bientôt à se reposer dans une de ces imaginations vives et riantes qui avaient égayé de leurs chants voluptueux les premières fêtes de son berceau. Shakspeare vint, qui connaissait à peine dans l'enceinte de son île, *orbe toto divisa*, suivant l'expression de Virgile, les merveilles du monde physique, mais qui les

avait aperçues dans quelque vision sublime , et qui comprenait les prodiges du royaume du soleil , comme s'il y eût été promené en songe dans les bras d'une fée ; car Shakspeare et la poésie , c'est la même chose. Spencer n'avait fait que lui tracer le chemin ; il l'élargit , le prolongea , l'embellit de spectacles nouveaux , le remplit , l'inonda de nouvelles figures , plus fraîches , plus aériennes , plus transparentes que les apparitions fugitives des rêves du matin ; il y mena les danses romantiques d'Obéron , de Titania , et des génies qui , d'un pied plus léger que celui de Camille , touchent aussi le gazon sans le courber ; il y sema ces fleurs embaumées de parfums célestes qui s'ouvrent , aux tièdes chaleurs de l'aurore , pour recevoir le peuple nocturne des esprits , et se referment sur lui jusqu'au soir , comme des pavillons enchantés ; il répandit dans l'air des lumières inconnues , accorda des lyres célestes qui n'avaient jamais vibré à l'oreille des hommes , suspendit l'orchestre mélodieux d'Ariel aux branches émuës de l'arbrisseau , cacha le nid invisible de Puck dans un bouton de rose , et fit sourdre de tous les

pores de la terre , de tous les atomes de l'air , de toutes les profondeurs du ciel , un concert de voix magiques. Dans les innombrables couleurs de la palette, et dans cette multitude de remuantes sympathies que la parole ébranle jusqu'au fond de l'âme , tout appartient à Shakspeare. Quand son pinceau a fini de caresser les formes séduisantes d'un sylphe , c'est à lui seul qu'il est réservé de tracer les proportions gigantesques et grossières du gnome, sous les traits de Caliban , de déguiser le satyre antique sous l'attirail burlesque de Falstaff, et de suspendre le croquis de Michel-Ange au tableau délicieux du Corrège. Si Dante et l'Arioste ne vous ont pas encore offert toutes les conditions essentielles de l'individualité d'un demi-dieu , arrêtez-vous à celui-ci : *incessu patuit*.

Ce que tout le monde ne sait que trop de notre littérature nationale répond d'avance aux questions qu'on pourrait me faire sur les progrès qui y étaient promis au poème fantastique. Ce n'est pas sur le sol académique et classique de la France de Louis XIII et de Richelieu que cette littérature , qui ne vit que d'imagination et de

liberté, pouvait s'acclimater avec succès. Les mensonges brillans du génie y auraient été aussi mal reçus que la vérité. L'empire de la pensée y appartenait, de par la Sorbonne et Aristote, aux desservans d'une muse guindée, qui traînait avec privilège du roi, sur le théâtre de la cour et dans les salons de l'hôtel de Rambouillet, les oripeaux de l'antiquité travestie. Racine, inspiré sur ses vieux jours du génie des livres saints, osa bien, par exception, jeter dans un récit téméraire la grande figure du spectre de Jezabel, et Voltaire crut avoir poussé assez loin l'audace du chef d'une opposition sociale qui cherchait la nouveauté en tout, quand il eut fait hurler quelques alexandrins à travers un porte-voix par l'ombre tragique de Ninus. Nous avons eu nos chroniques et nos romans de chevalerie ; mais ces respectables truchemens du moyen âge parlaient une langue surannée que personne n'était plus capable d'entendre, et les chevaliers de la Table-Ronde attendirent longtemps pour obtenir à l'OEil-de-Bœuf quelque chose de l'accueil auquel ils avaient été accoutumés par Charlemagne, qu'un introducteur



coquet eût substitué l'habit français à leur lourde armure de fer, et le talon rouge à leurs bruyants éperons. Les personnages ainsi accoutrés par M. de Tressan ressemblent à peu près à leur type héroïque et naïf, comme la lanterne du clown dans *le Songe d'une nuit d'été*, ressemble au clair de la lune.

Ce serait être injuste cependant que de refuser au grand siècle la seule palme qui eût manqué à ses triomphes si vantés, et bien qu'il l'ait outrageusement repoussée, l'avenir plus juste la lui décernera peut-être en compensation de la gloire avortée de Chapelain, et des admirations un peu amorties qui couronnèrent jadis le sonnet de Voiture, le triolet de Ranchin, et le madrigal de Saint-Aulaire. Cette production digne de faire époque dans les plus beaux âges littéraires, ce chef-d'œuvre ingénu de naturel et d'imagination qui fera long-temps le charme de nos descendans, et qui survivra sans aucun doute avec Molière, La Fontaine, et quelques belles scènes de Corneille, à tous les monumens du règne de Louis XIV, ce livre sans modèle que les imitations les plus heureuses ont laissé inimita-

ble à jamais , ce sont les *Contes des Fées* , de Perrault. La composition n'en est pas exactement conforme aux règles d'Aristote , et le style peu figuré n'a pas offert , que je sache , aux compilateurs de nos rhéoriques beaucoup de riches exemples de descriptions , d'amplifications , de métaphores et de prosopopées ; on aurait même quelque peine , et je le dis à la honte de nos dictionnaires , à trouver dans ces amples archives de notre langue des renseignemens positifs sur certaines locutions inaccoutumées , qui , du moins pour les étrangers , y attendent encore les soins de l'étymologiste et du commentateur ; je ne disconviens pas qu'il en est dans le nombre comme : *Tirez la cordelette et la bobinette cherra* , qui pourraient donner de graves soucis aux Saumaise futurs ; mais ce qu'il y a de certain , c'est que leurs innombrables lecteurs les comprennent à merveille , et il est visible que l'auteur a eu la modeste bonhomie de ne pas travailler pour la postérité. Quel vif attrait d'ailleurs dans les moindres détails de ces charmantes bagatelles , quelle vérité dans les caractères , quelle originalité ingénieuse et inattendue dans les péripéties ! quelle

verve franche et saisissante dans les dialogues ! Aussi , je ne crains pas de l'affirmer, tant qu'il restera sur notre hémisphère un peuple , une tribu , une bourgade , une tente où la civilisation trouve à se réfugier contre les invasions progressives de la barbarie , il sera parlé aux lueurs du foyer solitaire de l'Odyssée aventureuse du *Petit Poucet* , des vengeances conjugales de la *Barbe bleue* , des savantes manœuvres du *Chat Botté* ; et l'Ulysse , l'Othello , le Figaro des enfans vivront aussi long-temps que les autres. S'il y a quelque chose à mettre en comparaison avec la perfection sans taches de ces épopées en miniature , si l'on peut opposer quelques idéalités plus fraîches encore aux charmes innocens du Chaperon , aux grâces espiègles de Finette et à la touchante résignation de Grisélidis , c'est chez le peuple lui-même qu'il faut chercher ces poèmes inaperçus , délices traditionnelles des veillées du village , et dans lesquels Perrault a judicieusement puisé ses récits. Je ne disconviens pas qu'on a savamment disserté de nos jours sur les *Contes des Fées* , qu'on a voulu en trouver l'origine bien loin , et qu'il ne tient qu'à nous de croire sur la

foi des érudits que *Peau d'Ane* est une importation de l'Arabie, que *Riquet à la Houpe* n'exerçait pas le droit de fief sur ses vieux domaines, sans un titre d'investiture timbré au nom de l'Orient, et que la galette et le pot à beurre, malgré leur fausse apparence de localité, nous furent apportés un beau matin par quelque autre Sindbad, sur les épaules d'un afriet, du pays des *Mille et une Nuits*. On nous a tellement accoutumés à l'imitation, depuis l'établissement de cette dynastie aristotélique dont nous sommes encore gouvernés du haut de l'Institut, qu'il est à peu près reçu en dogme littéraire qu'on n'invente rien en France, et il est probable que l'Institut ne manque pas de bonnes raisons pour nous engager à le croire. Ma soumission à ses arrêts ne saurait aller jusque-là. Nos fées bienfaisantes à la baguette de fer ou de coudrier, nos fées rébarbatives et hargneuses à l'attelage de chauve-souris, nos princesses toutes aimables et toutes gracieuses, nos princes avenans et lutins, nos ogres stupides et féroces, nos pourfendeurs de géans, les charmantes métamorphoses de l'Oiseau bleu, les miracles du Rameau d'or, appartiennent

nent à notre vieille Gaule comme son ciel, ses mœurs et ses monumens trop long-temps méconnus. C'est porter bien loin le mépris d'une nation spirituelle qui s'est élancée si avant de son propre mouvement dans toutes les routes de la civilisation, que de lui contester le mérite d'invention nécessaire pour mettre en scène les héros de la bibliothèque bleue. Si le fantastique n'avait jamais existé chez nous, de sa nature propre et inventive, abstraction faite de tout autre littérature ancienne ou exotique, nous n'aurions pas eu de société, car il n'y a jamais eu de société qui n'eût le sien. Les excursions des voyageurs ne leur ont pas montré une famille sauvage qui ne racontât quelques étranges histoires, et qui ne plaçât, dans les nuages de son atmosphère ou dans les fumées de sa hutte, je ne sais quels mystères, surpris au monde intermédiaire par l'intelligence des vieillards, la sensibilité des femmes et la crédulité des enfans. Que ne se sont-ils assis quelquefois, les orientalistes passionnés qui nous dérobent les fables de nos nourrices pour en faire hommage aux coryphées des almées et des bayadères, sous le

chaume du paysan , ou près de la baraque nomada du bûcheron , ou à la veillée parlière des teilleuses , ou dans la joyeuse écraigne des vendangeurs ! loin d'accuser Perrault de plagiat , ils se plaindraient peut-être de la parcimonie avare avec laquelle il a distribué à nos aïeux ces surprenantes chroniques des âges qui n'ont pas été et qui ne seront jamais , si actuelles et si vivantes encore dans la mémoire de nos trouvères de hameaux ! Que de belles narrations ils auraient entendues , empreintes , avec tant de vivacité , des coutumes , des mœurs et des noms du pays que l'étymologiste le plus intrépide est obligé , en les écoutant , de s'arrêter pour la première fois à la source incontestable des inventions et des choses , et qu'il ne lui est jamais arrivé d'en demander compte dans sa pensée à une autre nature et à une autre société ! Depuis la vieille femme sentimentale , rêveuse et peut-être un peu sorcière , qui s'est avisée la première d'improviser ces fables poétiques , aux clartés flamboyantes d'une bourrée de genévrier sec , pour endormir l'impatience et les douleurs d'un pauvre petit enfant malade , ils se sont répétés fidèlement , de géné-

ration en génération , dans les longues soirées des fileuses , au bruit monotone des rouets , à peine varié par le tintement du fer crochu qui fourgonne la braise, et ils se répèteront à jamais, sans qu'un nouveau peuple s'avise de nous les disputer ; car chaque peuple a ses histoires , et la faculté créatrice du conteur est assez féconde en tout pays pour qu'il n'ait pas besoin d'aller chercher au loin ce qu'il possède en lui-même, aussi bien que les guiriots et les calenders. Le penchant pour le merveilleux , et la faculté de le modifier, suivant certaines circonstances naturelles ou fortuites , est inné dans l'homme. Il est l'instrument essentiel de sa vie imaginative, et peut-être même est-il la seule compensation vraiment providentielle des misères inséparables de sa vie sociale.

L'Allemagne a été riche dans ce genre de créations , plus riche qu'aucune autre contrée du monde , sans en excepter ces heureux levantins , les suzerains éternels de nos trésors , à l'avis des antiquaires. C'est que l'Allemagne , favorisée d'un système particulier d'organisation morale , porte dans ses croyances une ferveur

d'imagination , une vivacité de sentimens , une mysticité de doctrines , un penchant universel à l'idéalisme , qui sont essentiellement propres à la poétique fantastique ; c'est aussi que , plus indépendante des conventions routinières et du despotisme gourmé d'une oligarchie de prétendus savans , elle a le bonheur de se livrer à ses sentimens naturels sans craindre qu'ils soient contrôlés par cette douane impérieuse de la pensée humaine qui ne reçoit les idées qu'au poids et au sceau des pédans. Cette individualité méditative , impressionnable et originale qui caractérise ses habitans , se manifeste de temps immémorial dans les innombrables monumens de sa bibliothèque fantastique , et là , au contraire de nos habitudes littéraires où tout est subordonné à l'aristocratie de l'esprit , c'est la popularité qui consacre le succès. L'Allemagne jouit encore , sous ce rapport , des mêmes franchises qu'au siècle de Goëtz de Berliching. Elle en est redevable à cette multitude de circonscriptions locales et d'usages particuliers qui ont maintenu en elle la précieuse ingénuité des peuples primitifs , qui l'ont sauvée de l'avidité dévorante de cette mon-



strueuse Méduse de la centralisation, dont les bras inertes pour tout autre usage que pour prendre, ne s'occupent qu'à rassasier l'insatiable faim de la Gorgone, et qui la maintiendront jusqu'à la fin de notre civilisation actuelle, quoi qu'en disent nos théoriciens de clubs et de cafés, au premier rang des nations libres. Depuis la belle histoire de *Faust*, admirablement poétisée par Goethe, qui n'a rien ajouté d'ailleurs à l'idéalité philosophique de l'invention, depuis la profonde allégorie de l'aventurier qui a vendu son ombre au diable, et que le dernier rhapsode qui l'a recueillie n'a fait que réduire aux formes naines du roman, l'Allemagne a été jusqu'à nos jours le domaine favori du fantastique. Elle a complété l'histoire psychique de l'homme, si magnifiquement ouverte dans *la Genèse* par l'emblème vraiment divin de l'arbre de la science et des séductions du serpent. Faust est l'Adam du Paradis terrestre, parvenu à se croire égal à Dieu. Le *Rêve* de Jean-Paul est le dénouement solennel de ce triste drame, et cette autre apocalypse, le terrible mot de l'énigme de notre

vie matérielle. Hors de ces trois fables, il n'y a point de vérité absolue sur la terre.

Les malheurs toujours croissans de la nouvelle société présageaient si visiblement sa ruine prochaine, que la trompette de l'ange des derniers jours ne l'annoncera pas plus distinctement à la génération condamnée. De ce moment, le fantastique fit irruption sur toutes les voies qui conduisent la sensation à l'intelligence; et voilà comment il est entré, malgré Aristote, Quintilien, Boileau, La Harpe et je ne sais qui, dans le drame, dans l'épique, dans le roman, dans la peinture; dans tous les jeux de l'esprit, comme dans toutes les passions de l'âme. Et alors ce fut un cri d'aigre et ignorante colère contre l'invasion inopinée qui menaçait les belles formes du classique; et on ne comprit pas qu'il y avait encore une forme plus large, plus universelle, plus irréparable, qui allait finir; que cette forme, c'était celle d'une civilisation usée, dont le classique n'est que l'expression partielle, momentanée, indifférente, et qu'il n'était pas étonnant que le lien puéril des sottes unités de la rhétorique se relâchât, quand l'immense unité du

monde social se rompait de toutes parts.

Parmi les hommes d'élection qu'un instinct profond du génie a jetés , dans ces derniers temps , à la tête des littératures , il n'en est point qui n'ait senti l'avertissement de cette muse d'une société qui tombe , et qui n'ait obéi à ses inspirations , comme à la voix imposante d'un mourant dont la fosse est déjà ouverte. L'école romanesque de Lewis , l'école romantique des lackistes , et , par-dessus tout , ces grands maîtres de la parole ; Byron , et Walter Scott , et Lamartine , et Hugo , s'y sont précipités à la recherche de la vie idéale , comme si un organe particulier de divination que la nature a donné au poète , leur avait fait pressentir que le souffle de la vie positive était près de s'éteindre dans l'organisation caduque des peuples. Je n'ai pas nommé parmi eux M. de Chateaubriand , qui est resté , par conscience et par choix , au terme de l'ancien monde , comme la pyramide dans les sables de l'Égypte , comme l'arche du déluge sur le sommet de l'Ararath , comme les colonnes d'Hercule sur le rivage des mers inconnues. Walter Scott , enchaîné aussi par des souvenirs , des études et

des affections , a placé un peu plus loin , mais non avec plus de solidité et de puissance , les bases de sa renommée à venir entre les deux sociétés. C'est un phare qui jette indistinctement quelques lueurs sur le port , quelques lueurs sur l'abîme. L'abîme ! Byron s'y est perdu à toutes voiles , et nul regard d'homme n'a pu l'y suivre.

Le fantastique de l'Allemagne est plus populaire , et cela s'explique , je le répète , par une longue fidélité à des mœurs de tradition , à des institutions sorties du pays , et souvent défendues et sauvées au prix du sang des citoyens ; à un système d'études plus général , mieux entendu , mieux approprié aux besoins du temps. Cela s'explique surtout par une répugnance prononcée pour les innovations purement matérielles , et dans lesquelles le principe intelligent et moral des nations n'a rien à gagner. Ce peuple , qui a touché aux bornes de toutes les sciences , qui a produit presque toutes les inventions essentielles dont l'impulsion a complété la civilisation de l'Europe , et qui s'occupe délicieusement , dans la douce possession d'une liberté

nent à notre vieille Gaule comme son ciel, ses mœurs et ses monumens trop long-temps méconnus. C'est porter bien loin le mépris d'une nation spirituelle qui s'est élancée si avant de son propre mouvement dans toutes les routes de la civilisation, que de lui contester le mérite d'invention nécessaire pour mettre en scène les héros de la bibliothèque bleue. Si le fantastique n'avait jamais existé chez nous, de sa nature propre et inventive, abstraction faite de tout autre littérature ancienne ou exotique, nous n'aurions pas eu de société, car il n'y a jamais eu de société qui n'eût le sien. Les excursions des voyageurs ne leur ont pas montré une famille sauvage qui ne racontât quelques étranges histoires, et qui ne plaçât, dans les nuages de son atmosphère ou dans les fumées de sa hutte, je ne sais quels mystères, surpris au monde intermédiaire par l'intelligence des vieillards, la sensibilité des femmes et la crédulité des enfans. Que ne se sont-ils assis quelquefois, les orientalistes passionnés qui nous dérobent les fables de nos nourrices pour en faire hommage aux coryphées des almées et des bayadères, sous le

chaume du paysan , ou près de la baraque nomada du bûcheron , ou à la veillée parlière des teillenses , ou dans la joyeuse écraigne des vengeurs ! loin d'accuser Perrault de plagiat , ils se plaindraient peut-être de la parcimonie avare avec laquelle il a distribué à nos aïeux ces surprenantes chroniques des âges qui n'ont pas été et qui ne seront jamais , si actuelles et si vivantes encore dans la mémoire de nos trouvères de hameaux ! Que de belles narrations ils auraient entendues , empreintes , avec tant de vivacité , des coutumes , des mœurs et des noms du pays que l'étymologiste le plus intrépide est obligé , en les écoutant , de s'arrêter pour la première fois à la source incontestable des inventions et des choses , et qu'il ne lui est jamais arrivé d'en demander compte dans sa pensée à une autre nature et à une autre société ! Depuis la vieille femme sentimentale , rêveuse et peut-être un peu sorcière , qui s'est avisée la première d'improviser ces fabliaux poétiques , aux clartés flambantes d'une bourrée de genévrier sec , pour endormir l'impatience et les douleurs d'un pauvre petit enfant malade , ils se sont répétés fidèlement , de géné-

ration en génération , dans les longues soirées des fileuses , au bruit monotone des rouets , à peine varié par le tintement du fer crochu qui fourgonne la braise, et ils se répèteront à jamais, sans qu'un nouveau peuple s'avise de nous les disputer ; car chaque peuple a ses histoires , et la faculté créatrice du conteur est assez féconde en tout pays pour qu'il n'ait pas besoin d'aller chercher au loin ce qu'il possède en lui-même , aussi bien que les guiriots et les calenders. Le penchant pour le merveilleux , et la faculté de le modifier, suivant certaines circonstances naturelles ou fortuites , est inné dans l'homme. Il est l'instrument essentiel de sa vie imaginative , et peut-être même est-il la seule compensation vraiment providentielle des misères inséparables de sa vie sociale.

L'Allemagne a été riche dans ce genre de créations , plus riche qu'aucune autre contrée du monde , sans en excepter ces heureux levantins , les suzerains éternels de nos trésors , à l'avis des antiquaires. C'est que l'Allemagne , favorisée d'un système particulier d'organisation morale , porte dans ses croyances une ferveur

d'imagination , une vivacité de sentimens , une mysticité de doctrines , un penchant universel à l'idéalisme ; qui sont essentiellement propres à la poétique fantastique ; c'est aussi que , plus indépendante des conventions routinières et du despotisme gourmé d'une oligarchie de prétendus savans , elle a le bonheur de se livrer à ses sentimens naturels sans craindre qu'ils soient contrôlés par cette douane impérieuse de la pensée humaine qui ne reçoit les idées qu'au poids et au sceau des pédans. Cette individualité méditative , impressionnable et originale qui caractérise ses habitans , se manifeste de temps immémorial dans les innombrables monumens de sa bibliothèque fantastique , et là , au contraire de nos habitudes littéraires où tout est subordonné à l'aristocratie de l'esprit , c'est la popularité qui consacre le succès. L'Allemagne jouit encore , sous ce rapport , des mêmes franchises qu'au siècle de Goëtz de Berliching. Elle en est redevable à cette multitude de circonscriptions locales et d'usages particuliers qui ont maintenu en elle la précieuse ingénuité des peuples primitifs , qui l'ont sauvée de l'avidité dévorante de cette mon-



struense Méduse de la centralisation, dont les bras inertes pour tout autre usage que pour prendre, ne s'occupent qu'à rassasier l'insatiable faim de la Gorgone, et qui la maintiendront jusqu'à la fin de notre civilisation actuelle, quoi qu'en disent nos théoriciens de clubs et de cafés, au premier rang des nations libres. Depuis la belle histoire de *Faust*, admirablement poétisée par Goethe, qui n'a rien ajouté d'ailleurs à l'idéalité philosophique de l'invention, depuis la profonde allégorie de l'aventurier qui a vendu son ombre au diable, et que le dernier rhapsode qui l'a recueillie n'a fait que réduire aux formes naines du roman, l'Allemagne a été jusqu'à nos jours le domaine favori du fantastique. Elle a complété l'histoire psychique de l'homme, si magnifiquement ouverte dans *la Genèse* par l'emblème vraiment divin de l'arbre de la science et des séductions du serpent. Faust est l'Adam du Paradis terrestre, parvenu à se croire égal à Dieu. Le *Rêve* de Jean-Paul est le dénouement solennel de ce triste drame, et cette autre apocalypse, le terrible mot de l'énigme de notre

vie matérielle. Hors de ces trois fables, il n'y a point de vérité absolue sur la terre.

Les malheurs toujours croissans de la nouvelle société présageaient si visiblement sa ruine prochaine, que la trompette de l'ange des derniers jours ne l'annoncera pas plus distinctement à la génération condamnée. De ce moment, le fantastique fit irruption sur toutes les voies qui conduisent la sensation à l'intelligence; et voilà comment il est entré, malgré Aristote, Quintilien, Boileau, La Harpe et je ne sais qui, dans le drame, dans l'épique, dans le roman, dans la peinture; dans tous les jeux de l'esprit, comme dans toutes les passions de l'âme. Et alors ce fut un cri d'aigre et ignorante colère contre l'invasion inopinée qui menaçait les belles formes du classique; et on ne comprit pas qu'il y avait encore une forme plus large, plus universelle, plus irréparable, qui allait finir; que cette forme, c'était celle d'une civilisation usée, dont le classique n'est que l'expression partielle, momentanée, indifférente, et qu'il n'était pas étonnant que le lien puéril des sottes unités de la rhétorique se relâchât, quand l'immense unité du

qu'elle procédait de la même origine; elle était sa fille, puisque Dieu l'avait formée des os, de la chair et du sang de son époux. On conçoit tout ce qu'un pareil sentiment comprenait en lui de sympathique, de touchant, de grave et de solennel. Toutes les affections dont l'organisation de l'homme renfermait le germe sublime y étaient représentées. Platon, qui était animé, sans le savoir, d'un esprit de précurSION, approcha, dans ses merveilleuses rêveries, de ce mythe de *la Genèse*; mais, il en est loin comme la pensée d'un grand homme est loin de la pensée d'un dieu. L'hypothèse du philosophe est la plus ingénieuse des hypothèses : la révélation de l'écrivain sacré est grande comme la création elle-même.

Il ne faut pas s'arrêter à ces amours, qui ne vivent plus pour nous que dans quelques lignes de Moïse et dans quelques vers du *Paradis perdu*. Je dirai plus. Leur attrait s'est tellement effacé à travers les âges qu'il ne peut pas rester d'intelligence pour les comprendre. Ils manqueraient aujourd'hui, pour une âme sensible, des deux séductions les plus précieuses et les plus

saisissantes de l'amour. Ils attendent un autre nom.

Qui voudrait de l'amour sans mystère ? et qui voudrait de l'amour sans rivalité ?

Le bonheur d'être aimé consiste moins dans la possession d'un cœur qui se donne que dans la surprise douteuse, inquiète et graduée des secrets d'un cœur qui se défend. La rencontre que l'on se ménage, le regard triste et doux que l'on dérobe, le frémissement d'une main palpitante, qu'on a souvent effleurée d'une main timide avant d'oser la saisir, voilà ses suprêmes voluptés.

L'impression de désir, de respect, d'enthousiasme que produit l'objet aimé, l'attention idolâtre qui tient tous les esprits suspendus à ses paroles, toutes les pensées captives de ses mouvemens ; le trouble d'impatience qui émeut la foule au devant d'elle seule, quand on l'attend ; le murmure de joie qui s'élève autour d'elle seule, quand on la voit ; l'anxiété confuse et jalouse qu'inspirent tour à tour, entretiennent, raniment ou consolent ses préférences, voilà ses triomphes suprêmes !

Les Latins se servaient du même mot pour exprimer l'idée d'*aimer* et celle de *choisir*.

Il n'y avait rien de tout cela dans le paradis terrestre ; il n'y avait presque point d'amour.

Après cela il en vint un autre qui dut ressembler au premier par son caractère moral. Le mariage des frères et des sœurs , si longtemps nécessaire , conservait le principe de l'amour dans sa chaste pureté , mais il n'excluait plus ses promesses et ses espérances , ses défiances amères et ses brûlantes insomnies , ses troubles , ses orages et ses tempêtes. Un poète , qui n'aurait été que poète , aurait peut-être mis l'arme du premier homicide aux mains d'un amant trompé. L'histoire ou la fiction de l'Écriture est d'un plus haut enseignement. Il en résulte que Dieu était encore le premier amour , et puis que l'orgueil aigri , l'ambition trahie dans ses projets , l'hypocrisie démasquée dans ses calculs , les passions sans tendresse et sans grandeur , seraient à jamais le véritable véhicule des désordres et des infortunes de l'humanité.

Ce système d'alliance entre les membres d'une même famille , qui resserrait les liens naturels en les multipliant , et qui n'apportait dans l'intérieur domestique d'autre changement que les grâces d'un berceau et les caresses d'un nouveau-né , dut long-temps entretenir l'innocente félicité de l'âge patriarcal. Cet amour , qui naissait sous le même toit , dans les jeux de deux enfans , et qui aboutissait , dans la même tombe , au sommeil de deux vieillards , ne pouvait plus se renouveler sous une autre forme que dans des images imparfaites. Le génie lui-même , en se livrant de sa propre puissance à l'instinct qui lui permet de créer , n'a rien imaginé de tendre et d'enchanteur qui ne se ressentit de cette effusion native des premiers sentimens. Je ne parle pas de Longus , dont la fable naïve sans doute a besoin d'être naïve pour n'être pas obscène , et doit chez nous d'ailleurs la plus grande partie de son attrait au style inimitable d'un vieux traducteur ; Longus n'était qu'un Grec , et un Grec du Bas-Empire : mais voyez les véritables poètes de l'amour , voyez Gesner , voyez Klopstock , voyez Bernardin de

Saint-Pierre, qui enchaîne votre âme aux tendresses ingénues et presque fraternelles de son Paul et de sa Virginie, depuis la natte où ils confondaient leurs amitiés enfantines jusqu'à la fosse nuptiale qui les a réunis pour toujours sous l'ombrage des pamplemousses; voyez Chateaubriand, qui est entré plus hardiment dans cette fiction de l'amour antique, et qui n'a fait que la voiler des passions atrabilaires de notre temps. — Hélas! quelle affection vaudra jamais cette sympathie de la sœur, formée au seuil de la maison paternelle, parmi de touchans soucis et de délicieuses espérances, dans un échange perpétuel d'inquiétudes et de joies? Et que serait la femme de notre choix, une fois que les frivoles illusions du plaisir se sont évanouies, si elle ne venait s'asseoir, comme une sœur, au chevet douloureux de l'infirmes, et coller un baiser de sœur sur les joues glacées du mourant? — Quand Esther, émue de pitié pour son peuple, s'évanouit par l'excès de son trouble et de sa confusion devant la gloire d'Assuérus, il ne la releva pas, en la touchant de son sceptre d'or, au nom de maîtresse et d'épouse :

« Je suis votre frère , et vous êtes ma sœur , lui dit-il ; venez à moi , Esther , et ne craignez point !... »

Que la vieillesse de l'aïeul était heureuse et pure quand il voyait s'accroître et se multiplier, dans une proportion qui échappe aux calculs de la science , des générations sorties de lui , toutes nourries des traditions récentes qu'il avait reçues de ses pères , et des doctrines qui lui avaient été communiquées par la bouche même du Seigneur , sous l'apparence symbolique d'un rêve , ou à travers ces lueurs errantes qui dansent et flamboient autour des arbustes du désert , ou à l'abri du dais de palmes et de roseaux dont il avait ombragé la salle du banquet , pour fêter la bonne venue de quelque ange voyageur !

Les alliances de famille , œuvre de nécessité chez les peuples jeunes , furent long-temps maintenues dans les lois qui viennent de haut ; et la seule police humaine , qui passe pour être immédiatement émanée de Dieu , fit aux hommes une obligation religieuse de ce qui est devenu , par une étrange perturbation d'idées , un crime devant la morale.

•



Si l'on demande maintenant quelle est cette puissance long-temps inconnue aux sociétés primitives , qui aurait arraché la Moabite de la couche patriarcale de Booz , et qui substitua , d'une incompréhensible autorité , ses institutions capricieuses à celles de la religion , de l'amour et de la liberté , je répondrai qu'*elle se nomme* , comme presque toutes les idées dont on cherche le sens dans les élémens de leur nom. La morale , c'est l'expression des coutumes et des préjugés d'un pays , car les mœurs ne furent jamais autre chose dans l'exacte acception de ce mot , et nos langues ont conservé la trace de cette usurpation profane des conventions sociales sur les sentimens naturels , puisque nous disons encore de bonnes et de mauvaises *mœurs* , ce qui comprend assez explicitement un aveu dont la pensée est obligée de prendre acte en frémissant , pour l'acquit de la vérité. C'est qu'il n'y a rien de positif , rien d'absolu , rien d'essentiellement vrai dans la *morale* et dans les *mœurs*. Jamais l'étymologie n'a révélé un mystère plus profond et plus effrayant.

A compter de ce jour , l'empire du caprice , de

la mode et de l'usage remplaça chez l'homme dégénéré la loi intime et pure qu'avaient gravée en lui l'instinct de son organisation , la tradition de ses pères , et les révélations de son Dieu. De ce monde innocent qui n'était plus , les vertus surgirent et se nommèrent aussi , étonnées de ce connaître , parce qu'une vertu n'a d'existence réelle qu'en raison de l'existence avouée du vice qui lui est contraire. L'amour , comme il était compris par ces races ingénues , s'enfuit de la tente avec l'ignorance ; et la *chasteté* , qui n'avait été jusque-là qu'une discrète pudeur de l'âme , apprit en rougissant les mystères de son voile et de sa ceinture. La plus chaste des sympathies , celle qui fait passer le frère et la sœur du coin de l'âtre paternel dans le lit des époux , fut pros-crite sous le nom d'*inchaste* ou d'*inceste* , car c'est la même parole ; et cette révolution emporta tout ce qui restait de l'âge d'or. C'en était fait pour jamais de la candeur et de l'innocence du genre humain.

Il ne faut pas chercher l'amour dans les âges héroïques. Dominé par des religions impérieuses et farouches , par une théocratie toute-puissante

ou par une tyrannie qui s'armait de ses prestiges, par les illusions même de la gloire et de la liberté, ce ne fut qu'un dévouement fanatique et brutal stimulé par la haine et par la vanité; ce ne fut plus un sentiment.

L'amour fut moins encore chez ces grands peuples historiques parmi lesquels il aurait été si pénible de vivre. Avez-vous lu ces romans insipides où de pâles intrigues, relevées de tous les efforts d'un style flasque et d'un génie presque éteint, se développent longuement en froides péripéties? Voilà le roman grec dans toute l'énergie de ses inventions, parce que voilà l'amour grec dans toute l'énergie de ses tendresses et de ses sacrifices. Ne lui demandez rien de plus. — Avez-vous vu l'amour grec, ce type idéal des plus belles créations de l'antiquité? C'est l'amour grec tout entier : des lignes droites et harmonieuses dont aucune émotion n'a encore altéré la suave sévérité ; un galbe grave et doux, plus glacé que le marbre où le ciseau l'a cherché ; un œil qui n'a jamais roulé les rayons du désir, de l'impatience ou de la colère ; une bouche qui n'a jamais frémi de jalousie, de désespoir ou de

dédain ; un front où le doigt rongeur du souci n'a pas même passé une fois pour y tracer la place d'une ride ; c'est l'amour grec, c'est ce qu'ils entendaient par l'amour!—La Vénus du statuaire grec est un miracle de formes. Admirez-la, vous le pouvez, sans crainte de l'adorer. Le feu qui anima celle de Pygmalion n'a jamais touché cette image insensible, et on comprend à peine ce qu'elle ferait d'une âme, si par hasard elle venait à vivre. C'est un chef-d'œuvre de l'art, une divinité de main d'homme, une pierre ; ce n'est pas Vénus.

La littérature des anciens est si pauvre d'amour qu'il ne faut pas s'étonner que l'étude de leurs langues ait disparu depuis long-temps de l'éducation des femmes. Virgile seul a trouvé quelques-uns de ces accords qui vibrent dans le cœur, et des sophistes habiles pourraient tirer parti de cette induction pour lui refuser, avec le père Hardouin, les plus belles parties de l'*Énéide*. Virgile réunissait, heureusement pour sa gloire, toutes les conditions qui expliquent dans une âme d'homme la prescience d'un sentiment inconnu. Il était né pauvre, il avait vécu

malheureux. Une physionomie sans agrémens , une irritabilité timide et soucieuse , une mélancolie sombre et solitaire , le rendaient peu capable d'inspirer de l'amour. Mais ajoutez à cela du génie , et vous aurez dans tous les temps un homme qui devine de l'amour ce que le vulgaire n'en sait pas , ses enchantemens , ses chimères , sa poésie. Les cœurs qui ont le plus aimé sont ceux qui ont été peu ou mal aimés. Ce n'est pas au confident de la loi que sont réservées les délices de la terre promise.

Et puis il y avait déjà , selon toute apparence , au temps de Virgile , je ne sais quelle révélation d'un avenir prochain qui avait dû se manifester plus vite aux bords du lac de Mantoue que dans les fêtes de Mécène. La forme de la société allait changer , et ce changement immense ne survient jamais qu'il ne s'annonce par quelque phénomène moral dans la vie des peuples , et surtout dans l'organisation de certains hommes choisis qui pèsent plus que les peuples aux balances de la destinée. Quand le soleil se lève , il y a déjà long-temps que l'horizon blanchit à son approche ; mais les cimes des hautes

montagnes en sont frappées les premières. On croirait qu'il s'est choisi un trône avant de s'élançer d'un berceau. — Il en est ainsi des civilisations nouvelles; heureuses celles qui ne naissent pas dans les ténèbres, car le jour qu'elles ont à durer sera nébuleux et funeste.

Le christianisme allait naître, et c'est le christianisme qui a pour ainsi dire inventé tous nos sentimens. Les bergers de l'étable arrivèrent les mains pleines de fleurs, comme les bergers du poète, et les prodiguèrent au monde rajeuni comme le gage d'un nouveau printemps. Les plus précieux de ces bienfaits, aujourd'hui si cruellement méconnus, c'était la liberté, c'était l'amour.

Cet amour chrétien, éclos peut-être sous l'ombre des silencieuses contemplations de Pythagore, développé dans les sublimes rêveries de Platon, nourri par la foi rêveuse des esséniens, exalté par la sensibilité romanesque des thérapeutes, fut quelques siècles à sortir des épreuves du martyre et de l'exil des catacombes. Il en sortit chaste et doux, mais triste, pâle et souffrant comme l'agneau qu'on vient

sacrifier pour le dernier festin des peuples. Après lui, en effet, c'est fini de tout amour ; l'imagination ne conçoit rien qui le remplace, et c'était raison qu'il fût né dans un tombeau, l'amour dont les dernières flammes devaient s'éteindre sur le tombeau éternel des nations.

Ce qui distingue le christianisme entre toutes les religions de l'homme, c'est qu'au lieu de placer son sanctuaire dans l'imagination il l'a placé dans le cœur ; c'est qu'au lieu de venir pour les riches et pour les privilégiés de la vie, il est venu pour les pauvres et pour les malheureux ; c'est qu'au lieu d'imposer un joug nouveau à l'avenir, il a brisé le joug de fer qui pesait sur la tête des générations passées. Les hallucinations même de ses thaumaturges et de ses solitaires ont une douceur qui enchante et un éclat qui éblouit. A lui était réservée la mysticité, cette muse merveilleuse de la foi, qui soutient l'âme dans des régions sublimes, incompréhensible comme elle, comme son origine et comme sa destinée. A lui était réservé l'ascétisme, ce génie mélancolique des Thébaines qui se consume au-dessus de toutes les af-

fections terrestres en effusions contemplatives , en tendresses peut-être imaginaires , parce qu'il n'a rien trouvé dans la création vivante et sensible qui valût d'être aimé comme il aime. A lui était réservée l'extase , cette volupté des saints où s'abîme , pour aimer Dieu et pour en jouir , la pensée dégagée de tous les liens du corps. A sa voix , deux vertus encore innommées qui tiendraient lieu de toutes les autres , la tolérance et la charité , prenaient place dans le chœur vulgaire des vertus païennes. La liberté sonnait devant lui ses premières fanfares de triomphe , et les peuples l'accompagnaient , joyeux , en faisant bruire autour d'elle les débris de leurs fers fracassés.

L'amour est si intime au christianisme qu'une âme affectueuse et passionnée peut aisément s'y méprendre , et que le moyen âge les a souvent confondus dans ses emblèmes. Ce géant Christophore qui révolte la honteuse et farouche ignorance de nos iconoclastes , c'est l'Hercule de la nouvelle civilisation , le Prométhée chrétien portant l'amour dans ses bras.

Et puis , qui comprendra jamais , dans toute



la plénitude de ses grâces , le délicieux mystère de l'amour chrétien ?...

« C'est une grande chose que l'amour, c'est  
» le seul bien de la vie , c'est lui seul qui rend  
» léger tout ce qui est pesant , lui seul qui sait  
» supporter toutes les vicissitudes avec constance et avec égalité.

» Car il subit son fardeau sans en sentir le  
» poids , et il change toutes les amertumes en  
» douceur.

» Il est généreux , entreprenant , porté aux  
» grandes choses , insatiable de perfection.

» L'amour veut s'élever toujours , et rien de  
» ce qui est ici-bas ne lui suffit.

» L'amour veut être indépendant et dégagé  
» de toute affection qui le distrait de celle  
» qui le possède , afin qu'aucune illusion ne  
» le séduise et qu'aucune douleur ne le rebute.

» Il n'y a rien de plus doux que l'amour, rien  
» de plus fort , rien de plus élevé , rien de plus  
» étendu , rien de plus gracieux , rien de plus  
» parfait et de meilleur au ciel et sur la terre ,  
» parce que l'amour est né de Dieu et qu'il ne

» peut se reposer qu'en Dieu, au-dessus de tous  
» les objets créés.

» Celui qui aime court, vole et se réjouit ;  
» il est libre et rien ne l'arrête.

» Il donne tout pour tout ; il possède tout  
» dans ce qu'il aime, parce que ce qu'il aime  
» est tout et renferme tout. Il ne craint pas de  
» se donner tout entier, parce que tout lui est  
» donné.

» L'amour ne connaît point de bornes ; il les  
» franchit, il les laisse derrière lui.

» Nul obstacle ne l'inquiète ; nul travail ne  
» l'épouvante ; il tente plus qu'il ne peut , car  
» il ne connaît rien d'impossible. Il croit que  
» tous les efforts lui sont permis, et que tous  
» les succès lui sont assurés.

» L'amour est capable de tout ; il entreprend,  
» il poursuit, il accomplit des choses qui dé-  
» couragent et qui abattent le cœur qui n'aime  
» pas.

» L'amour veille toujours ; et il ne dort pas  
» dans le sommeil.

» Il se tourmente sans fatigue, se contraint  
» sans se mettre à la gêne, s'émeut et s'effraie

» sans se troubler ; mais , comme une flamme  
» vive , ardente et légère , il brûle , s'élève et  
» passe avec assurance.

» Il n'y a que ceux qui aiment qui puissent  
» entendre ce langage. »

J'ai toujours pensé comme l'incomparable auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* , le plus beau livre , disait Fontenelle , qui soit sorti de la main des hommes , puisque la *Bible* n'en est pas ; mais ce divin langage , ne le cherchez pas dans les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome ; ne le demandez pas à ces génies de l'antiquité dont l'exemple est encore la règle de vos règles et la lumière de vos écoles ; ne l'attendez ni des naïves et pompeuses inspirations d'Homère , ni des touchantes mélancolies de cet autre Homère qui a chanté les amours de Didon , ni des voluptueuses confidences de Properce heureux , ni des regrets d'Ovide exilé. Il s'élève de la cellule d'un pauvre ermite chrétien tout mortifié de jeûnes , de privation et de douleurs , qui ne nous a pas même laissé son nom , et dont la savante perfectibilité du peuple-roi dévouait l'autre jour les écrits aux flots

et au feu dans la capitale du monde , avec les Épictète de l'Évangile et les Démosthène de l'Église.

La forme de l'amour chrétien ne fut pas immuable comme son principe. Elle suivit , selon sa nature , les diverses modifications de la société chrétienne , mais sans altérer , du moins jusqu'aux jours de décadence où nous sommes , l'imposant caractère qui révèle son origine... Je ne la suivrai pas à travers ces phases passagères dont l'influence n'affecte que l'aspect et la superficie des sentimens. C'est le cadre d'un grand tableau dont l'exécution aurait de tout temps effrayé ma faiblesse , et la page qui me reste à couvrir dans les tablettes de ma vie est à peine assez large pour recevoir une esquisse. C'est le sujet d'une histoire vaste et sublime , et ma plume défaillante m'avertit , en s'échappant de mes doigts , qu'il ne me reste pas même le temps d'achever un sommaire. Il faut d'ailleurs à de jeunes impressions des âmes jeunes encore. Ce n'est pas quand le miroir qui répète la pensée est obscurci par tant de désabusemens , qu'elle peut s'y réfléchir pure et brillante comme aux

années de la force et de l'espérance. Les scènes riantes du bonheur exigent des couleurs riantes, et les peintres de ma génération n'ont sur leur palette que des larmes et du sang.

Dites, ô vous pour qui la beauté a toujours des inspirations, pour qui l'amour a toujours des regards et un langage, ce que la beauté et l'amour réunissent d'enchantemens dans les chroniques du moyen âge, dans les suaves chansons des troubadours, dans les fables romantiques des paladins; et si vous ne possédez pas le secret de ressusciter le passé, si vous ne savez pas ces paroles qui font relever les morts tout debout de leurs cercueils, dans la douceur de leur innocence et dans la verdure de leur courage, avec des bouquets de fiancées et des armures de chevaliers, demandez à Victor Hugo, demandez à Vigny quelque-une de ces palingénésies qui ne sont qu'un jeu pour leur baguette. Voici déjà la décoration qui se déploie avec ses tours presque cyclopéennes, ses ogives lancéolées, ses croisées voilées de lierre, ses hauts et larges balcons que le burin patient du sculpteur a couronnés d'un dais de feuillage qui semble

frémir, ou enveloppés d'une ceinture de dentelle qui semble flotter. Voici la profonde galerie aux dalles sonores; et cette jeune femme rêveuse qui la parcourt incessamment en s'arrêtant à chaque pas, c'est la châtelaine qui attend depuis deux ans un écuyer venu de Palestine, dont elle n'ose plus espérer le retour, car elle pleure. Ce soldat cependant ne doit lui apporter qu'un message incertain, une consolation trahie peut-être par cent batailles, un rosaire béni aux saints lieux, ou une écharpe sanglante; heureuse si ce n'est pas quelque fatal écrin où se dessèche insensible un cœur qui a cessé de battre pour elle! Est-ce Godefroy, est-ce Tancrede, est-ce Coucy? Je l'ignore, je ne sais plus rien de ces mystères; mais ce que je sais positivement, c'est que les amours d'Achille et d'Énée étaient de sottes amours.

Ou bien lisez Pétrarque; et faites-lui grâce des richesses fastidieuses de son esprit;

Ou bien lisez l'épisode de Françoise de Rimini, dans *l'Enfer* de Dante;

Ou bien lisez celui d'Isabelle et Zerbin dans *l'Orlando* de l'Arioste;

Ou bien lisez deux ou trois des ravissantes élégies de Marot ;

Ou bien lisez tout entier le *Roméo et Juliette* de Shakspeare.

Et n'allez pas plus avant dans les temps modernes. L'Apollon gourmé des classiques avait secoué tout-à-fait les cendres de la bibliothèque d'Alexandrie ; il s'était caché dans les monastères , il venait de prendre le bonnet en Sorbonne , et de soutenir thèse à l'Université ; il allait s'asseoir à l'Académie , tout chargé de fourrures pédantesques et de lauriers postiches , sous la pourpre de Richelieu , entre La Mesnardière et Chapelain.

Elle ne tiendra pas une grande place dans l'histoire de l'amour , l'histoire littéraire des temps classiques. On croirait qu'il n'a jamais existé d'homme plus antipathique avec l'amour que Malherbe *qui vint enfin* , et qui aurait pu sans inconvénient se dispenser de venir. C'est bien pis de Jean-Baptiste Rousseau , dont le nom hurlerait avec celui de l'amour , mais qui ne s'en est jamais avisé ; et je vous laisse à penser ce que c'est qu'une lyre où l'amour ne vibra

jamais. Pour arriver au dernier terme de cette progression négative, il n'y a heureusement que Voltaire à trouver. Otez-lui quelques lambeaux d'amour et de tolérance, dépouilles profanées du christianisme dont il faisait ses beaux jours, vous verrez qu'il n'a, pour voiler sa triste philosophie, que les hideux haillons d'un athée aux entrailles de fer.

A part un petit nombre de scènes admirables de Molière, à part un petit nombre d'effusions admirables de La Fontaine, quelques élans de *Phèdre* et d'*Ariane*, et quelques pleurs d'*Andromaque*, de beaux mouvemens du *Cid*, et un hémistiche sublime de *Sertorius*, les classiques n'ont pas plus entendu l'amour que la liberté. Tout ce qu'ils savaient d'amour, vous l'enfermeriez en dix pages. Il y en a dix fois plus dans les *Confessions de saint Augustin* et dans les *OEvres de sainte Thérèse*.

N'est-ce pas une révélation accablante pour un peuple qu'une littérature où toutes les fables du drame et du roman reposent sur l'amour, et où l'amour poétique n'est plus compris de ses interprètes naturels ? N'est-ce pas un phénomène



dans l'ordre social que l'existence de ce peuple , où les dernières étincelles du sentiment moral , étouffé dans son sanctuaire , ne consomment plus que des cœurs d'enfans , désavoués , aigris , froissés par les coutumes et par les lois ? Que ferez-vous de lui quand il sera viril , et de quels alimens nourrirez-vous ces passions généreuses que votre imbécile caducité a trahies ?

C'était peu cependant ! un cynisme effronté vint flétrir ce qui restait de l'amour , comme l'insecte rebutant qui souille de sa bave impure les débris d'une rose. Une métaphysique plus précieuse que subtile s'introduisit chez les gens bien nés dans le commerce du cœur. La sensibilité devint pédante comme la philosophie des encyclopédistes , et la volupté sale et brutale comme les spinthrées du Paro-aux-Cerfs. La question se réduisit alors à savoir ce qui vaut mieux pour le bonheur de la vie d'un adultère sophistiqué dans le style de la fée Moustache , ou d'une orgie de mauvais lieu , parfumée des fleurs factices de l'opéra , dans le *lupanar* doré de la Popelinière. Mais l'amour ne s'en mêla pas : il y avait long-temps qu'il n'y était plus.

Où s'était-il réfugié? Ce n'est pas un grand mystère!... Où se réfugient les hautes pensées de l'homme quand la société s'en va. Il était revenu au peuple, parce que c'est dans le peuple que se conservent, se développent et se raniment tous les élémens de la civilisation, comme c'est dans la terre que se cachent pour renaître tous ces germes créateurs, dont la florissante résurrection renouvelle au printemps l'aspect de la nature. C'est là qu'il habitait, inquiet, turbulent, passionné, tragique, ensanglantant les autels de Lyon du double suicide d'une modiste et d'un maître d'armes, et les théâtres de Londres du double assassinat d'Hackman; il était là, jeune et vivace comme au moyen âge, quand le dernier âge s'éveilla, déjà mûr pour la mort, au bruit d'une révolution.

On a demandé quelquefois d'où venait cette révolution? Elle venait d'où vient l'agonie de tout ce qui a vécu, de la nécessité de mourir, commune à tous les êtres créés, et dont le vain savoir des sophistes n'a préservé jusqu'ici ni l'individu ni l'espèce. Pour peu que vous la regardiez attentivement, vous lui trouverez toutes

les conditions de cette dernière crise de la vie, les angoisses de la dissolution et les besoins du changement, des convulsions de douleur et des lueurs d'apothéose. C'est tout simplement que Dieu a écrit sur le front des espèces comme sur celui des individus : « Vous êtes nés de la poussière, et vous retournerez à la poussière ! » —

Les peuples qui nous entourent, pendant qu'il reste des peuples quelque part, sont arrivés, les uns plus tôt, les autres mieux que nous, au même résultat, peut-être parce qu'ils allaient moins vite. Il en est qui ont jeté un regard profond sur l'abîme, et le mesurent long-temps avant d'obéir à l'irrésistible nécessité qui nous y pousse tous ensemble. Ce qui nous reste en France d'idées solennelles, dans ce chaos que nous appelons la société par habitude ou par dérision, nous le devons à l'Allemagne, refuge assuré de tout ce qu'il y avait d'âme encore dans notre civilisation expirante, et dont l'élan généreux fut deux fois, pendant les quinze premières années de notre siècle, une admirable leçon pour les nations opprimées. Klopstock, Schiller et Goethe sont des génies sortis de ce moule in-

connu dans notre littérature, dont Abbadonna, Charles Moor et Werther ont multiplié le type sur toute la terre, pendant qu'on faisait à Paris de froids madrigaux, des parades graveleuses, et des élégies musquées. C'était vraiment bien le moment.

Le dernier chant du génie est un chant de désespoir. C'est cette clameur qu'on entendit un jour au milieu de la mer, et qui annonça au monde épouvanté QUE DIEU ÉTAIT MORT.

L'amour ne pouvait apporter à cette grande catastrophe qu'un tribut de mélancolie et de douleurs, et l'aspect sinistre sous lequel il apparut alors dans les sociétés qui n'étaient pas encore tout-à-fait incapables de le comprendre fut tel, qu'on ne s'étonnera point que le vulgaire ne l'y ait pas reconnu; car il n'aurait été donné ni à Moïse, ni à Hésiode, ni au Tasse, de le deviner. Toutes ses illusions avaient fait place à des regrets, toutes ses extases à des frénésies. Il ne brandissait plus dans ses mains que des flèches de meurtre; il ne soulevait plus dans le cœur que des pensées d'anéantissement, parce qu'il venait animer les dernières généra-

tions de la terre , et que ces générations , condamnées avant que de naître , n'avaient plus rien à enfanter que le néant.

Tout ce qui lui restait , c'est un langage ; c'est la poésie , qui doit accompagner aussi le convoi du genre humain d'un dernier chant de deuil , comme elle a enchanté les fêtes de son berceau d'un hymne de tendresse et de joie. Et cette voix éplorée s'attriste depuis plus d'un demi-siècle de l'agonie d'un monde prêt à se dissoudre. Elle se traîne en longues lamentations , avec Young , au tombeau de Narcisse ; elle gémit sur le marbre du cimetière avec Hervey ; elle murmure les refrains lugubres de l'*Apocalypse* avec Jean Paul ; elle hurle d'indignation dans les imprécations forcenées de Faust ; elle s'enivre d'une colère sardonique dans les vers de Byron ; elle exhale un cri amer et profond sur les degrés de l'échafaud d'André Chénier ; elle éclate en sanglots sur le bord des lacs d'Amérique , avec René ; elle pleure encore une fois , et puis s'éteint et meurt sur sa lyre angélique de Lamartine.

Et vous voulez savoir d'où vient cela ? Et vous

ne concevez pas pourquoi la plus haute expression du génie de l'homme est devenue convulsive comme un râle, et plaintive comme un soupir qu'un soupir ne suivra jamais ! Et vous dites : C'est qu'ils sont *romantiques* et fous, car la terre est jeune et riante. — Et si vous mettiez la main sur la place où palpitait le cœur du corps social, vous sentiriez cependant qu'il ne bat plus ! —

Quand l'ange du dernier jour vient s'asseoir, pensif, dans la sublime tragédie d'*Adam*, à la natte du patriarche : « Eh quoi ! lui dit le père » des hommes, vous me semblez aujourd'hui » consumé de tristesse, vous que j'ai vu rayonnant d'une volupté si pure lorsque je promenais les regards d'Ève de merveilles en » merveilles, dans le jardin du Seigneur !

— » C'est qu'aujourd'hui, lui répond l'ange, » et avant que le soleil disparaisse derrière la » montagne, vous devez mourir ! —

La réponse que je vous dis, c'est la poésie qui la fait aujourd'hui à toute la race d'Adam.

» Que nous importe, me répondrez-vous ? » N'avons-nous pas savamment reconstruit la

» civilisation sur des bases toutes nouvelles ? et  
» si la conflagration que vous redoutez est pro-  
» chaine, manquerons-nous d'éléments pour re-  
» faire ce que le temps a détruit ? Reposez-vous,  
» rêveur atrabilaire, des soucis qui vous consu-  
» ment, dans la contemplation de nos œuvres ;  
» et si vous vous obstinez à rester infatué des  
» formes sauvages de la composition biblique,  
» écrivez du moins la genèse de la philosophie  
» et de la perfectibilité. Voilà un sujet digne  
» d'occuper les méditations des hommes !

» Et d'abord, nous n'avons pas eu l'avantage  
» de tout faire de RIEN, qui laisse une si vaste  
» latitude à l'esprit de création ; mais nous  
» sommes parvenus à faire RIEN de tout, ce qui  
» suppose bien une autre puissance, car il est  
» fort douteux que votre Dieu lui-même se la  
» soit réservée.

» Ensuite, au pivot sur lequel vous faisiez  
» rouler la sphère politique, toujours fidèle à  
» un axe immobile, et que vous aviez appelé  
» *l'esprit social*, nous en avons substitué un  
» autre, qui s'appelle *l'esprit d'association*, et  
» qui vaut beaucoup mieux pour nous, vous

» en conviendrez , puisque tout segment de  
» cette sphère que notre axe traverse en con-  
» tient le noyau. Si elle se brise un jour en  
» éclats , l'*esprit social* périra sans doute , mais  
» l'*esprit d'association* survivra nécessairement  
» à la grande consolation de l'avenir ; et nous  
» deviendrons de droit , et sans contestation ,  
» les législateurs d'une nouvelle espèce que  
» nous pourrons nous flatter aussi d'avoir créée  
» à notre image <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Jamais ma pensée ne s'attaquera ni aux espèces ni aux personnes. La conscience des hommes de bonne foi est un for inviolable. — Ceci est écrit deux mois avant le moment où il a été question pour la première fois de l'*association* proprement dite dont il n'est plus question aujourd'hui. Je n'avais en vue que le système d'*association* en général, parce que je le regarde comme essentiellement antipathique avec les conditions d'une société une, compacte et infrangible; ce qui ne m'empêcherait pas, je l'avoue, de participer à une *association* nationale contre les excès du pouvoir, le jour où il se laisserait dominer par l'ascendant d'une faction au point de rouvrir les oubliettes de l'empire, ou de relever la guillotine de la terreur. Hors de ces cas extrêmes, un être intelligent et agissant qui a ses volontés propres dans un être intelligent et agissant qui n'est plus maître des siennes, c'est ce que l'on appelait autrefois une obsession et cela finit par la mort.



» Le christianisme avait du bon , mais il était  
» timide ; il se contentait d'affranchir les esclaves , de proclamer les droits des peuples , et  
» de consacrer l'égalité morale de tous , en s'occupant  
» bordonnant les devoirs de chacun aux formes  
» de cette fiction sociale sous l'empire de laquelle il était né.

» Nous sommes allés bien plus loin. Ce que le christianisme a fait , nous l'avons défini.

» Nous avons LA LIBERTÉ , qui est le droit de faire tout ce que l'on veut quand on est le maître , et qui impose le devoir de subir tout ce que l'on ne peut pas empêcher.

» Nous avons L'ÉGALITÉ , qui consiste à passer le premier , quand on est le plus fort , ou quand on a fait croire qu'on l'était , ce qui est absolument la même chose en politique.

» Nous avons LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE , qui est un dogme fort ancien et fort naturel , très-commode pour détruire , très-inopportun pour renouveler , et que toute autorité sociale doit savoir rompre , quand elle n'a plus besoin de le manier. Cela ne regarde pas les autorités

,

» prudentes, pacifiques, tolérantes, conscien-  
» cieuses, qui ont subi son impulsion sans la  
» solliciter. Cela nous regarde.

» Nous avons LE SYSTÈME REPRÉSENTATIF, qui est,  
» comme vous savez, l'expression des intérêts  
» de quelques milliers de gens riches, plus ou  
» moins librement choisis par quelques centai-  
» nes de milliers de gens aisés, à l'exclusion de  
» quelques millions d'honnêtes gens pauvres,  
» dont nous ne faisons pas grand cas, bien qu'à  
» vrai dire ils composent une certaine fraction  
» du PEUPLE SOUVERAIN dont nous parlions tout  
» à l'heure. Mais les siècles ont leurs exigean-  
» ces, et, sans aller plus loin, on vous dira,  
» sur la place de la Bourse, que l'argent est le  
» véhicule du nôtre. Votre législateur, à vous,  
» donnait aux indigens le royaume des cieux.  
» Il nous était bien permis, à nous, de donner  
» aux opulens le royaume de la terre. Voilà de  
» ces idées lumineuses, voilà de ces révélations  
» législatives dont Lycurgue et Jésus-Christ ne  
» se seraient jamais avisés.

» Vous avez parlé du GÉNIE. Nous en parlons  
» beaucoup aussi, et avec une impartialité si

» désintéressée qu'elle ne peut se comparer  
» qu'à la vôtre, mais nous avons mieux; nous  
» avons L'INDUSTRIE, qui est l'art de produire  
» autant que possible avec peu, et voyez plu-  
» tôt, pour vous en convaincre, ce que les ré-  
» volutions font de nous !

» LA RELIGION, nous n'en manquerons pas !  
» Nous en avons une toute prête, qui est moins  
» mystique que la *Théophilanthropie*, mais qui  
» est bien plus raisonnable; une religion maté-  
» rielle, comprenez-vous cela, une religion  
» positive, une religion d'intérêts, qui convient  
» admirablement à notre époque, et à laquelle  
» il ne manque plus qu'une bagatelle... Un  
» dieu, peut-être !...

» Quant à L'AMOUR, c'est autre chose. Nous  
» conviendrons qu'il est à haut prix aujourd'hui,  
» et que les grâces et les vertus d'une jeune  
» fille sont peu de mise chez nous, quand elles  
» ne peuvent pas compléter, en beaux deniers  
» dotaux, un joli cens d'éligibilité; mais de  
» quoi diable s'avisent les prolétaires d'avoir des  
» filles aimables et sages, et les petits proprié-  
» taires de s'enticher des enfans du pauvre,

» comme au temps du roi Pélage? Nous l'avons  
» dit à la tribune sans être contredits : Quiconque  
» n'est pas riche n'est pas digne de l'être. —  
» Il est si aisé de le devenir !

» Heureusement, L'AMOUR moral, qui est bon  
» à amuser l'oisiveté sentimentale d'un peuple  
» arriéré sur la civilisation, n'est que le plus  
» insignifiant des hors-d'œuvre chez les peuples  
» positifs. Toutes ces fantaisies du cœur, pro-  
» pres aux âges de spéculation où l'on a le  
» temps de sentir, passent pour folies dans les  
» âges de supputation, où l'on n'a que le temps  
» de compter. Ce que nous aurons à vous offrir  
» de mieux en ce genre, c'est la loi du divorce,  
» qui est un adultère légal, et, au besoin, la  
» communauté des femmes, qui est un adultère  
» social beaucoup plus commode que tout ce  
» qu'on avait imaginé avant nous. Peut-être  
» est-ce là de L'AMOUR?... — »

Eh ! non, messieurs, ce n'est pas plus de l'a-  
mour que votre liberté n'est de la liberté. Mais  
ne pensez pas qu'en recueillant, sous l'impres-  
sion de vos œuvres, la juste définition des der-  
niers ressorts de notre organisation politique,

et en les réduisant à leur valeur sous les formes d'une ironie involontaire qui répugne à mon esprit, et qui est nouvelle sous ma plume, j'aie conçu le dessein de jeter la moindre défaveur sur vos intentions. Elles sont pures, sincères, naturelles, parce qu'elles sont l'expression essentielle de votre éducation et de votre expérience, qui sont l'expression essentielle de votre époque. Vous ne pouvez pas plus juger et agir autrement que vous ne pouvez forcer le soleil à rétrograder vers les signes qu'il a parcourus dans sa jeunesse, et la mer à rentrer dans les limites contre lesquelles elle s'est brisée tant de siècles. Ce que vous dites est la vérité, parce que tout ce que nous connaissons de la vérité est mensonges appropriés au temps où ils viennent, et que le dernier temps est venu. Celui de nous qui parle un langage insolite, et qui marche dans des voies désertes, c'est moi, qui n'ai jamais vécu dans le monde que vous habitez, qui n'en ai jamais subi les influences, et qui ne sais plus de la société que ce qu'on en peut deviner dans la solitude. Il est donc évident que l'erreur relative est de mon fait, et cela n'est pas éton-

nant, car je n'ai pas vieilli d'un jour sans m'amender d'une erreur. Je me réduis donc à user de la seule liberté que vos institutions me concèdent, celle d'écrire et de publier ma pensée, et je ne fais qu'obéir en cela aux conditions rigoureuses d'une mission de malheur. Le danger n'en est pas grand, au poids qu'a ma parole. Rassurez-vous d'ailleurs, et sur son autorité, car je n'ai reçu ni la révélation qui a péri dans les livres de Numa, ni celle qui expire dans la chaire des apôtres; et sur ses conséquences, car il n'y a pas cinq cents hommes à la surface du globe qui participent à ma douleur.

Ce qui nous consterne jusqu'au fond de l'âme, nous autres qui sommes sortis d'une génération si forte et si passionnée, c'est de voir que nos héritiers vivent sur nos théories, et qu'ils ont laissé nos souvenirs, nos sentimens, nos sympathies, nos enthousiasmes au rebut. Il y avait de la naïveté dans notre foi politique, de la tendresse dans nos frénésies, de l'avenir et même du passé dans notre présent. Nous ne tournions pas autour d'une idée qui pouvait n'être qu'un mot, à la volonté d'un sectaire qui

pouvait n'être qu'un imposteur, avec l'impassibilité mécanique de l'automate ou la soumission farouche du Séide. Nous nous égarions à la conquête incertaine du bonheur universel dans d'inépuisables espérances. Nous n'avions pas tous des bouches d'or apprises à proférer des paroles disertes ; mais nous n'avions pas des cœurs de bronze. Nous débattions avec l'abandon du dévouement, avec l'impétuosité de l'âge, des questions où il allait pour nous de la vie ou de la mort ; mais nous nous serions bien gardés d'y toucher, si elles avaient intéressé le sort du peuple dans la responsabilité de nos passions. Ce qui distinguait cette époque, ce n'était pas l'absence des émotions exaltées et des folies orageuses de la jeunesse, il faut bien en convenir ! c'était moins encore l'aptitude à nous saisir des réalités matérielles de la vie, l'aplomb d'une philosophie sèche et positive, l'assurance impérieuse du savoir ; c'était une effusion intarissable de tendresse pour le genre humain, un instinct de haine et d'horreur pour les méchants. Nous aurions frémi du contact de cette écume fangeuse et sanglante des grandes

populations, où, de notre temps, le crime seul serait allé chercher des auxiliaires. La solidarité inopinée d'un scélérat, dans la conspiration la plus généreuse, nous aurait condamnés à jamais au cloître et au désespoir. Enfans, notre expansion turbulente était celle d'une ferveur ingénue pour la vérité, en qui l'on croit long-temps, mais promptement aigrie par les déceptions de la vie, dont on se détrompe vite; c'était la fièvre aiguë de l'amour trahi, du patriotisme abusé, du désenchâtement de cette félicité sociale impossible, au lieu de laquelle nous n'avions trouvé derrière les voiles de la politique, soulevés par l'expérience, que la grimace d'une hypocrisie triomphante et ricaneuse. Nous avions vos erreurs, et bien d'autres encore; mais nous ne les convertissions pas en système, car nous obéissions à des inspirations spontanées et non à des enseignemens. Nous ne luttons pas d'ailleurs, aux jours dont je parle ici, contre les tentatives d'un pouvoir bien intentionné qui s'efforçât de concilier la liberté avec l'ordre. Notre ennemie à nous, c'était cette fausse liberté qui cachait

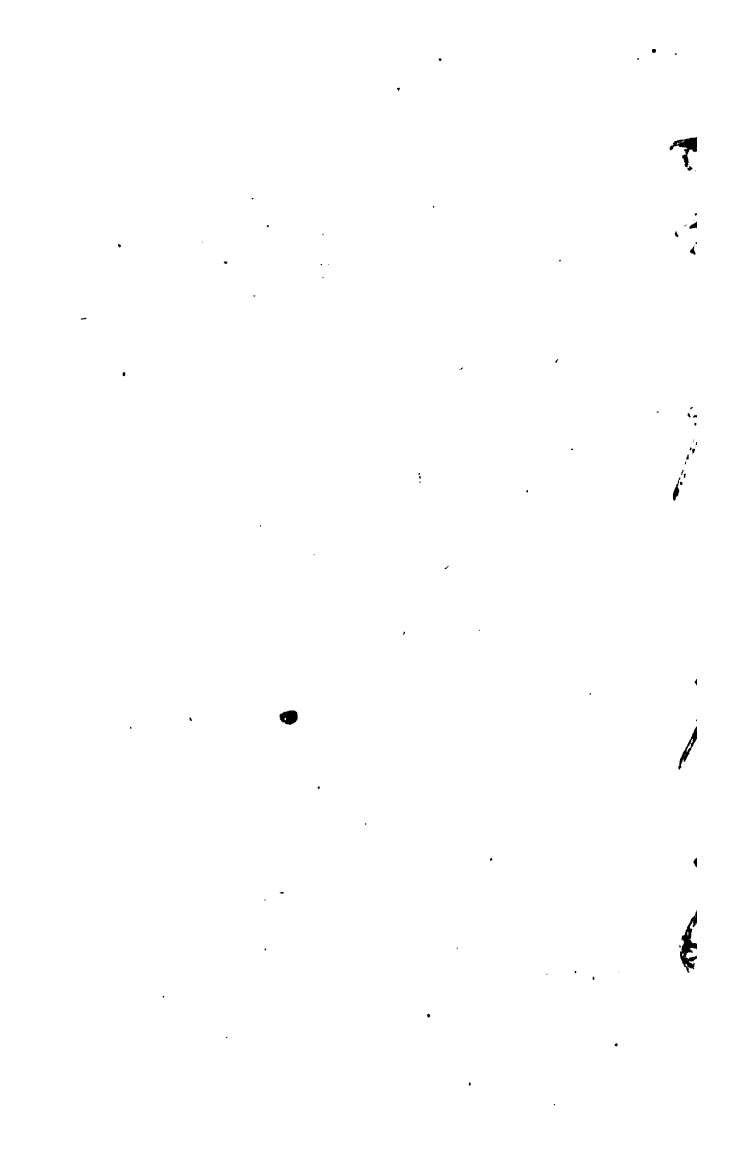


tour à tour sous son masque la vanité d'un tribun ou l'ambition d'un soldat; et vous savez si nous nous sommes trompés. Nous aussi, nous avons à souffrir et de l'injustice des hommes, et de l'ingratitude des partis, et des inquiétudes naturelles du pouvoir, et de la cruauté officieuse de ses agens. Vous avez seulement sur nous un avantage inappréciable que les institutions ont conquis : nos prisons n'avaient point d'échos; elles étaient sourdes comme les tyrans.

Je ne vous ai rien dit des opinions qui nous divisaient alors. Qu'importent les opinions à qui a été, en dépit de lui, le témoin d'une histoire complète, à qui a vu de près les factions et leurs projets, les événemens et leurs résultats, à qui a vécu?

Je ne vous conjure pas de rétrograder vers des siècles finis. La dernière vibration de leur glas funèbre expire dans les vagissemens du tocsin qui appelle tant de peuples à la possession d'une courte et tumultueuse indépendance, patrimoine futur du despotisme, comme des troupeaux qui rêvent l'étable et qui vont au boucher! — Je ne vous conjure pas de sauver ni le senti-

ment religieux, qui n'est peut-être plus, ni la liberté, qui ne sera jamais ! — Sauvez l'amour, si vous le pouvez ! C'est un dieu de votre âge.



DE  
QUELQUES PHÉNOMÈNES

du *Sommeil*.



Je ne suis ni médecin , ni physiologiste , ni philosophe ; et tout ce que je sais de ces hautes sciences peut se réduire à quelques impressions communes qui ne valent pas la peine d'être assujéties à une méthode. Je n'attache pas à celles-ci plus d'importance que n'en mérite le sujet ; et comme c'est matière de rêves , je ne les donne

que pour des rêves. Or si ces rêves tiennent quelque place dans la série logique de nos idées, c'est évidemment la dernière. — Ce qu'il y a d'effrayant pour la sagesse de l'homme, c'est que le jour où les rêves les plus fantasques de l'imagination seront pesés dans une sûre balance avec les solutions les plus avérées de la raison, il n'y aura, si elle ne reste égale, qu'un pouvoir incompréhensible et inconnu qui puisse la faire pencher.

Il peut paraître extraordinaire, mais il est certain que le sommeil est non-seulement l'état le plus puissant, mais encore le plus lucide de la pensée, sinon dans les illusions passagères dont il l'enveloppe, du moins dans les perceptions qui en dérivent, et qu'il fait jaillir à son gré de la trame confuse des songes. Les anciens, qui avaient, je crois, peu de choses à nous envier en philosophie expérimentale, figuraient spirituellement ce mystère sous l'emblème de la porte transparente qui donne entrée aux songes du matin, et la sagesse unanime des peuples l'a exprimé d'une manière plus vive encore dans ces locutions significatives de toutes les langues :

*J'y rêverai, j'y songerai, il faut que je dorme là-dessus, la nuit porte conseil.* Il semble que l'esprit, offusqué des ténèbres de la vie extérieure, ne s'en affranchit jamais avec plus de facilité que sous le doux empire de cette mort intermittente, où il lui est permis de reposer dans sa propre essence, et à l'abri de toutes les influences de la personnalité de convention que la société nous a faite. La première perception qui se fait jour à travers le vague inexplicable du rêve, est limpide comme le premier rayon du soleil qui dissipe un nuage, et l'intelligence, un moment suspendue entre les deux états qui partagent notre vie, s'illumine rapidement comme l'éclair qui court, éblouissant, des tempêtes du ciel aux tempêtes de la terre. C'est là que jaillit la conception immortelle de l'artiste et du poète; c'est là qu'Hésiode s'éveille, les lèvres parfumées du miel des muses; Homère, les yeux dessillés par les nymphes du Mèlès; et Milton, le cœur ravi par le dernier regard d'une beauté qu'il n'a jamais retrouvée. Hélas! où retrouverait-on les amours et les beautés du sommeil! — Otez au génie les visions du monde

merveilleux, et vous lui ôterez ses ailes. La carte de l'univers imaginable n'est tracée que dans les songes. L'univers sensible est infiniment petit.

Le cauchemar, que les Dalmates appellent *Smarra*, est un des phénomènes les plus communs du sommeil, et il y a peu de personnes qui ne l'aient éprouvé. Il devient habituel en raison de l'inoccupation de la vie positive et de l'intensité de la vie imaginative, particulièrement chez les enfans, chez les jeunes gens passionnés, parmi les peuplades oisives qui se contentent de peu, et dans les états inertes et stationnaires qui ne demandent qu'une attention vague et rêveuse, comme celui du berger. C'est, selon moi, de cette disposition physiologique, placée dans les conditions qui la développent, qu'est sorti le merveilleux de tous les pays.

On s' imagine mal à propos que le cauchemar ne s'exerce que sur des fantaisies lugubres et repoussantes. Dans une imagination riche et animée, que nourrissent la libre circulation d'un sang pur et la vitalité robuste d'une belle organisation, il y a des visions qui accablent la

pensée de l'homme endormi par leurs enchantemens, comme les autres par leurs épouvantes. Il sème des soleils dans le ciel ; il bâtit pour en approcher des villes plus hautes que la Jérusalem céleste ; il dresse pour y atteindre des avenues resplendissantes aux degrés de feu, et il peuple leurs bords d'anges à la harpe divine, dont les inexprimables harmonies ne peuvent se comparer à rien de ce qui a été entendu sur la terre. Il prête au vieillard le vol de l'oiseau pour traverser les mers et les montagnes ; et auprès de ces montagnes, les Alpes du monde connu disparaissaient comme des grains de sable ; et dans ces mers, nos océans se noient comme des gouttes d'eau. — Voilà tout le mythisme d'une religion, révélé depuis l'échelle de Jacob jusqu'au char d'Élie, et jusqu'aux miracles futurs de l'Apocalypse.

Pour opposer à ceci une théorie plus vraisemblable, il faudrait d'abord établir que la perception, éteinte par le réveil, ne peut ni se prolonger ni se propager dans la pâle et froide atmosphère du monde réel. C'est la véritable place de la question.



Eh bien ! cela serait démontré dans l'état de rationalisme étroit et positif auquel le long désenchantement de la vie sociale nous a réduits , que cet argument ne vaudrait rien contre l'impression toute naïve des premières sociétés , qui ont toujours regardé le sommeil comme une modification privilégiée de la vie intelligente ; et d'où procède le merveilleux , je vous prie , si ce n'est de la créance des premières sociétés ?

La Bible , qui est le seul livre qu'on soit tenu de croire vrai , n'appuie ses plus précieuses traditions que sur les révélations du sommeil. Adam lui-même dormait *d'un sommeil envoyé de Dieu*, quand Dieu lui donna une femme.

Numa, Socrate et Brutus , qui sont les plus hauts types des vertus antiques , ces deux-ci surtout qui n'ont jamais eu besoin de tromper les peuples , parce qu'ils n'étaient ni législateurs ni rois , ont rapporté toute leur sagesse instinctive aux inspirations du sommeil. Marc-Aurèle , qui date d'hier dans l'histoire philosophique de la société , Marc-Aurèle témoigne qu'il a dû trois fois à ses songes le salut de sa vie , et le salut de Marc-Aurèle était celui du genre humain.

Si la perception du sommeil s'est prolongée à ce point dans les intelligences les plus puissantes d'un âge intermédiaire, quelle immense sympathie ne dut-elle pas émouvoir au berceau du monde, sous la tente du patriarche révérend, qui racontait, en se levant de sa natte, les merveilles de la création et les grandes œuvres de Dieu, comme elles lui avaient été montrées dans le mystère du sommeil ?

Aujourd'hui même, la perception du sommeil vibre encore assez long-temps dans les facultés de l'homme éveillé pour que nous puissions comprendre sans effort comment elle a dû se prolonger autrefois dans l'homme primitif, qui n'était pas éclairé du flambeau des sciences, et qui vivait presque entièrement par son imagination. Il n'y a pas long-temps qu'un des philosophes les plus ingénieux et les plus profonds de notre époque me racontait, à ce sujet, qu'ayant rêvé plusieurs nuits de suite, dans sa jeunesse, qu'il avait acquis la merveilleuse propriété de se soutenir et de se mouvoir dans l'air, il ne put jamais se désabuser de cette impression sans en faire l'essai au passage d'un ruisseau ou d'un fossé. A

la place du savant qui a studieusement approfondi les secrets de l'intelligence, et qui subit toutefois cette préoccupation avec tant d'abandon, placez le pasteur des solitudes qui ne juge de la réalité des choses que par des sensations également frappantes dont il n'a jamais fait le départ, et qui a cependant remarqué en lui deux existences diverses, dont l'une s'écoule en faits matériels, sans poésie et sans grandeur; dont l'autre est emportée hors du monde positif dans des extases sublimes. Il en conclura nécessairement qu'il contient deux êtres infiniment disproportionnés l'un à l'autre, dont les attributions sont séparées par le réveil. Il s'élancera de cette seule idée à la théorie de l'âme; il pénétrera, sur la foi de ce guide que le sommeil lui donne, dans les régions les plus reculées du monde spirituel; et, s'il a de l'enthousiasme et du génie, vous aurez un prophète, et peut-être un dieu.

Comme il n'y a rien de plus difficile et de plus périlleux à dire que ce qui n'a jamais été dit, je n'affirme pas, sans trembler, ce que je crois fermement: c'est que toutes les religions, à l'exception de celle dont la vérité ne peut pas être

mise en doute , nous ont été enseignées par le sommeil.

Les narrateurs des choses insolites et merveilleuses ont conservé à la postérité le nom de certains hommes qui n'avaient jamais rêvé. N'est-il pas remarquable que ces hommes fussent des athées , et que cette liste qui finit à Lalande commence à Protagoras ?

Nous redescendrons de ce principe à des applications qui ne sont pas moins nouvelles ; mais ici, tous les élémens de la discussion deviendront assez sensibles pour la faire sortir de la catégorie des propositions vraies ou vraisemblables , qui n'ont pas eu le bonheur d'obtenir l'approbation de l'école, ou le sauf-conduit des académies. C'est ce que l'on appelle en France des paradoxes.

Le somnambulisme naturel , la somniloquie spontanée , sont des phénomènes du sommeil , aussi incontestés que le cauchemar. Personne n'a jamais douté qu'il y eût des hommes qui pouvaient parler leur pensée en dormant , qui pouvaient en dormant l'exécuter , et qui en venaient à bout , grâce à l'état de puissance où le sommeil fait parvenir quelquefois les organisa-

tions les plus communes, par des moyens qui auraient échappé à la méditation du philosophe, et avec une facilité qui aurait déjoué la subtilité des adroits ou effrayé l'audace des téméraires. La mémoire des hommes et leurs livres sont pleins de semblables histoires.

Je ne crois pas qu'on puisse avancer qu'aucun de ces phénomènes, le somnambulisme, la somniloquie, le cauchemar, exclut les autres; et comme ils sont, au contraire, essentiellement congénères, il n'y aura rien de surprenant à les trouver réunis dans le même individu. Cette accumulation de facultés excentriques se sera rencontrée plus souvent dans les circonstances que j'ai supposées, c'est-à-dire dans un état de la société où l'homme ne touche aux formes générales de la civilisation que par un très-petit nombre de points, et où l'âme, qu'un commencement d'éducation lui a révélée, n'a de développement qu'en elle, et d'exercice que sur elle-même.

Le célibataire isolé du monde entier, dont toute la pensée monte, descend, et remonte sans cesse, du troupeau de ses brebis au troupeau innombrable de ses étoiles,

La vieille femme inutile et repoussée, qui ne soutient sa pauvre vie qu'à recueillir dans les bois des racines insipides pour se nourrir, et des branches sèches pour se préserver du froid de l'hiver,

La jeune fille amoureuse et souffrante, qui n'a pas trouvé une âme d'homme pour comprendre une âme de jeune fille...

Vous verrez que ceux-là sont plus sujets que les autres à ces aberrations contemplatives que le sommeil élabore, transforme en réalités hyperboliques, et au milieu desquelles il jette son patient comme un acteur à mille faces et à mille voix, pour se jouer à lui seul, et sans le savoir, un drame extraordinaire qui laisse bien loin derrière lui tous les caprices de l'imagination et du génie !

Le voilà, cet être ignorant, crédule, impressionnable, pensif, le voilà qui marche et qui agit, parce qu'il est somnambule ; qui parle, qui gémit, et qui pleure, et qui crie, parce qu'il est somniloque ; et qui voit des choses inconnues du reste de ses semblables, marchans et parlans, parce qu'il a le cauchemar. Le voilà

qui se réveille aux fraîcheurs d'une rosée pénétrante , aux premiers rayons du soleil qui perce le brouillard , à deux lieues de l'endroit où il s'est couché pour dormir ; c'est , si vous voulez , dans une clairière de bois que pressent entre leurs rameaux trois grands arbres souvent frappés de la foudre , et qui balancent encore les ossemens sonores de quelques malfaiteurs. — Au moment où il ouvre les yeux , la perception qui s'enfuit laisse retentir à son oreille quelques rires épouvantables ; un sillon de flamme ou de fumée qui ne s'efface que peu à peu , marque à sa vue effrayée la trace du char du démon ; l'herbe foulée en rond autour de lui conserve l'empreinte de ses danses nocturnes. Où voulez-vous qu'il ait passé cette nuit de terreur , si ce n'est au sabbat ? On le surprend , la figure renversée , les dents claquetantes , les membres transis de froid et moulus de courbature ; on le traîne devant le juge , on l'interroge : il vient du sabbat ; il y a vu ses voisins , ses parens , ses amis , s'il en a ; le diable y assistait en personne , sous la forme d'un bouc , mais d'un bouc géant aux yeux de feu , dont les cornes rayonnent d'é-

clairs, et qui parle une langue humaine, parce que c'est ainsi que sont faits les animaux du cauchemar. Le tribunal prononce; la flamme consume l'infortuné qui a confessé son crime sans le comprendre, et on jette ses cendres au vent. Vous avez vu les phénomènes du sommeil vous ouvrir le ciel; maintenant ils vous ouvrent l'enfer. Si vous convenez que l'histoire de la sorcellerie est là dedans, vous n'êtes pas loin de penser avec moi que celle des religions y est aussi.

Quel homme accoutumé aux hideuses visites du cauchemar ne comprendra pas, du premier aspect, que toutes les idoles de la Chine et de l'Inde ont été rêvées?

Souvent le pasteur, préoccupé de la crainte des loups, rêvera qu'il devient loup à son tour, et le sommeil lui appropriera ces instincts sanglans si funestes à ses troupeaux. Il a faim de chairs palpitantes, il a soif de sang, il se traîne à quatre pattes autour de l'étable, en poussant cette espèce de hurlement sauvage qui est propre au cauchemar, et qui rappelle si horriblement celui des hyènes affamées. Et si quelque



funeste hasard lui fait rencontrer un pauvre animal égaré, trop jeune encore pour s'enfuir, vous le trouverez peut-être les mains liées dans sa toison, et menaçant déjà d'une dent innocente le plus cher de ses agneaux. — Ne dites pas que le lougarou n'existe pas. La lycanthropie est un des phénomènes du sommeil; et cette horrible perception, plus sujette à se prolonger que le grand nombre des illusions ordinaires du cauchemar, a passé dans la vie positive sous le nom d'une maladie connue de vos médecins. Je ne sais toutefois s'ils en ont reconnu l'origine, car je n'ai jamais lu un livre de médecine moderne; mais je regretterais que cela ne fût point, parce qu'il me semble que cette théorie, approfondie par un philosophe, ne serait pas inutile au traitement et à la curation de la plupart des monomanies, qui ne sont probablement que la perception prolongée d'une sensation acquise dans cette vie fantastique dont se compose la moitié de la nôtre, la vie de l'homme endormi.

Que si, par hasard, le monomane rentrait, en s'endormant, dans les réalités de sa vie matérielle, comme je ne suis pas éloigné de le

croire, car toutes nos fonctions tendent perpétuellement à s'équilibrer, il serait, relativement à l'exercice de sa pensée, aussi *raisonnable* que le médecin qui le soigne, si celui-ci rêve toutes les nuits. Ce qui me confirmerait dans cette idée, c'est que je n'ai jamais vu de monomane éveillé subitement dont la première impression ne fût parfaitement lucide. Sa perception s'obscurcit en s'étendant, comme la nôtre s'éclaircit. — Qui sondera jamais, grand Dieu ! ces mystères impénétrables de l'âme, dont la profondeur donne le vertige à la raison la plus assurée ?

Il y a vingt-quatre ans que je voyageais en Bavière avec un jeune peintre italien dont j'avais fait la rencontre à Munich. Sa société convenait à mon caractère et à mon imagination de ce temps-là, parce qu'il se trouvait une douloureuse conformité entre nos sentimens et nos infortunes. Il avait perdu quelque temps auparavant une femme qu'il aimait, et les circonstances de cet événement, qu'il m'a souvent racontées, étaient de nature à lui laisser une impression ineffaçable. Cette jeune fille qui s'était obstinée

à le suivre dans les misères d'une cruelle proscription, et à lui déguiser l'altération de ses forces, finit par céder, dans une des haltes de leurs nuits vagabondes, à l'excès d'une fatigue parvenue à ce point où elle n'aspire qu'au repos de la mort. Le pain leur manquait depuis deux jours, quand ils découvrirent un trou de roche où se cacher. Elle se jeta sur son cœur quand ils furent assis, et il sembla qu'elle lui disait : « Mange-moi si tu as faim. » — Mais il avait perdu connaissance; et quand il lui revint assez de forces pour la presser dans ses bras, il trouva qu'elle était morte. Alors il se leva, la chargea sur ses épaules, et la porta jusqu'au cimetière du premier village, où il lui creusa une fosse qu'il couvrit de terre et d'herbes, et sur laquelle il planta une croix composée de son bâton, qu'il avait traversé de son épée. Après cela, il ne fut pas difficile à prendre, car il ne bougeait plus. — Quelqu'un de ces événemens si communs alors lui rendit la liberté : le bonheur, c'était fini.

Mon compagnon de voyage, qui ne conservait à vingt-deux ans que les linéamens d'une

belle et noble figure, était d'une extrême maigreur, peut-être parce qu'il mangeait à peine pour se soutenir. Il était pâle, et, sous son épiderme un peu basané, la pâleur de l'Italien est livide. L'activité de sa vie morale semblait s'être réfugiée tout entière dans deux yeux d'un bleu transparent et bizarre, qui scintillaient avec une puissance inexprimable entre deux paupières rouges, dont les larmes avaient, selon toute apparence, dévoré les cils, car ses sourcils étaient d'ailleurs très-beaux.

Comme nous nous étions avoué l'un à l'autre que nous étions sujets au cauchemar, nous avions pris l'habitude de coucher dans deux chambres voisines, pour pouvoir nous éveiller réciproquement, au bruit d'un de ces cris lamentables qui tiennent plus, comme je le disais tout à l'heure, de la bête fauve que de l'homme. Seulement il avait toujours exigé que je fermasse la porte de mon côté; et j'attribuais cette précaution à l'habitude inquiète et soupçonneuse d'un malheureux qui a été long-temps menacé dans sa liberté, et qui jouit depuis peu du bonheur de se remettre à la garde d'un ami.

Un soir, nous n'eûmes qu'une chambre et qu'un lit pour deux. L'hôtellerie était pleine. Il reçut cette nouvelle d'un front plus soucieux que de coutume ; et quand nous fûmes dans le galetas qui nous était assigné, il divisa les matelas de manière à en faire deux lits, délicatesse dont je me serais peut-être avisé, et qui ne me choqua point. Ensuite il s'élança sur le sien, et, me jetant un paquet de cordes dont il s'était muni : — Viens me lier les pieds et les mains, me dit-il avec l'expression d'un désespoir amer, ou brûle-moi la cervelle.

Je raconte, je ne fais pas un épisode de roman fantastique ; je ne rapporterai pas ma réponse et les détails d'un entretien de cette nature : on les devinera. —

— L'infortunée qui m'a dit de la manger pour soutenir ma vie, s'écria-t-il, en se renversant avec horreur et en couvrant ses yeux de ses mains..., il n'y a pas une nuit que je ne la déterre et que je ne la dévore dans mes songes... ; pas une nuit où les accès de mon exécration somnambulisme ne me fassent chercher l'endroit où je l'ai laissée, quand le démon qui me

tourmente ne me livre pas son cadavre ! juge maintenant si tu peux coucher près de moi, près d'un vampire !...

Il serait plus cruel encore pour moi que pour le lecteur d'arrêter son attention sur ce récit. Ce que je puis faire, c'est d'attester sur l'honneur que tout ce qu'il a d'essentiel est exactement vrai ; qu'il n'y a pas même ici cette broderie du prosateur, qui accroit les dimensions de l'idée en la couvrant de paroles, et que, si j'y ai modifié quelque chose, ce n'est pas ce qui contrarie une vaine hypothèse, abandonnée comme elle le mérite, aux amateurs d'hypothèses ; mais ce qui en aggraverait l'affreuse réalité par des détails que la plume ne peut écrire.

Cinq ans plus tard, j'abordais aux frontières des Morlaques, avec un ardent désir de connaître ce peuple si curieux et si spécial, que ma destinée, toujours opposée, ne m'a pas permis de voir comme je l'aurais voulu. Je n'avais jamais raconté mon anecdote, parce que je la regardais comme une anomalie effrayante, et peut-être unique ; dans la bizarre histoire de l'intelligence humaine. Quand j'eus passé les

frontières de la Croatie , je m'étonnai d'apprendre que cette prétendue anomalie était , sur toute la face d'une grande province , une maladie endémique.

Il n'y a guère de hameaux des Morlaques où l'on ne compte plusieurs *vukodlacks* , et il y en a certains où le *vukodlack* se retrouve dans presque toutes les familles , comme le saint ou le crétin des vallées alpines. Ici , la maladie n'est pas compliquée par une infirmité dégradante qui altère le principe même de la raison dans ses facultés les plus vulgaires. Le *vukodlack* éveillé subit toute l'horreur de sa perception ; il la redoute et la déteste , comme mon peintre italien ; il se débat contre elle avec fureur ; il recourt pour s'y soustraire aux remèdes de la médecine , aux prières de la religion , à la section d'un muscle , à l'amputation d'une jambe , au suicide quelquefois ; il exige qu'à sa mort ses enfans traversent son cœur d'un pieu et le clouent à la planche du cercueil , pour affranchir son cadavre , dans le sommeil de la mort , de l'instinct criminel du sommeil de l'homme vivant. Le *vukodlack* est d'ailleurs un homme de

bien, souvent l'exemple et le conseil de sa tribu, souvent son juge ou son poète. A travers la sombre tristesse que lui impose la perception de souvenir et de pressentiment de sa vie nocturne, vous devinez une âme tendre, hospitalière, généreuse, qui ne demande qu'à aimer. Il faut que le soleil se couche, il faut que la nuit imprime un sceau de plomb sur les paupières du pauvre *vukodlak*, pour qu'il aille gratter de ses ongles la fosse d'un mort, ou inquiéter les veilles de la nourrice qui dort au berceau d'un nouveau-né; car le *vukodlak* est vampire, et les efforts de la science et les cérémonies de l'église ne peuvent rien à son mal. La mort ne l'en guérit point, tant qu'il a conservé dans le cercueil quelque symptôme de la vie; et comme sa conscience, torturée par l'illusion d'un crime involontaire, se repose alors pour la première fois, il n'est pas surprenant qu'on l'ait trouvé souvent frais et riant sous la tombe : l'infortuné n'avait jamais dormi sans rêver!

Presque toujours cette aberration mentale se borne à l'illusion intuitive du malheureux qui l'éprouve. Elle a pu aussi s'accomplir dans toutes



ses circonstances, car il ne fallait pour cela que le concours du cauchemar et du somnambulisme. Là commence le domaine de la philosophie médicale, qui n'a pas remarqué deux faits bien essentiels que je regarde comme certains : — Le premier, c'est que la perception d'un acte extraordinaire, qui n'est pas familier à notre nature, se convertit facilement en rêves ; — le second, c'est que la perception d'un rêve souvent répété se convertit facilement en actes, surtout quand elle agit sur un être débile et irritable. —

Ainsi, les monomanies que j'ai observées affectent ordinairement les femmes, et les femmes dont elles s'emparent sont, pour la plupart, frappées d'avance d'une extrême débilitation intellectuelle ; il ne faudrait pas leur demander en justice comment elles ont vécu, mais comment elles ont dormi, car le secret de leur crime est bien moins le secret de leur vie positive que celui de leur sommeil. C'est que la perception, je le répète, se prolonge surtout dans l'isolement, et que l'hébétation se fait une espèce de solitude où cette perception se développe sans obstacles,

et finit par absorber toutes les facultés de la pensée. En veut-on une preuve singulière et sans réplique ? Nos annales judiciaires n'ont heureusement fourni que deux exemples du crime incompréhensible d'anthropophagie , celui de Ferrage et celui de Léger : ces deux monstres étaient stupides et solitaires.

Les savans qui savent les langues n'ignorent pas que les anciens n'avaient qu'un mot pour désigner le *solitaire* et l'*idiot*.

En supposant établi ce prolongement indéfini des perceptions du sommeil qui fait le monomane , et je n'ai pas ici assez de place pour élaborer cette idée de manière à la porter au dernier degré d'évidence , j'arriverais à une autre théorie qui ne me paraît pas moins démontrée , celle de la propagation de ces perceptions de la vie nocturne entre les auditeurs ou les témoins qui ont quelque disposition à se les rendre propres. Celle-ci expliquerait l'endémie du vampirisme des Hongrois et des Morlaques , et de quelques autres aberrations de cette nature qui se reproduisent infailliblement partout où elles ont éclaté , mais avec une intensité relative , sui-

1-2-1962

.....  
.....  
.....  
.....

1. 1.000  
 2. 1.000  
 3. 1.000  
 4. 1.000  
 5. 1.000  
 6. 1.000  
 7. 1.000  
 8. 1.000  
 9. 1.000  
 10. 1.000  
 11. 1.000  
 12. 1.000  
 13. 1.000  
 14. 1.000  
 15. 1.000  
 16. 1.000  
 17. 1.000  
 18. 1.000  
 19. 1.000  
 20. 1.000  
 21. 1.000  
 22. 1.000  
 23. 1.000  
 24. 1.000  
 25. 1.000  
 26. 1.000  
 27. 1.000  
 28. 1.000  
 29. 1.000  
 30. 1.000  
 31. 1.000  
 32. 1.000  
 33. 1.000  
 34. 1.000  
 35. 1.000  
 36. 1.000  
 37. 1.000  
 38. 1.000  
 39. 1.000  
 40. 1.000  
 41. 1.000  
 42. 1.000  
 43. 1.000  
 44. 1.000  
 45. 1.000  
 46. 1.000  
 47. 1.000  
 48. 1.000  
 49. 1.000  
 50. 1.000  
 51. 1.000  
 52. 1.000  
 53. 1.000  
 54. 1.000  
 55. 1.000  
 56. 1.000  
 57. 1.000  
 58. 1.000  
 59. 1.000  
 60. 1.000  
 61. 1.000  
 62. 1.000  
 63. 1.000  
 64. 1.000  
 65. 1.000  
 66. 1.000  
 67. 1.000  
 68. 1.000  
 69. 1.000  
 70. 1.000  
 71. 1.000  
 72. 1.000  
 73. 1.000  
 74. 1.000  
 75. 1.000  
 76. 1.000  
 77. 1.000  
 78. 1.000  
 79. 1.000  
 80. 1.000  
 81. 1.000  
 82. 1.000  
 83. 1.000  
 84. 1.000  
 85. 1.000  
 86. 1.000  
 87. 1.000  
 88. 1.000  
 89. 1.000  
 90. 1.000  
 91. 1.000  
 92. 1.000  
 93. 1.000  
 94. 1.000  
 95. 1.000  
 96. 1.000  
 97. 1.000  
 98. 1.000  
 99. 1.000  
 100. 1.000

*[Illegible]*

140

superstition , et quelle superstition universelle n'est pas une vérité ?

Je n'ai pas la prétention de rien apprendre à personne ; mais on m'expliquerait difficilement , à moi , la propagation d'une monomanie qui n'aurait pas eu le sommeil pour intermédiaire. Tous ceux qui visitaient l'autre de Trophonius en sortaient mélancoliques ou fous , quand ils y avaient dormi.

Je descends de ces hauteurs , où la société royale de médecine ne me pardonnerait pas de m'être élevé , si le bruit de mon existence pouvait parvenir jusqu'à elle , et je retourne à mes histoires. En voici une que Fortis racontait dans son *Voyage en Dalmatie* , une dizaine d'années avant ma naissance , et que je retrouvai , quarante ans plus tard , assez différente de la sienne en quelques points de détails , pour que je dusse imaginer qu'elle s'était reproduite plus d'une fois.

— Les sorcières ou les *ujestice* du pays , plus raffinées que les *vukodlacks* dans leurs abominables festins , cherchent à se repaître du cœur des jeunes gens qui commencent à aimer , et à le per rôti sur une braise ardente. Un fiancé

vant les conditions infiniment modifiables du temps, du lieu, de l'âge, du sexe et de l'éducation des sujets. Le somnambulisme, la somniloquie, le cauchemar surtout, sont contagieux. Les enfans, les femmes, les malades, rêvent plus volontiers les impressions d'un rêve qui leur a été raconté, que les impressions les plus vives de la vie réelle, parce qu'il y a une sympathie plus énergique entre les sensations de l'homme endormi qu'entre les sensations de l'homme éveillé, et je n'ai pas besoin d'en dire la raison aux physiologistes. Dans notre France, et dans tous les pays où j'ai pénétré par les voyages ou par l'étude, j'ai entendu dire par le peuple que la communication du rêve à *jeun*, c'est-à-dire tant que la perception du rêve a pu se prolonger dans l'homme éveillé, devenait funeste à lui ou aux autres. L'idée de l'extensibilité contagieuse de la perception du sommeil n'est donc pas précisément nouvelle, puisqu'elle est vieille comme le monde. C'est une superstition sans doute, et j'en suis persuadé ; mais oserais-je vous demander quelle vérité locale n'est pas une

superstition , et quelle superstition universelle n'est pas une vérité ?

Je n'ai pas la prétention de rien apprendre à personne ; mais on m'expliquerait difficilement , à moi , la propagation d'une monomanie qui n'aurait pas eu le sommeil pour intermédiaire. Tous ceux qui visitaient l'autre de Trophonius en sortaient mélancoliques ou fous , quand ils y avaient dormi.

Je descends de ces hauteurs , où la société royale de médecine ne me pardonnerait pas de m'être élevé , si le bruit de mon existence pouvait parvenir jusqu'à elle , et je retourne à mes histoires. En voici une que Fortis racontait dans son *Voyage en Dalmatie* , une dizaine d'années avant ma naissance , et que je retrouvai , quarante ans plus tard , assez différente de la sienne en quelques points de détails , pour que je dusse imaginer qu'elle s'était reproduite plus d'une fois. — Les sorcières ou les *ujestize* du pays , plus raffinées que les *vukodlacks* dans leurs abominables festins , cherchent à se repaître du cœur des jeunes gens qui commencent à aimer , et à le manger rôti sur une braise ardente. Un fiancé

de vingt ans qu'elles entouraient de leurs embûches , et qui s'était souvent réveillé à propos , au moment où elles commençaient à sonder sa poitrine du regard et de la main , s'avisa , pour leur échapper , d'assister son sommeil de la compagnie d'un vieux prêtre , qui n'avait jamais entendu parler de ces redoutables mystères , et qui ne pensait pas que Dieu permît de semblables forfaits aux ennemis de l'homme. Celui-ci s'endormit donc paisible , après quelques exorcismes dans la chambre du malade qu'il avait mission de défendre contre le démon ; mais le sommeil était à peine descendu sur ses paupières qu'il crut voir les *ujestize* planer sur l'oreiller de son ami , s'ébattre et s'accroupir autour de lui avec un rire féroce , fouiller dans son sein déchiré , en arracher leur proie et la dévorer avec avidité , après s'être disputé ses lambeaux sur des réchauds flamboyans. Pour lui , des liens impossibles à rompre le retenaient immobile sur sa couche , et il s'efforçait en vain de pousser des cris d'horreur qui expiraient sur ses lèvres , pendant que les sorcières continuaient à le fasciner d'un œil affreux , en essuyant de leurs cheveux

blancs leurs bouches toutes sanglantes. Lorsqu'il s'éveilla, il n'aperçut plus que son compagnon, qui descendit du lit en chancelant, essaya quelques pas mal assurés, et vint tomber froid, pâle et mort à ses pieds, parce qu'il n'avait plus de cœur. Ces deux hommes avaient fait le même rêve, à la suite d'une perception prolongée dans leurs entretiens, et ce qui tuait l'un, l'autre l'avait vu. Voilà ce qui en est de notre raison abandonnée aux idées du sommeil.

Il n'y a personne en lisant cela, si on le lit, et après l'avoir vérifié aux pages 64 et 65 du *Voyage de Fortis*, dans l'édition italienne, qui ne se rappelle que la même histoire fait le sujet du premier livre d'Apulée, qui n'était probablement connu ni du pauvre Morlaque, ni du vieux prêtre. Ce n'est pas tout : cette histoire d'Apulée, qui ressemble à certaines histoires d'Homère, est rapportée dans Pline comme particulière aux peuples de la Basse-Mysie et aux Esclavons, dont je parle ; et Pline s'appuie, à son sujet, du témoignage d'Isigone. Le fameux voyageur Pietro della Valle l'a retrouvée aux frontières orientales de la Perse ; elle a fait le tour du globe et des siècles.



L'impression de cette vie de l'homme que le sommeil usurpe sur sa vie positive, comme pour lui révéler une autre existence et d'autres facultés, est donc essentiellement susceptible de se prolonger sur elle-même et de se propager dans les autres; et comme la vie du sommeil est bien plus solennelle que l'autre, c'est celle-là dont l'influence a dû prédominer d'abord sur toutes les organisations d'un certain ordre; c'est celle-là qui a dû enfanter toutes les hautes pensées de la création sociale, et initier les peuples aux seules idées qui les ont rendus imposans devant l'histoire. Sans l'action toute-puissante de cette force imaginative, dont le sommeil est l'unique foyer, l'amour n'est que l'instinct d'une brute, et la liberté que la frénésie d'un sauvage. Sans elle, la civilisation des hommes ne peut soutenir de comparaison avec celle qui règle la sage police des castors et la prévoyante industrie des fourmis, parce qu'elle est privée de l'invariable instinct qui en maintient le mécanisme sublime. — Voyez ce que la réforme a fait du christianisme, en se rapprochant du principe positif! — Voyez ce que la philosophie du dix-huitième

siècle a fait de la science de Pythagore et de Platon ! — Voyez ce que la poétique des pédans a fait de l'art divin d'Orphée, d'Homère et de David ! — Voyez ce que l'égoïsme économique et la statistique praticienne des modernes ont fait de la magnifique politique des anciens ! — Voyez ce qu'ont gagné la morale et l'intelligence de l'espèce à ce monstrueux *perfectionnement* représentatif, qui a tarifé la valeur individuelle du citoyen par sous et deniers, et qui ferait rougir de honte et d'indignation la plus vile des peuplades barbares ! — Je ne voulais faire aucune application de ces idées à la politique ; mais je ne peux me soustraire tout-à-fait aux inductions qui en sortent malgré moi.

Comme il y a deux puissances dans l'homme, où, si l'on peut s'exprimer ainsi, deux âmes qui régissent, comme l'homme, les peuples dont il est l'expression unitaire, et cela suivant l'état d'accroissement ou de décadence des facultés qui caractérisent l'individu ou l'espèce, il y a aussi deux sociétés, dont l'une appartient au principe imagitatif, et l'autre au principe matériel de la vie humaine. — La lutte de ces for-

ces , presque égales à l'origine , mais qui se débordent tour à tour , est le secret éternel de toutes les révolutions , sous quelque aspect qu'elles se présentent.

L'alternative fréquente et convulsive de ces deux états est inévitable dans la vie des vieux peuples , et il faut la subir dans tous les sens quand le temps en est venu.

Les paysans de nos villages qui lisaient , il y a cent ans , la légende et les contes des fées , et qui y croyaient , lisent maintenant les gazettes et les proclamations , et ils y croient.

Ils étaient insensés , ils sont devenus sots : voilà le progrès.

Quel est le meilleur de ces deux états ? Le décidera qui pourra.

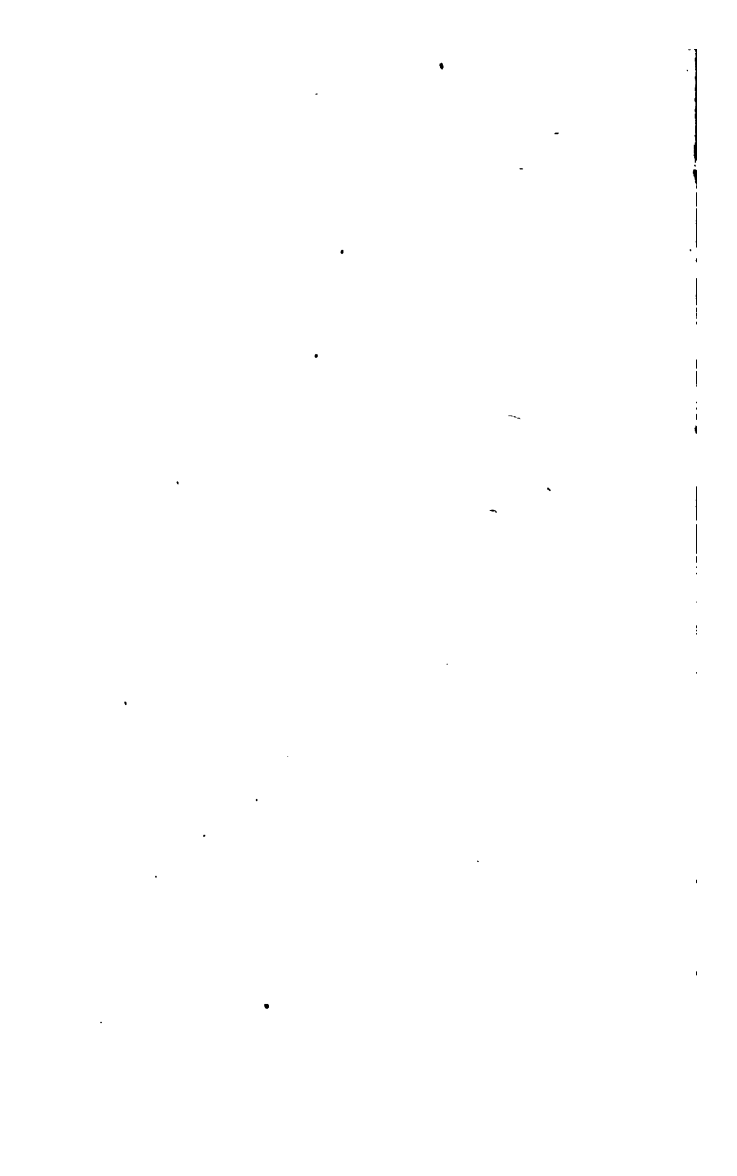
Si j'osais dire mon avis , comme l'homme ne peut échapper par une tangente inconnue à l'obligation d'accepter et de remplir les conditions de sa double nature , ils sont tous les deux impossibles dans une application exclusive.

Le meilleur , c'est celui qui tiendrait de l'un et de l'autre , ainsi que l'homme , et tel à peu près que le christianisme nous l'avait donné.

Quand la possibilité d'une pareille combinaison n'existera plus, tout sera dit.

Dans un pays où le principe imaginaire deviendrait absolu, il n'y aurait point de civilisation positive, et la civilisation ne peut se passer de son élément positif.

Dans un pays où le principe positif entreprend de s'asseoir exclusivement au-dessus de toutes les opinions, et même au-dessus de toutes les erreurs — s'il est une opinion au monde qui ne soit pas une erreur —, il n'y a plus qu'un parti à prendre, c'est de se dépouiller du nom d'homme, et de gagner les forêts avec un éclat de rire universel; car une semblable société ne mérite pas un autre adieu.



**22. de la 22. Lettrie,**

ou

## **LES SUPERSTITIONS.**



Quoique le soleil touche à la fin de son cours ,  
il n'est pas encore jour « chez NYCTALÈ ; gardez-  
» vous de le réveiller. Son sommeil a probable-  
» ment été retardé par les proassemens d'un  
» oiseau de mauvais augure ou par les hurle-  
» mens d'un chien perdu. Les songes qui lui  
» sont survenus depuis sortaient tous de la porte  
» d'ivoire , et il attend encore ceux du matin ,

» qui ne manquent jamais d'apporter d'utiles  
» enseignemens pour la conduite de la vie.  
» N'espérez pas l'entraîner d'ailleurs dans quel-  
» que divertissement , car c'est aujourd'hui ven-  
» dredi , un jour fâcheux , un jour contraire et  
» néfaste , *nigro notanda lapillo*. Mais voilà  
» NYCTALE qui vous suit tout pensif , quoiqu'il  
» ait chaussé son premier escarpin du pied  
» gauche , et qu'il vienne de buter , en sortant ,  
» contre le seuil de sa porte. Vous avez pour  
» le maîtriser quelque pierre constellée ou  
» quelque talisman sympathique , puisque vous  
» le décidez à prendre part à votre banquet  
» dans cette maison , qui est la seule du quar-  
» tier où les hirondelles n'aient pas fait leur nid  
» dans les travées des fenêtres et entre les so-  
» lives du plafond. Tout à coup cependant son  
» visage se rembrunit. Ne s'est-il pas assis par  
» mégarde en face du méchant miroir de Bo-  
» hême , qu'un lourdaud de valet rompit l'autre  
» jour ; ou bien aurait-il trouvé son couvert  
» d'argenterie en croix à côté d'une salière  
» renversée ? Je me trompe : il est occupé d'un  
» soin vraiment sérieux , il compte les convives

» un à un ; et maintenant que vous le voyez  
» pâlir et trembler, il vient de s'assurer pour la  
» troisième fois qu'ils étaient treize. A compter  
» de ce moment il n'y a plus de repos pour  
» NYCTALE. Les mets les plus délicats se chan-  
» gent en poison sous sa main comme au festin  
» des harpies , et il ne cherche qu'un prétexte  
» pour sortir, quand la couronne de lumignons  
» brulans qui fait pencher les mèches négligées ,  
» l'avertit heureusement qu'il doit recevoir  
» aujourd'hui à son logis une visite ou un mes-  
» sage. Il s'esquive subtilement, sans que per-  
» sonne ait pu deviner la cause de sa tristesse  
» et de son impatience. NYCTALE est homme de  
» bien , de savoir et de bon conseil , dont les  
» honnêtes gens font état, qui s'est montré pro-  
» pre aux affaires , et qui se porte avec pru-  
» dence et fermeté dans l'occasion, mais Nyc-  
» TALE est superstitieux. »

Je disais l'autre jour, en m'appuyant d'une expression de Montaigne, qu'on ne rebattrait jamais assez l'oreille des hommes du nom de la superstition , pour les forcer à comprendre qu'ils sont absurdes dans les acceptions qu'ils attachent



aux mots , insensés dans le jugement qu'ils portent des idées , et plus présomptueux encore qu'ignorans. C'est cette fantaisie qui m'avait décidé à charger d'un long commentaire l'étopée classique dont je viens de vous donner connaissance , et que vous seriez bien fondés à regarder comme la plus mauvaise de notre grand peintre de caractères , si je vous la donnais pour autre chose que pour un détestable pastiche.

Mais , tout réfléchi , j'aime mieux vous raconter ce que me disait à ce sujet mon vieil et respectable ami Jacques Mauduyt , un soir de vendémiaire an VIII , que nous dînions ensemble chez Legacque , dans un cabinet particulier , car il avait la bonté d'aimer à s'entendre causer devant moi , quoique je ne fusse alors qu'un jeune écolier très-novice en philosophie ; et comme j'étais fort avide de science , j'y prenais de mon côté un singulier plaisir.

Or , si vous avez oublié M. Jacques Mauduyt , ce qui pourrait bien être arrivé au train que vont les réputations , je me félicite de pouvoir vous apprendre que c'était un homme studieux , savant , modeste , parfait d'esprit et de mœurs ,

qui avait concouru tout jeune , sans sortir d'une sage et méritoire obscurité , aux travaux de l'académie de Berlin , où il fut le confrère et l'élève de Voltaire , de Maupertuis , de Formey , du marquis d'Argens , du roi de Prusse , d'une foule de gens de lettres plus ou moins célèbres dont les principaux sont ici classés par ordre de talens ; et qu'il exerçait , à l'époque dont il est actuellement question , les honorables fonctions de président d'une école centrale , dans laquelle je me formais , sans le savoir , à grossier des feuilles bonnes ou mauvaises pour la *Revue de Paris* , quand je ne serais plus d'âge à commencer l'apprentissage d'un métier plus utile et plus sûr.

Un jour donc qu'il me donnait à dîner chez le Lointier du directoire , sur la terrasse des Tuileries : — Voici qui mérite attention , me dit-il quand il fut arrivé au troisième ou quatrième chapitre de la carte. J'écoutais de toutes mes oreilles , parce que c'était le moment où il avait coutume de développer devant moi toutes les richesses de son érudition et de sa mémoire.

— Manges-tu du pigeon roti ? — reprit-il en

consultant ma pensée d'un regard scrutateur.

Je ne sais quel effet aurait produit sur vous une pareille question ; ce qu'il y a de certain , c'est qu'elle fut pour moi l'objet d'une de ces opérations de l'esprit qui s'exécutent spontanément , mais d'une manière très-logique , dans l'intelligence , et qui la tiennent comme suspendue un moment sur un nouvel abîme qu'elle vient de découvrir dans le monde moral.

Non , je ne mange pas du pigeon rôti.

Je ne me souviens pas d'avoir mangé du pigeon rôti.

Pourquoi ne mangerais-je pas du pigeon rôti si on en servait maintenant ?

Quel mal y a-t-il à manger du pigeon rôti ?

De cet enchaînement de pensées je ne livrai à M. Mauduyt que la solution matérielle du problème. Je restai indécis sur les motifs déterminans de ma réponse , ou plutôt je n'essayai pas même de les débrouiller.

— Non , monsieur , répondis-je à M. Mauduyt en rougissant un peu , je ne mange pas de pigeon.

— Alors , continua-t-il avec une intention marquée de m'embarrasser , nous pourrons nous

faire servir , si cela te convient mieux , un salmis d'hirondelles ou une brochette de moineaux.

— Eh ! qui s'est jamais avisé , m'écriai-je , de manger des moineaux à la brochette et des hirondelles en salmis ?

— Ce n'est pas l'usage , continua M. Mauduyt , quoique la chair de ces petits animaux soit fine , délicate , exquise et d'une facile digestion. Mais tu ne m'as pas dit si cette répugnance te vient du défaut d'habitude , ou si elle est systématique. —

Puis il se retourna du côté du garçon qui nous servait , et lui demanda , sans m'interroger davantage , la moitié d'une poularde au cresson.

— C'est ce que j'ignore entièrement , repartis-je , car je n'y ai jamais réfléchi. Ce n'est peut-être qu'un caprice.

— Voilà ce qui te trompe , dit-il. Le caprice est une explication bonne pour les esprits paresseux qui ne prennent pas la peine de chercher en eux-mêmes une explication plus rationnelle de leurs choix et de leurs résolutions. L'arbitre de l'homme ne s'arrête jamais à un dessein sans y être porté par quelque mouvement qui lui est propre et qui résulte , ou de son instinct natu-

consultant ma pensée d'un regard scrutateur.

Je ne sais quel effet aurait produit sur vous une pareille question ; ce qu'il y a de certain , c'est qu'elle fut pour moi l'objet d'une de ces opérations de l'esprit qui s'exécutent spontanément , mais d'une manière très-logique , dans l'intelligence , et qui la tiennent comme suspendue un moment sur un nouvel abîme qu'elle vient de découvrir dans le monde moral.

Non , je ne mange pas du pigeon rôti.

Je ne me souviens pas d'avoir mangé du pigeon rôti.

Pourquoi ne mangerais-je pas du pigeon rôti si on en servait maintenant ?

Quel mal y a-t-il à manger du pigeon rôti ?

De cet enchaînement de pensées je ne livrai à M. Mauduyt que la solution matérielle du problème. Je restai indécis sur les motifs déterminans de ma réponse , ou plutôt je n'essayai pas même de les débrouiller.

— Non , monsieur , répondis-je à M. Mauduyt en rougissant un peu , je ne mange pas de pigeon.

— Alors , continua-t-il avec une intention marquée de m'embarrasser , nous pourrons nous

faire servir, si cela te convient mieux, un salmis d'hirondelles ou une brochette de moineaux.

— Eh ! qui s'est jamais avisé, m'écriai-je, de manger des moineaux à la brochette et des hirondelles en salmis ?

— Ce n'est pas l'usage, continua M. Mauduyt, quoique la chair de ces petits animaux soit fine, délicate, exquise et d'une facile digestion. Mais tu ne m'as pas dit si cette répugnance te vient du défaut d'habitude, ou si elle est systématique. —

Puis il se retourna du côté du garçon qui nous servait, et lui demanda, sans m'interroger davantage, la moitié d'une poularde au cresson.

— C'est ce que j'ignore entièrement, repartis-je, car je n'y ai jamais réfléchi. Ce n'est peut-être qu'un caprice.

— Voilà ce qui te trompe, dit-il. Le caprice est une explication bonne pour les esprits paresseux qui ne prennent pas la peine de chercher en eux-mêmes une explication plus rationnelle de leurs choix et de leurs résolutions. L'arbitre de l'homme ne s'arrête jamais à un dessein sans y être porté par quelque mouvement qui lui est propre et qui résulte, ou de son instinct natu-

---

consultant ma pensée d'un regard scrutateur.

Je ne sais quel effet aurait produit sur vous une pareille question ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle fut pour moi l'objet d'une de ces opérations de l'esprit qui s'exécutent spontanément, mais d'une manière très-logique, dans l'intelligence, et qui la tiennent comme suspendue un moment sur un nouvel abîme qu'elle vient de découvrir dans le monde moral.

Non, je ne mange pas du pigeon rôti.

Je ne me souviens pas d'avoir mangé du pigeon rôti.

Pourquoi ne mangerais-je pas du pigeon rôti si on en servait maintenant ?

Quel mal y a-t-il à manger du pigeon rôti ?

De cet enchaînement de pensées je ne livrai à M. Mauduyt que la solution matérielle du problème. Je restai indécis sur les motifs déterminans de ma réponse, ou plutôt je n'essayai pas même de les débrouiller.

— Non, monsieur, répondis-je à M. Mauduyt en rougissant un peu, je ne mange pas de pigeon.

— Alors, continua-t-il avec une intention marquée de m'embarrasser, nous pourrions nous

faire servir, si cela te convient mieux, un salmis d'hirondelles ou une brochette de moineaux.

— Eh ! qui s'est jamais avisé, m'écriai-je, de manger des moineaux à la brochette et des hirondelles en salmis ?

— Ce n'est pas l'usage, continua M. Mauduyt, quoique la chair de ces petits animaux soit fine, délicate, exquise et d'une facile digestion. Mais tu ne m'as pas dit si cette répugnance te vient du défaut d'habitude, ou si elle est systématique. —

Puis il se retourna du côté du garçon qui nous servait, et lui demanda, sans m'interroger davantage, la moitié d'une poularde au cresson.

— C'est ce que j'ignore entièrement, repartis-je, car je n'y ai jamais réfléchi. Ce n'est peut-être qu'un caprice.

— Voilà ce qui te trompe, dit-il. Le caprice est une explication bonne pour les esprits paresseux qui ne prennent pas la peine de chercher en eux-mêmes une explication plus rationnelle de leurs choix et de leurs résolutions. L'arbitre de l'homme ne s'arrête jamais à un dessein sans y être porté par quelque mouvement qui lui est propre et qui résulte, ou de son instinct natu-



rel , ou de l'instinct auxiliaire que lui a fait son éducation , ou de l'empire d'un raisonnement occulte qui s'est développé en lui à son insu , mais dont il retrouverait , en s'étudiant soigneusement , les principes et les corollaires.

— Cela est probable , répondis-je tout haut ;  
— mais , ajoutai-je en moi-même , voilà bien de la philosophie à propos de l'usage de manger du pigeon !

— Cela est si probable que cela est sûr. Le pigeon , l'hirondelle et le moineau sont les hôtes volontaires de la maison de l'homme. On croirait que la nature les a produits tout exprès pour entretenir dans sa pensée le souvenir de son premier état , et pour ne pas lui laisser perdre de vue ses anciens rapports avec le reste du monde créé. Ils ne sont pas ses vassaux par droit de conquête ; seulement ils aiment à vivre dans les bâtimens qu'il a édifiés , et y accourent à l'envi comme s'ils étaient faits pour eux. Ils l'enchantent des grâces variées de leur vol , de leurs chants et de leurs couleurs , car le pigeon plane avec élégance et avec noblesse , il roucoule tendrement , il déploie au soleil les ri-

chesses de sa robe nuée de mille reflets, il reproduit tous les jours sous nos yeux ces miracles d'amour et d'inconsolable constance dont les poètes sont obligés de lui emprunter le modèle. L'hirondelle, au vêtement plus sévère, comme il convient à une exilée, file, s'égare et disparaît dans l'air. Elle va au loin pour nous préparer à la perdre ; elle vient de loin pour nous consoler par l'idée de la revoir. Elle ne sait que susurrer et se plaindre, et son marmure inquiet ressemble à des pleurs, parce qu'elle a le soin d'une famille. Tu sais de quels enseignemens elle est chargée pour nous : elle annonce la pluie, elle annonce le beau temps, elle annonce le deuil de l'année, elle annonce le retour de la bonne saison ; elle porte sur ses ailes noires le calendrier du laboureur. C'est elle qui apprend à nos pères l'art de l'architecture rustique ; c'est elle qui apprend à nos filles les sollicitudes et les joies de la maternité. Le moineau, habillé comme un simple paysan pauvre, mais robuste, de bonne humeur, et tout dispos pour une fête, le moineau, vif, indiscret, curieux, pétulant et bouffon, vole, sautille, bondit au milieu de

nos troupeaux et de nos enfans. Il babille , il jargonne , il siffle , il porte partout la gaieté. Libre habitant du toit domestique , où il paie sa bienvenue en plaisirs , on lui doit tout ce qu'il dérobe , on lui donne tout ce qu'il demande , et il le sait si bien qu'il ne manque jamais , quand la neige couvre la terre où dorment les semences que nous lui avons confiées , de venir frapper du bec , avec un air résolu , à la vitre de la salle à manger , pour réclamer les miettes du festin. En vérité , n'imagines-tu pas que le premier homme qui fit servir sur sa table le pigeon de ses tourelles , l'hirondelle de ses corniches et le moineau de ses murailles , viola outrageusement les saintes lois de l'hospitalité ?

— Je sais maintenant , lui répondis-je , pourquoi je ne mange point de pigeons , d'hirondelles ni de moineaux ; et je tiens que c'est un crime qui prend place tout de suite après celui de l'anthropophage !...

— Il en est de cette idée comme de presque toutes celles que la pratique des honnêtes gens t'a inculquées depuis l'enfance , et dont tu n'as pas encore développé le sens mystérieux dans

ta petite cervelle , car je doute qu'il se soit accrédité parmi les peuples quelque prétendu mensonge qui ne soit pas fondé sur une vérité morale fort essentielle. Aurais-tu entendu parler par hasard de M. de La Mettrie ?

— Il n'est personne qui n'ait entendu parler de M. de La Mettrie. C'était l'athée à titre d'office du roi de Prusse , précisément comme Bébé était le nain du roi de Pologne.

— Athée en toutes choses , reprit M. Mauduyt : médecin qui ne croyait pas à la médecine ; moraliste qui ne croyait pas à la vertu ; psychologue qui ne croyait pas à l'âme ; courtisan qui ne croyait pas à la royauté. Je l'ai vu entrer plus d'une fois , par une chaude journée de l'été , dans le cabinet de Frédéric , se laisser tomber sur un canapé après un petit salut assez brusque , camper ses pieds poudreux sur un tabouret , jeter sa perruque sur un fauteuil , se débarrasser de sa cravatte , et s'éventer sans façon de son mouchoir de poche , pendant que le despote philosophe riait à part et entre ses dents de ses sottises incartades. C'est que l'athée du roi se trompait un peu sur ses véritables at-

tributions à Potsdam. Les temps étaient changés, et non pas les choses, depuis Brusquet et Langeli. La Mettrie se croyait légal de son maître, et il n'en était que le fou.

Tout fou qu'il était, il entraînait, je pense, quelque secrète combinaison dans son extravagance. La Mettrie avait du bon; je le connaissais fort peu, mais je préférerais de beaucoup son entretien au verbiage diffus du directeur général de l'académie et à l'expansion cynique du vieux Formey, l'étourdi le plus fécond en *spropositi* que j'aie entendu de ma vie. L'originalité vraie ou fausse de La Mettrie était du moins féconde en aperçus piquans et nouveaux, en paradoxes ingénieux qu'il savait énoncer d'une manière saisissante, et qui, après avoir fait sourire la raison, lui laissaient toujours à penser. Il avait le bonheur de se convaincre de ses idées en les développant; et comme il n'était pas dénué d'une certaine verve d'imagination, il s'élevait souvent jusqu'à l'éloquence quand il était contredit. La bizarrerie est un fâcheux travers de l'esprit; mais les hommes bizarres, et tu auras plus d'une occasion de t'en apercevoir, ont un im-

mense avantage dans la conversation sur les hommes simplement sensés. Ils n'ennuient presque jamais. — Dans je ne sais quelle occasion où nous devions rejoindre le roi à quelques journées de Berlin, je proposai à La Mettrie de partir avec moi le lendemain à frais communs.

— C'est demain vendredi, répondit-il, et je ne me mets pas en route le vendredi. Pour samedi je suis des vôtres.

Je le regardai fixement pour m'assurer qu'il ne plaisantait pas. Il était fort sérieux.

Nous partîmes le samedi. Le hasard avait réuni à la couchée deux ou trois voitures suivant la cour. Je m'étais arrangé pour souper à table d'hôte.

— C'était aussi mon intention, me dit La Mettrie; mais je viens de vérifier que ces messieurs seraient onze; nous ferions treize à nous deux, et nous souperons chez nous, s'il ne vous convient mieux que je soupe seul, car je suis bien décidé à ne pas m'asseoir à une table de treize couverts, quand il me sera possible de faire autrement.

consultant ma pensée d'un regard scrutateur.

Je ne sais quel effet aurait produit sur vous une pareille question ; ce qu'il y a de certain , c'est qu'elle fut pour moi l'objet d'une de ces opérations de l'esprit qui s'exécutent spontanément , mais d'une manière très-logique , dans l'intelligence , et qui la tiennent comme suspendue un moment sur un nouvel abîme qu'elle vient de découvrir dans le monde moral.

Non , je ne mange pas du pigeon rôti.

Je ne me souviens pas d'avoir mangé du pigeon rôti.

Pourquoi ne mangerais-je pas du pigeon rôti si on en servait maintenant ?

Quel mal y a-t-il à manger du pigeon rôti ?

De cet enchaînement de pensées je ne livrai à M. Mauduyt que la solution matérielle du problème. Je restai indécis sur les motifs déterminans de ma réponse , ou plutôt je n'essayai pas même de les débrouiller.

— Non , monsieur , répondis-je à M. Mauduyt en rougissant un peu , je ne mange pas de pigeon.

— Alors , continua-t-il avec une intention marquée de m'embarrasser , nous pourrions nous

faire servir , si cela te convient mieux , un salmis d'hirondelles ou une brochette de moineaux.

— Eh ! qui s'est jamais avisé , m'écriai-je , de manger des moineaux à la brochette et des hirondelles en salmis ?

— Ce n'est pas l'usage , continua M. Mauduyt, quoique la chair de ces petits animaux soit fine, délicate , exquise et d'une facile digestion. Mais tu ne m'as pas dit si cette répugnance te vient du défaut d'habitude , ou si elle est systématique. —

Puis il se retourna du côté du garçon qui nous servait , et lui demanda , sans m'interroger davantage , la moitié d'une poularde au cresson.

— C'est ce que j'ignore entièrement , repartis-je , car je n'y ai jamais réfléchi. Ce n'est peut-être qu'un caprice.

— Voilà ce qui te trompe , dit-il. Le caprice est une explication bonne pour les esprits paresseux qui ne prennent pas la peine de chercher en eux-mêmes une explication plus rationnelle de leurs choix et de leurs résolutions. L'arbitre de l'homme ne s'arrête jamais à un dessein sans y être porté par quelque mouvement qui lui est propre et qui résulte , ou de son instinct natu-



classes naïves de la société, à travers une soixantaine de générations ? Si vous l'avez oublié, je vous dirai ce que c'était. Il y avait un homme alors, un pauvre et digne homme, un ouvrier nazaréen, qui avait lu avec fruit dans son enfance, qui avait voyagé pour s'instruire et pour cacher sa vie, qui avait pénétré le secret moral de tous les mythes des religions surannées, et qui revenait après vingt ans dans le pays de ses pères à la tête d'une douzaine de sages aussi misérables que lui, proclamer le premier la vérité en face de toutes les tyrannies et de toutes les religions de l'ancien monde. Ce n'était pas une petite affaire, car on n'a jamais révélé aux esclaves qu'ils étaient les égaux de leurs maîtres, sans leur donner l'envie de s'en faire des esclaves ; mais il enveloppait ses leçons d'une morale si conciliante et si douce que les plus superbes et les plus irrités se laissaient façonner, en dépit d'eux-mêmes, à l'indulgence de sa pensée. Il ne fut tiré qu'une épée dans son histoire, et il l'a mandite. Les riches de la terre se soulevèrent contre lui, l'aveugle populace le chargea d'ignominies, les prêtres le fi-

rent fouetter de verges , et il se trouva , comme cela se trouve toujours , un traître pour le vendre et des juges pour le condamner. On le pendit un vendredi entre deux voleurs , auxquels il adressait en mourant des paroles d'amour et de charité , de la bouche qui venait de pardonner à ses bourreaux. Ce fut un grand malheur pour le genre humain , qui ne méritait d'ailleurs ni une telle loi ni une telle victime , mais dont il aurait avancé les affaires de plus de deux mille ans s'il avait vécu âge d'homme , comme sa bonne constitution et ses bonnes mœurs semblaient le lui promettre. On referra bien des révolutions avec ses principes , mais j'ai peur qu'on n'en fasse plus avec ses sentimens , et c'est ce qui imprimera aux révolutions à venir une tache indélébile de scandale et de frénésie. Vous reconnaissez l'homme dont je vous parle , et vous savez que je ne crois pas sa divinité plus légitime que celle d'aucun des innombrables dieux d'Alexandre Sévère ; mais ce n'est pas ma faute ; et quand nous ferons un dieu à la majorité , comme un académicien de Berlin , sous le bon plaisir du roi de Prusse , il faudra bien se

garder d'en prendre un autre que le charpentier de Bethléhem.

— Vendredi ! continua La Mettrie avec exaltation , vendredi à jamais exécration , où le généreux patron de l'humanité souffrante a rendu son dernier soupir dans l'opprobre et dans les tortures ! Vendredi fatal , où le soleil aurait dû réellement se voiler de ténèbres , comme le racontent les historiens ecclésiastiques , s'il avait été autre chose qu'un soleil , c'est-à-dire qu'une masse inorganique , insensible aux douleurs de notre matière organique et sensible ! Vendredi qu'il faudrait effacer du nombre des jours , suivant l'expression de Job , sauf à doubler un autre jour de la semaine , s'il y en avait un qui fût pur de crimes ! Oh ! qu'il meure éternellement le vendredi où le juste est mort , emportant avec lui dans son suaire toutes les vertus de l'espèce et toutes ses libertés ! — Ne pensez-vous pas d'ailleurs , mon ami , que ce soit assez de la conviction amère et profonde de cent millions de familles qui gémissent tous les vendredis sur la mort du Christ , depuis Berlin jusqu'au Japon , pour exciter dans une âme d'homme

quelque triste sympathie ? Vous n'oseriez sourire dans la famille affligée où la petite fille pleure la perte de sa poupée , et la grand'maman la mort de son sapajou , et vous seriez sans compassion pour les regrets de cette famille immense qui pleurait hier sur la mort d'un Dieu ! Quant à moi , pour prendre part aux angoisses de tant d'âmes navrées , je n'examine pas si elles sont fondées en raison , mais si elles sont vives et sincères ; et voilà pourquoi je n'entreprends rien le vendredi.

J'écoutais émerveillé cette déclamation de La Mettrie , dont je n'ai pas retranché un mot , parce que je voulais , avant tout , te donner une idée des formes habituelles de sa logique et de son élocution , pour t'épargner la peine de lire les ouvrages inutiles ou dangereux qu'il a laissés , et dont le moindre défaut est d'être écrits sans goût , sans critique et sans conviction. Je tâcherai d'être plus laconique dans le reste de mon récit.

— C'est sans doute la même idée , lui dis-je , qui vous fait répugner à voir l'image de la croix figurée par une fourchette et un couteau ? Ces

deux superstitions — passez-moi le mot — se touchent du moins de fort près dans l'imagination du peuple.

— La même idée et d'autres encore , repartit La Mettrie. Image d'un supplice parricide que la populace de Jérusalem a fait subir au plus sage et au plus doux des philosophes ; image plus vivante et plus commune d'un supplice moderne , horrible dans sa cruauté quand il est infligé au coupable , et pour lequel l'indignation n'a pas assez d'anathèmes quand il frappe l'innocent , comment voudriez-vous que cette croix odieuse n'attristât pas pour moi l'appareil du repas où deux amis viennent échanger leurs pensées , et goûter le plaisir d'être ensemble ? Si je fuis la croix au théâtre sanglant de nos exécutions homicides , pourquoi me condamnerais-je à la retrouver dans l'intimité du souper ? Ce n'est pas tout. Cette figure hideuse est choquante pour un œil amoureux de l'ordre , qui se complait au repos d'une image régulière , et qu'offusque et révolte la confusion des lignes superposées. Il faut que cet instinct nous soit bien naturel , puisque Pythagore en a fait une des bases de sa

philosophie ; et c'est pourquoi toutes les théogonies s'accordent à voir l'emblème de la divinité dans le triangle parfait , depuis les bergers astronomes jusqu'aux théologiens scolastiques , depuis le *delta* des Grecs jusqu'à la trinité de Tertullien et de Bossuet. Notre goût universel pour les équilatères et pour les parallèles est d'ailleurs le principe fondamental des beaux-arts , et l'homme qui ne le comprendrait pas serait inférieur à l'abeille même , si invariable dans la construction uniforme de son pentagone. Oui , je conçois qu'un génie chagrin , que cette anarchie linéaire et cette violation du parallélisme affligent trop amèrement soit réputé superstitieux ; mais je soutiens qu'une organisation que ne remue pas un peu ce barbarisme de laquelle n'a rien au-dessus de la brute.

— Avec cette facilité d'émotions et de souvenirs , mon cher philosophe , il ne vous sera pas malaisé de m'expliquer votre antipathie pour le nombre treize , que le peuple , avec son expression pittoresque et figurée , appelle le *point de Judas* ?

— Il vous fait horreur comme à moi , et j'en

rends grâces à votre raison. N'est-il pas pénible de se rappeler , dans une société de treize hommes , composée par le hasard , que , dans un nombre pareil de frères choisis par le juge le plus intelligent du cœur humain qui ait jamais existé , il se trouva un bandit capable de livrer aux bourreaux son bienfaiteur , qu'il regardait comme son Dieu ? Quel sentiment doit s'éveiller en vous alors , à la vue de vos convives ? Le moins qu'on puisse se demander , c'est lequel serait , au besoin , délateur et assassin ? Ce nombre se soustrait d'ailleurs à toutes les idées d'ordre , car il exprime le premier des chiffres extra-numéraux du calcul duodécimal , dont le type est emprunté , comme vous le savez , aux douze *lignes* des phalanges de nos quatre doigts , qui sont représentées à leur nombre concret par le cinquième doigt ou par le *pouce*. Or , ces chiffres hétéroclites répugnent à notre esprit de méthode et d'harmonie , comme les lignes qui se détournent de la perpendiculaire. Mais ce n'est pas tout que cela. Les calculs de la probabilité de la vie nous ont prouvé que , sur treize hommes de différens âges qui s'égaient autour d'une table , la nature en doit un tous les

ans à la mort, sauf le bonheur de la chance. Dans un nombre plus grand, ce sentiment s'atténue ; il se perd dans la multitude, il a ici tout le rigorisme d'une proposition arithmétique et toute l'exigence d'un problème qui attend sa solution. Le cadavre est assis au banquet, comme aux fêtes des Égyptiens. Qu'un tyran qui pousse un million d'hommes à la conquête de la Grèce réfléchisse douloureusement sur le destin qu'aura subi avant un siècle cette brillante génération de soldats, vous le comprenez : et vous voulez que je me réjouisse à la table ronde où j'échange, entre mes camarades de vie et d'habitudes, un toast d'espérance et de plaisir, que dans un an je ne rendrai plus à tous, ou qui ne me sera plus porté par personne !

— Ma foi, docteur, lui dis-je, ce n'est pas moi qui serai si exigeant maintenant. Je passe condamnation sur tout ; mais je parierais cent contre un que vous n'aurez pas aussi bon marché de moi sur l'apparition d'une araignée après le soleil couché. J'avoue qu'une araignée est un animal fort désagréable à voir ; mais je suis un grand sot si l'heure y fait quelque chose.



— Attendez, répondit La Metterie en riant ; ne faisons pas si légèrement les honneurs de notre esprit, et surtout ne pariez pas, car vous pourriez perdre. Le peuple est l'élève du temps passé, et la superstition en est la philosophie ; ils sont plus savans que vous et moi sur ces matières. — Vous n'ignorez pas que la nombreuse nation des araignées se distribue en différens corps d'arts et métiers, voués à des industries diverses, mais également hostiles, et parmi lesquels on distingue des filandières, qui saisissent leur proie dans des réseaux comme l'oiseleur, et des chasseresses, qui la poursuivent partout où elle peut se trouver, comme le chien courant ; celles-ci exécutent leurs évolutions dans la maison du pauvre à la piste des insectes nocturnes, et leur rencontre clandestine, aux heures de l'absence du soleil, n'a rien d'alarmant pour l'observateur. Il en est autrement de celles qui tendent leurs filets pendant le jour aux mouches des appartemens et aux myriades de petits volatiles qui dansent dans un rayon du midi. On ne les voit s'éloigner du trou qu'elles habitaient que lorsqu'elles y sont fatiguées par l'obsession de la

chambrière dont le balai a brisé plus d'une fois leur tissu industriel, et cette transmigration s'opère bientôt après, quand il leur reste encore le temps de suspendre ailleurs la trame où leur gibier vient se prendre. L'araignée que j'ai remarquée en entrant, et que vous trouveriez maintenant à la même place, car la lumière artificielle de l'homme fascine presque tous les animaux, appartient à cette habile tribu d'araignées stationnaires qui veillent patiemment au-dessus de leur piège, comme un bourgeois de campagne aux gluaux de sa pipée ou un braconnier à son affût; et je n'ai pas été étonné, en y réfléchissant un peu, qu'elle courût contre son usage, à la manière des Bédouins, sur ces murailles où elle n'a rien à faire, notre installation dans votre chambre ayant dû être précédée de quelque mesure de propreté tardive et paresseuse, assez inaccoutumée dans ces taudis. Quand le soleil est couché, le vagabondage de cette voyageuse dépaycée n'a plus de signification naturelle. Ce n'est plus l'heure du travail ni celle du guet. Il indique alors quelque perturbation inconnue dans son étroit domicile. Vous

ne coucheriez pas volontiers dans une vieille maison d'où les rats s'enfuient par légions , parce que vous savez que ce phénomène a toujours annoncé la chute prochaine du bâtiment. Je ne vous expliquerai point les circonstances toutes matérielles qui les en avertissent , et qui se présentent d'elles-mêmes à votre esprit. N'en est-il pas de même de l'araignée ?.....

— De l'araignée , plus intelligente encore et plus irritable , dis-je en l'interrompant ; de l'araignée , si sensible aux moindres ébranlemens qu'à la vibration d'un instrument ou d'une voix qui fait frémir sa toile , elle se précipite , ou plutôt se laisse tomber au centre où convergent tous ses rayons , ce qui lui a valu assez ridiculement , selon moi , la réputation de musicienne. Je conçois aisément que , dans la case étroite dont les parois la pressent de toutes parts , elle soit prévenue long-temps avant l'homme de l'accident qui menace sa demeure.

— Puisque vous prenez à votre compte cette superstition du peuple en la développant , reprit La Mettrie , je n'ai plus besoin de la justifier. Je me contenterai d'ajouter qu'il n'est pas bien

prouvé que la prescience de l'araignée se borne à lui annoncer l'accident dont nous parlions. Nous n'avons pas compté tous les sens et tous les instincts secrets qu'elle peut avoir acquis, selon sa nature, pour la conservation de son espèce. Exposée, dans les interstices de la cloison ou sous le chaume des masures, aux dangers de toute espèce qui assiègent incessamment les habitations précaires des pauvres gens, qui nous dit qu'elle n'est pas avisée par quelque organe inconnu des lents progrès d'un incendie qui se cache encore, comme les oiseaux de marine ou comme nos amies les hirondelles, de la tempête qui dort, dans une nue à peine visible, au milieu d'un pur horizon ?

— Il faudrait ignorer les mystères les plus communs de l'organisation des animaux, répondis-je à La Mettrie, pour nier cette possibilité, qui a même à mes yeux tous les caractères de la vraisemblance ; mais puisque nous voilà aux hirondelles, dont je ne conteste pas l'infaillible prévoyance, attestée déjà par Virgile, m'expliquerez-vous aussi aisément le ridicule préjugé populaire qui leur attribue une heureuse in-

fluence sur le bonheur intérieur des maisons où elles daignent bâtir leurs nids ?

— Beaucoup plus aisément , me dit le philosophe ; et vous m'épargneriez cette explication , si vous aviez pris la peine de la chercher un instant vous-même. Heureuse , et mille fois heureuse la maison aux nids d'hirondelles ! Elle est placée , entre toutes les autres , sous les auspices de cette douce sécurité dont les âmes pieuses croient avoir obligation à la Providence. Et en effet , sans chercher dans l'hirondelle un instinct merveilleux de prophétie que les poètes lui accordent un peu trop libéralement , n'est-il pas permis de supposer du moins qu'elle n'est point privée de l'instinct commun à tant d'autres espèces , qui leur fait deviner le séjour le plus assuré d'une famille en espérance ? Ne craignez pas qu'elle se loge sous la paille inflammable d'un toit champêtre ou sous les fragiles soliveaux d'une baraque nomade ! Elle a si grand' peur des mutations qui bouleversent nos domiciles d'un jour , qu'on la voit se fixer de préférence aux édifices abandonnés dont nous nous sommes fatigués de remuer les ruines , et que

n'inquiète plus le mouvement d'une population turbulente. Les hommes n'y sont plus, dit-elle, et elle construit paisiblement sa demeure au lieu qui a déjà vu passer plus d'une génération sans s'émouvoir de leurs ébranlemens. Si elle redescend aux villes et aux campagnes, elle ne se fixe qu'à la maison paisible où nul bruit ne troublera sa petite colonie, et à l'abri de laquelle la hutte solide qu'elle s'est si soigneusement pratiquée peut subsister assez long-temps pour lui épargner l'année prochaine de nouveaux labours. Si vous l'avez observée, notre hirondelle se prévient volontiers en faveur des figures bienveillantes ; elle se fie, comme une étrangère de lointain pays, aux procédés du bon accueil ; elle aime qu'on ne la dérange pas, et s'abandonne à qui l'aime. Je ne suis pas sûr que sa présence promette le bonheur pour l'avenir, mais elle me le démontre intelligiblement dans le présent. Aussi je n'ai jamais vu la maison aux nids d'hirondelles sans me sentir favorablement prévenu en faveur de ses habitans. Il n'y a là, j'en suis sûr, ni les orgies tumultueuses de la débauche, ni le fracas des querelles do-

mestiques. Les valets n'y sont pas cruels ; les enfans n'y sont pas impitoyables ; vous y trouverez quelque sage vieillard ou quelque tendre jeune fille qui protège le nid de l'hirondelle , et j'irais , un million sur la main , y cacher ma tête proscrire , sans souci du lendemain. Les gens qui ne chassent pas l'oiseau importun et sa couvée babillarde sont essentiellement bons , et les bons sont heureux de tout le bonheur qu'on peut goûter sur la terre.

— Vous vous appropriez de si bonne foi et avec de si bonnes raisons toutes ces croyances du vulgaire , que je serais étonné de vous trouver des objections contre la superstition la plus universelle du genre humain. Cependant , je n'ai surpris en vous qu'un sourire de pitié et un léger haussement d'épaule , quand le garçon de l'auberge a renversé tout à l'heure la salière sur la table. Voilà au moins un préjugé dont votre philosophie ne daigne pas absoudre le peuple ?

— Un préjugé ! s'écria La Mettrie , un préjugé ! répéta-t-il en insistant énergiquement sur le mot, Savez-vous , mon ami , ce que c'est qu'un

préjugé ? C'est ainsi que l'indique son nom , une chose qui était jugée avant nous , un principe consacré par l'aveu unanime des nations , et contre lequel il ne reste d'argumens que dans la tête d'un rêveur étourdi et suffisant qui se croit appelé à casser sans nouvel appel les arrêts de l'expérience. Vous ne vous êtes pas trompé sur le mouvement que m'a fait éprouver la maladresse brutale de ce maroufle ; mais vous en avez mal saisi l'interprétation. Ce pauvre diable , qui n'est peut-être pas méchant de sa nature , fera nécessairement une mauvaise fin. Il est marqué d'une prédestination fatale , dont l'accomplissement ne peut faillir : il a renversé la salière.

— En vérité ! m'écriai-je à mon tour , en restant immobile de stupéfaction.....

— Vous n'avez pas remarqué qu'à son entrée dans la chambre , il avait lourdement heurté du pied contre la traverse d'un pouce de hauteur qui garnit la porte , et qu'il tenait la salière de la main gauche , quoiqu'il ne soit pas gaucher. Quiconque n'a pas prévu l'obstacle qui se présente devant son pied , dans une maison qu'il pratique depuis long-temps , n'en doit jamais prévoir au-



cun. Il manque de mémoire pour se souvenir des accidens , et de jugement pour s'y soustraire ; il ne jouit pas même de la finesse de tact qui dédommage une rosse aveugle de la perte d'un de ses sens. Les Romains rentraient chez eux quand ils avaient buté en sortant , et c'était une précaution fort bien entendue contre les événemens de la journée. Un homme qui bute a mal dormi, ou se porte mal , ou se trouve dans un état fortuit de préoccupation qui le livre à tous les dangers. S'il emploie sa main gauche , sans y être exercé , à des soins qui exigent de la précision et de la délicatesse , il achève de me révéler le défaut radical de sa malheureuse organisation. Il joint à l'imprévoyance grossière d'un automate l'insolente confiance d'un sot. Toutes les chances favorables de la vie appartiennent à la prévoyance et à la dextérité ; car l'habileté n'est que la dextérité de l'esprit. Comme la main est l'outil essentiel de la fortune, l'infortune est le lot infail-  
libile de l'homme disgracié qui manque d'adresse et d'exactitude dans les opérations matérielles de la main. Les Latins étaient si pénétrés de cette idée , qu'ils n'avaient qu'un mot pour représen-

ter ce qui est gauche et ce qui est sinistre ; et je pose en fait qu'on pourra reconstruire , par la seule étymologie des mots , tout l'édifice de la sagesse humaine , quand nos stupides logomachies auront achevé de le ruiner. Quoi qu'il en soit , vous me citerez d'ici à demain , si vous consultez vos souvenirs , des sourds , des borgnes , des boiteux , qui sont devenus de grands hommes , des artistes recommandables , d'illustres citoyens , d'heureux pères de famille , et je vous avoue que je suis encore à en trouver un qui soit né manchot.

Quant au présage fâcheux qu'on peut tirer du renversement de la salière , continua La Mettrie , c'est une question plus commune et plus facile , et je doute , à vrai dire , que vous me l'ayez proposée sérieusement. —

Comme j'insistais par un sourire qui témoignait probablement que ma conviction n'était pas complète , il poursuivit en ces termes :

— Le sel a été dans tous les temps l'emblème de la sagesse , et je ne vous dirai pas aujourd'hui pourquoi ; mais je sais qu'un emblème est une raison , et qu'on n'y portera jamais d'atteinte qui

n'aille derrière lui blesser une vérité. C'est au point que je partagerais volontiers la prévention désobligeante du peuple contre une jeune fille qui a omis le sel dans le service de la table ; car il est rare qu'on se souvienne d'un devoir de conduite quand on a l'esprit assez négligent pour en oublier la figure. L'usage du sel n'est pas circonscrit comme celui du pain ; il est de première nécessité partout où il y a une famille , et c'est pour cela qu'il est devenu le signe de l'hospitalité parmi ces tribus ingénues ou ingénieuses que nous appelons sauvages. L'action de répandre le sel indique chez elles le refus de protection et d'amitié à des étrangers suspects , en qui on redoute des ravisseurs et des assassins ; et cette pensée m'attristerait à un festin de Lucullus , dans le cabinet d'Apollon. Vous ne voyez ici que la balourdise d'un mal-appris de valet, et je suis de votre avis ; car cet affront indirect d'un hôte mercenaire n'est pas le fait de sa volonté. Mais serez-vous sans commisération envers l'être disgracié qui ne sait ni se servir de son pied pour éviter le heurt du seuil , ni se servir de sa main pour trouver le juste équilibre d'une

salière, ni se servir de la portée et de l'exercice de son rayon visuel pour la mettre à peu près à sa place? L'infortuné n'a plus qu'à s'aller pendre, s'il lui reste assez de sens pour calculer l'action d'un corps qui gravite au bout d'une corde, et dont la pesanteur s'augmente en raison du carré de sa vitesse. — Et si vous parcourez, dans votre pensée, l'interminable série des accidens plus difficiles à éviter que peut occasionner sa pétulante étourderie, n'éprouverez-vous aucune sympathie pour une pauvre famille qui a de tels domestiques? — Pour moi, je ne craindrais pas d'assurer que la maison où l'on renverse le plus souvent le sel est de toute nécessité la plus malheureuse du monde, parce que c'est celle où l'on a le moins d'ordre, d'économie, d'adresse et de prévoyance, et que les choses que je viens de dire sont les principaux élémens du bien-être des ménages!

— Il n'y a rien de plus véritable, mon bon ami, et j'admets d'avance la même interprétation pour le fâcheux pronostic que les bonnes femmes tirent de la rupture d'une glace.

— Ce présage est encore plus grave, reprit

La Mettrie , parce qu'un miroir , fixé entre des châssis solides , est bien moins sujet aux hasards , et que l'éclat de son poli avertit de fort loin la vue des plus distraits. Sa matière oppose d'ailleurs une résistance suffisante aux percussions légères , et on ne le brise guère sans user de violence. Or , on ne peut attendre que d'affreux malheurs partout où l'imprudence et la gaucherie se compliquent avec la force et le pouvoir. On étendrait ce principe à des applications plus importantes , et l'histoire prouverait qu'il est de mise dans l'économie des états comme dans celle du foyer ; mais je vous dois une autre observation qui s'éloignera moins de notre sujet : c'est qu'il était tout naturel que les lésions du miroir réveillassent une idée de fatalité dans l'imagination des hommes qui se sont transmis ces vérités d'expérience et de sentiment , que les philosophes ignorans appellent des superstitions. La répétition limpide et correcte de l'image de l'homme a par elle-même quelque chose de fantastique , singulièrement propre à fapper les esprits d'une sorte de vertige ; et la mutilation qui multiplie l'effet du miroir en détruisant son

unité produit, de l'aveu de tout le monde, un effet qui sort de l'ordre des sensations communes. Ceci n'est pas seulement une superstition, pour me servir de leur langage, c'est une impression.

— Je l'avais éprouvée sans m'en rendre raison, répondis-je à La Mettrie, mais vous m'avez fait revenir de l'habitude des jugemens précipités, et j'oserais à peine vous proposer de regagner maintenant le salon des onze convives, puisque notre souper est fini, si la mèche de nos chandelles, qui plie sous un chapelet de disques ardents, ne m'annonçait pas que le cercle de la table d'hôte a dû s'agrandir d'un nombreux surcroît de compagnie.

— Vous me faites penser, répliqua La Mettrie en éclatant de rire, que l'homme à la salière a oublié de nous donner des mouchettes; et je reconnais bien le génie pernicieux qui le domine à ce défaut de précaution. C'est peu pour lui de déshonorer la maison de ses maîtres par sa maladresse, s'il ne l'expose à être brûlée par sa négligence. L'induction dont vous me parlez n'est au reste, dans le langage du

peuple, qu'une de ces périphrases figurées qui lui sont familières, et qui presque toujours enveloppent un sens exquis. Quand sa chandelle ou sa lampe l'avertit d'une visite prochaine, elle lui fait sentir la nécessité de retrancher le superflu de la mèche, ce qui est à la fois un soin d'ordre et un soin de propreté. Si la visite n'arrive pas, le moucheur de chandelles en est quitte pour un office indispensable que la tradition lui a remis fort à propos en mémoire, et qui sauve peut-être à son toit le malheur d'un incendie. Supposez que cela ne soit arrivé qu'une seule fois depuis qu'on répète à la veillée les vieux enseignemens de la sagesse populaire, et dites-moi si vous connaissez beaucoup de théories philosophiques qui aient rendu de pareils services au village. C'est une question que nous soumettrons, quand vous voudrez, à l'académie de Berlin. — A présent, poursuit-il en jetant sa serviette, je vous accompagnerai d'autant plus volontiers au salon que je suis depuis long-temps fatigué des hurlemens d'un chien dont le râle funèbre semble menacer le quartier.

— Bon, bon, vous n'êtes pas homme à redouter cet augure, pour lequel la science au moins n'a point d'explication.

— La science en trouverait dix, si elle cherchait bien, dit La Mettrie. Vous me direz sans doute qu'il est tout naturel qu'un chien-égaré vienne se lamenter à la porte du gîte hospitalier où il a plus d'une fois suivi son maître avant d'en être séparé par quelque fatal accident, et réclamer à sa manière quelque débris d'alimens, rebuts de la table d'hôte et de l'office. J'en conviens très-volontiers, pourvu que vous conveniez à votre tour qu'il en est autrement du chien errant, que son instinct originel appelle de loin sous les murs d'un hôpital, ou à la croisée d'un moribond. Pourquoi ne serait-il pas pourvu de l'organe qui lui promet une proie, et qui était si bien assorti à sa destination, dans les combinaisons presque providentielles de la nature, que l'on voit partout impatiente et attentive à faciliter la décomposition des êtres dont la vie s'est retirée, comme pour rendre plus vite les élémens qui les composaient au laboratoire éternel de ses créations ? Le vau-



tour descend de bonne heure de ses montagnes à la suite des armées ; il marque les champs de bataille d'un œil plus sûr que les capitaines ; et long-temps avant l'effusion du sang , il plane avec une horrible joie autour de ce peuple de vivans qui lui doit des montagnes de morts pour sa curée. Le corbeau s'abat au sommet d'une potence neuve , et il en prend possession aussitôt que le bourreau. Le goëland bat des ailes sur les pas du pêcheur , et prélève en espérance la dime de ses filets. Dans les villes de l'Orient , l'enterreur public se trouve souvent précédé par la hyène , qui rôde , avec son bâillement affreux , à travers les fosses vides. Dès le commencement de la nuit , elle s'introduit par troupeaux dans les murailles où des fléaux contagieux exercent leurs ravages , et attend , la gueule béante , qu'on lui jette des cadavres. Chez nous , le bœuf est à peine tombé sous la massue du boucher que l'air s'obscurcit d'un nuage d'insectes dévorans , de scarabées noirs et tannés , et de mouches vertes et bleues qui viennent recueillir sur le lieu du sacrifice leur part de chair et de sang. Si vous aviez jamais

tué une taupe dans votre petit jardin, vous n'auriez pas tardé à voir se ruer autour d'elle un essaim bourdonnant d'escarbots à la robe lugubre, bardée de raies fauves comme celle des panthères, qui s'empressent d'enterrer le quadrupède tout palpitant, pour confier à ses entrailles encore tièdes le dépôt de leur hideuse postérité. Et vous vous étonneriez que le chien, rendu à son état primitif, par une circonstance fortuite qui l'a dégagé des devoirs de la domesticité en le privant de ses avantages, recouvrât la prévision funeste sur laquelle reposent à l'avenir tous ses moyens d'existence ? Je ne sais si je me trompe, mais si je l'entends jamais sous la fenêtre du logis où j'aurai été surpris par une maladie soudaine, traîner en longs gémissemens ce cri sauvage qui n'est plus familier à son espèce, je comprendrai parfaitement ce qu'il demande.

— Ces mots achevés, La Mettrie se dirigea vers le salon où je l'accompagnai, et c'est là que finissent notre conversation et mon récit. Tout ce qu'il me semble à propos d'ajouter, c'est que ce fameux matérialiste mourut peu

de temps après, et qu'il mourut chrétien.

— Je n'en suis pas étonné, répondis-je à M. Mauduyt.

Mais ces impressions sent aujourd'hui trop éloignées de moi, pour que je puisse dire bien positivement si j'attachais à cette réponse le sens d'un corollaire logique, ou si je n'en faisais qu'une épigramme.

Ce dont je me souviens mieux, c'est que nous allâmes prendre du café chez Peyron, qui occupait alors cet angle de la galerie septentrionale du Palais-Égalité, habité depuis par Lemblin, et qui a conservé, je crois, la réputation de son moka parfumé et de ses liqueurs délicates. La jeune et jolie personne qui siégeait au comptoir d'acajou aurait probablement fait perdre à La Mettrie lui-même le fil de ses hautes spéculations philosophiques. J'y revins pourtant un moment.

— Ce que vous m'avez dit, mon cher maître, m'a étrangement frappé; mais ce n'est jusqu'ici qu'une dissertation de sceptique à la manière de Bayle. Vous n'avez pas daigné me faire part de vos conclusions.

— J'en tirerai deux pour le moins, me répondit M. Mauduyt; et les voici, puisque tu les demandes :

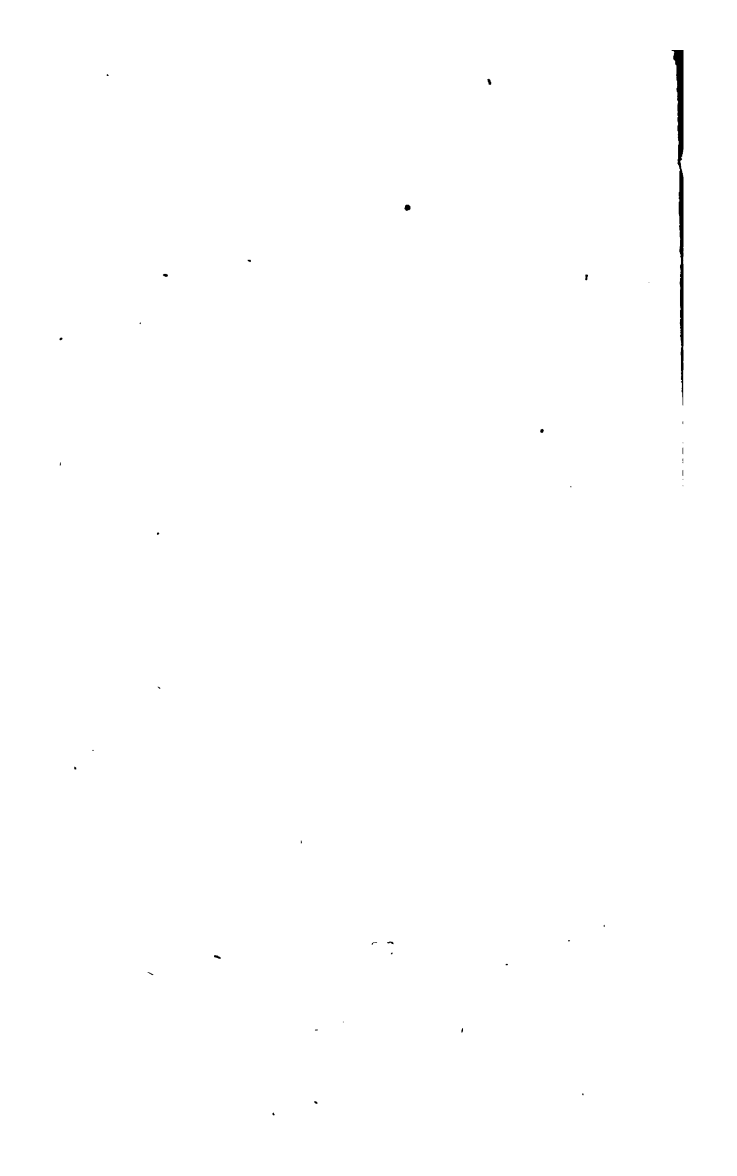
La première, c'est qu'il ne faut pas juger trop légèrement des choses les plus absurdes en apparence, parce qu'il y a beaucoup de vérités très-positives et très-faciles à démontrer qui échappent aux demi-savans.

La seconde, c'est que les gens d'esprit ne sont jamais embarrassés de prouver tout ce qu'ils veulent.

— Tant mieux, repris-je avec chaleur, les gens d'esprit n'ont d'intérêt qu'à faire valoir les idées bonnes et utiles, et le gouvernement représentatif que nous avons le bonheur de posséder nous a placés sous la direction des gens d'esprit.

M. Mauduyt me regarda fixement encore une fois, replaça ses lunettes dans leur étui, et me tendit le *Journal du soir* des frères Chaigneau, qu'il venait de parcourir, en m'indiquant du doigt la séance des conseils.

— Vois plutôt ! me dit-il.



DE  
la **P**erfectibilité de l'**H**omme,  
ET DE  
L'**I**NFLUENCE DE L'**I**MPRIMERIE  
SUR LA CIVILISATION.



**P**ERFECTIBILITÉ n'est pas un mot ancien, et j'en rends grâces à la raison de nos aïeux. Platon, Cicéron et Marc-Aurèle n'y entendraient rien ; Montaigne en rirait de pitié, lui qui disait avec

une prescience si pénétrante à la fin du seizième siècle : « Nos mœurs sont extrêmement corrompues , et penchent d'une merveilleuse inclination vers l'empirement de nos lois et usages ; il y en a plusieurs barbares et monstrueuses ; toutefois , pour la difficulté de nous mettre en meilleur estat et le danger de ce croulement , si je pouvois planter une cheville à notre roue , et l'arrêter en ce point , je le ferois de bon cœur. »

Dire que l'homme est perfectible , c'est supposer qu'il peut changer de nature ; c'est demander la rose à l'hysope , et l'ananas au peuplier.

Donnez-moi un homme qui ait autant de sens que ce voyageur de Sirius qui fut rencontré par Micromégas ; donnez-moi seulement un homme que la nature ait pourvu d'un sens de plus que le reste de l'espèce , et je comprendrai facilement sa perfectibilité relative. Je ne dis pas qu'une grande révolution du globe , suivie d'une création intelligente ou d'une création spontanée , ne puisse produire , après une longue succession de siècles , une espèce beaucoup plus heu-

reusement organisée que la nôtre, et ce n'est pas dire beaucoup; mais cette espèce ne sera pas identiquement la nôtre : il y aura, comme je l'ai dit, création et non pas perfectionnement.

La seule partie de notre civilisation où quelque apparence de perfectibilité se révèle, c'est le travail mécanique, l'industrie manuelle de l'homme. La main de l'homme est en effet un instrument très-ingénieux dont les applications possibles ne sont jamais essentiellement finies. Cependant il est douteux que ses œuvres de ce genre puissent enthérer d'une manière bien sensible sur ces merveilles de l'adresse et de la patience qui faisaient l'admiration des temps intermédiaires, et ce serait peut-être assez pour lui d'y revenir. Quant aux opérations morales de son intelligence, elles sont finies comme ses organes; il n'ira pas plus loin tant qu'il ne sera qu'homme.

On a parlé mille fois depuis quelques années du perfectionnement des sciences. C'est la plus abusive des extensions de mots. Les sciences spéculatives n'ont pas bougé; les sciences positives sont inamovibles de leur nature; les sci-



ces de fait s'augmentent et ne se perfectionnent pas. Tant que l'homme n'aura pas tout vu et qu'il sera curieux, il ne manquera pas d'occasions de voir encore, et il restera maître d'enregistrer ses découvertes et de publier ses descriptions. Cette latitude est même assez ample, car on peut supposer hardiment qu'il n'a vu que la plus petite partie des choses, et qu'il ne verra jamais tout. Il surprendra sur le fait de nouveaux accidens et de nouvelles propriétés; il reconnaîtra de nouvelles existences qui lui avaient échappé jusqu'à nous; il tentera de nouvelles analyses, de nouvelles synthèses, de nouvelles applications; il formera de nouvelles nomenclatures et de nouvelles méthodes; il n'inventera plus. Tout pauvres de notions qu'aient pu être les premiers maîtres des sciences de faits, la création de ces sciences leur appartient; tout riches d'observations que soient leurs successeurs, la création leur est interdite. Les premiers ont fait la physique, la chimie, l'histoire naturelle; les autres font des expériences, des combinaisons et des catalogues.

Si le livre des *Découvertes des anciens attri-*

*butes aux modernes* remplissait dans toute son étendue la promesse immense du titre, la part des modernes serait bientôt faite. Il valait mieux ne pas l'entreprendre et résumer ce plan, tout vaste qu'il est, dans une solution bien laconique et bien commune : *Il n'y a rien de nouveau sous le soleil*. Le dix-huitième et le dix-neuvième siècles se sont crus découvreurs par une raison toute simple, c'est qu'ils étaient souverainement ignorans, et qu'à l'exception du charlatan qui proclamait effrontément son plagiat comme une nouveauté dont la perception s'était dérobée avant lui à tous les efforts du genre humain, personne ne se serait avisé de son temps de feuilleter l'auteur obscur dont il s'appropriait la découverte. Il en est presque de toutes les acquisitions de notre intelligence depuis les temps nouveaux, comme de l'invention des cartes à jouer placée sous Charles VI, et qui remonte aux époques les plus reculées de l'antiquité; comme de celle du papier de chiffons, dont la fabrication était vulgaire avant la fondation d'Alexandrie; comme de celle de l'encre d'imprimerie, attribuée à Schoeffer, et dont la recette

se trouve dans Dioscoride , liv. 1<sup>er</sup>, chap. LXVII<sup>e</sup> ; comme de celle de l'imprimerie elle-même , qui est presque immémoriale à la Chine. De Christophe Colomb à Polichinelle , dont le type grotesque s'est retrouvé dans les figurines égyptiennes presque aussi vieilles que les Pyramides , nous n'avons pas fait un pas sur un sol scientifique où les générations primitives n'aient laissé quelques-uns de leurs vestiges ; car , à supposer même que l'Amérique n'ait pas été visitée et peuplée peut-être par les habitans de l'ancien monde , comme nous avons tant de raisons de le croire , la géographie et la philosophie antiques prouvent assez que l'existence de cet hémisphère a toujours été un fait rationnel. Il n'y eut qu'un cri d'admiration en France quand d'Alembert tira de son génie étroit et stérile une classification assez lumineuse des connaissances humaines. Elle était dans Bacon , qui l'avait prise chez nous à un certain Savigny , dont le livre se vendait au poids. Celui-ci l'avait prise à un certain Bergeron , plus inconnu encore , qui l'avait prise je ne sais où ; et il ne serait pas d'une grande importance de le savoir , puisqu'on la re-

trouverait à peu de chose près dans Aristote , qui arriva certainement trop tard pour l'inventer. Ce n'est rien que cela : il n'y a pas jusqu'à l'allaitement des enfans par les mères qui n'ait passé pour une innovation dont les bonnes gens font honneur au génie philanthropique de Jean-Jacques Rousseau , comme si Ève et ses filles avaient mis leurs premiers-nés en nourrice. A prendre que cette prétendue découverte n'ait consacré son nom qu'en qualité de suasoire éloquente et pathétique , il fallait au moins rendre justice aux beaux vers de Scévole de Sainte-Marthe , dont Rousseau n'est guère que le traducteur , et à la véhémence plaidoirie d'Érasme , qui a victorieusement résolu la même question en douze points , avec toute la force de logique et de talent qu'on lui connaît , dans le second livre de son commentaire de l'*Ecclésiaste* , plus de deux cents ans avant le philosophe de Genève.

Je me souviens d'avoir assisté fort jeune à une leçon de *mnémonique* ou mémoire artificielle , débitée dans le plus mauvais jargon imaginable , par un pauvre philosophastre allemand nommé

Feinaigle. C'était aussi une découverte. Cette belle science, dont la surprenante nouveauté ne fut contestée par personne, coûtait deux louis d'or à chaque adepte. On l'aurait apprise en une heure et pour dix sous dans les bouquins triséculaires de Pierre de Ravenne, de Gior-dano Bruno, de Grattarol, de Paëp, et d'une douzaine d'autres dont le nom n'est ni plus ni moins recommandable aujourd'hui. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'à de sottes formules près dont ce plaisant inventeur l'avait ridiculement surchargée, elle est tout entière dans le troisième livre des *Rhétoriques* de Cicéron *ad Herennium*, que les littérateurs de ce temps-là ne se souvenaient pas d'avoir vues au collège. On parle maintenant de l'enseignement universel de M. Jacotot, qui menace de ruiner de fond en comble le monopole doctoral des hautes puissances universitaires. En tout cas, il faudra que ce grand homme restitue les plus beaux fleurons de sa couronne à un méchant pédant du dix-septième siècle, qui fit quelque temps métier et marchandise de ces extravagantes pauvretés, au milieu de Paris, à la grande

délectation des mauvais plaisans de son quartier, et dont les épiciers ont, depuis longues années, confisqué la gloire en feuilles. Rien ne nous manque plus, grâce au ciel, qu'une religion nouvelle, pour achever de parcourir en ce siècle de lumières la longue série des aberrations de l'esprit, et il n'y a qu'à lire et choisir pour en composer cent par semaine, avec le répertoire inépuisable des livres sacrés de tous les peuples, les relations des voyageurs, et les rêveries écrites ou traditionnelles de ces innombrables hérésiarques du moyen âge, qui sont, à proprement parler, les sophistes du christianisme. C'est une occupation fort innocente et qui a même un côté assez divertissant à l'époque éminemment religieuse où nous voilà parvenus. D'ailleurs, si le nouveau est possible, c'est dans l'absurde qu'il faut le chercher. La vérité est limitée, et l'absurde ne l'est pas.

Tranchons le mot une fois pour toutes : la société est un cercle vicieux et très-vicieux ; elle ne peut pas en sortir, parce qu'elle n'a pas dans son organisation les facultés excentriques qui la jetteraient en dehors. Les esprits très-supérieurs

seuls vivent sur une tangente de ce cercle qui n'est pas comprise en lui, mais qui adhère à lui par un point intime et insécable, et qui suit, bon gré mal gré, son mouvement. Il ne dépend pas plus d'un corps politique, et même d'un législateur en théorie qui s'amuse à fabriquer des utopies dans son cabinet, de créer un nouvel ordre de civilisation, qu'il n'appartient aux termites de la Nubie de créer de nouveaux ordres d'architecture, et à l'abeille de nos ruches d'ajouter un côté au polygone éternel de ses alvéoles. Ce que nous pouvions a été fait, et tout ce qui a été fait se fera. Le monde a été jeune, il est vieux; il a eu ses quatre âges, ou, comme disaient les anciens, ses quatre siècles; et il durerait cent mille ans qu'il tournerait perpétuellement sur le même axe, au gré des mêmes mobiles. Sa vie s'est écoulée comme s'écoule celle de l'homme pris individuellement, qui en est le prototype, traînant long-temps les langes d'une enfance imbécile, tourmentée par les passions furieuses de la jeunesse, poursuivant follement le but fallacieux des ambitions de la virilité, et usant les restes d'une décrép-

pitude aigrie par la perte de toutes les espérances en accès alternatifs de désespoir et d'inertie. Le *mieux*, en quelque chose qu'on l'imagine, est une illusion pour ceux qui apprennent, un prétexte pour ceux qui savent, un objet d'amertume et de dérision pour ceux qui meurent. Le pronostic infaillible des sociétés à venir est tout entier dans l'histoire des sociétés anéanties. L'antiquité a fleuri par l'institution de l'esclavage, les temps secondaires par celle du christianisme, qui a ouvert la porte à toutes les libertés et à toutes les révolutions. Voici l'âge de l'imprimerie qui est la dernière époque du possible, parce qu'elle a donné tout à tous. C'est la loi agraire de l'intelligence. Après les castes, les prêtres; après les prêtres, les avocats; après les lois purement humaines, l'Évangile; après l'Évangile, les journaux. Toutes les civilisations sont là, et quand cela sera fini, il n'y aura plus qu'à recommencer.

Il est vrai qu'un homme qui avait certainement du génie, car on n'embrasse pas sans génie une combinaison d'idées propres à devenir populaires, saint Simon a dit textuellement :



« L'âge d'or n'est pas derrière nous, il est devant. » C'est là qu'il s'est trompé. L'âge d'or n'est ni devant ni derrière la société actuelle : il est dans le domaine imaginaire des vaines ambitions de l'homme, comme la plupart de ses croyances. Ce type idéal de perfectionnement est la plus vieille des rêveries sociales : et cette illusion doit suivre l'espèce jusqu'à sa décrépitude où nous sommes, et jusqu'à sa mort où nous touchons. Toutes les espérances de la race humaine se meuvent dans le vide. Sa seule destinée essentielle est de durer sous différentes formes, et de finir sans avoir atteint à son but, parce que le but qu'elle cherche est placé hors de sa destination naturelle. Les notions que nous avons sur notre bien-être futur sont tout au plus aussi exactes que celles qui nous restent du paradis terrestre. Celles-ci du moins reposent sur une espèce d'histoire dont le souvenir entre pour quelque chose dans les traditions de la foi religieuse. Celles-là ne s'appuient sur rien qui ait été avant nous, et qui puisse être jamais. Il n'y a que deux faits absolument vrais dans le monde visible, le commencement,

qui est au berceau , et la fin , qui est à la tombe. L'homme , que les anciens appelaient un microcosme ou petit monde , parcourt , dans son rapide passage sur la terre , toutes les périodes de la durée du monde collectif. Il naît , il croît , il vit , il vieillit , embrassant de plus en plus un avenir qu'il ne touche nulle part , et meurt sans avoir rien obtenu de ce qu'il avait désiré. L'histoire de l'individu est celle des peuples.

Je sais bien qu'on me dira qu'au point où la civilisation est parvenue , sa marche est nécessairement progressive , puisqu'elle a trouvé dans l'âge de l'imprimerie un véhicule de progression dont les âges antérieurs étaient privés. L'imprimerie a pourvu , selon l'opinion générale , à tout retour possible à la barbarie. Cette proposition s'est même convertie en axiome , et il faut bien dire une fois que cet axiome est un mensonge. L'imprimerie est si peu une digue contre la barbarie , qu'on ne court aucun risque d'avancer qu'elle l'a rendue plus imminente et plus inévitable. Elle n'est pas l'aurore d'un jour sans fin ; elle est le crépuscule d'une éternelle nuit. Tous les siècles que la civilisation perdra

sur sa longévité présumable lui ont été volés par Guttemberg.

Une opinion nouvelle passe toujours pour un paradoxe ; et si toutes les vérités latentes venaient à éclore aujourd'hui , je suis convaincu qu'il n'y aurait plus que le mensonge qui ne fût pas paradoxal. Celle-ci est d'une telle nature qu'elle se proclame d'elle-même. Elle ne se fait pas valoir par des hypothèses ; elle éclate dans les faits.

Quand l'imprimerie fut inventée en Europe , l'âge intermédiaire de notre vie sociale n'était pas fini. Loin d'en hâter la décadence , elle le prolongea. C'est elle qui rendit vulgaires les absurdes contestations de la scolastique , et qui transporta au milieu d'une société , éclairée jusqu'alors des simples lumières instinctives de son organisation naturelle , les doctrines ténébreuses et les aberrations stupides du monachisme. L'instinct de la raison se développa tout au plus en son temps , comme il l'aurait fait sans l'imprimerie , dont Socrate et Cicéron n'avaient pas eu besoin pour vaincre le polythéisme , et pour réduire à leur valeur les rêve-

ries hypocrites des augures. Comparez les époques de transition, et dites sincèrement si l'imprimerie a fait gagner du temps à la raison humaine dans la discussion des idées religieuses, ou si elle lui en a fait perdre.

L'influence la plus immédiate de l'imprimerie devait se faire sentir dans le progrès des littératures. C'est là que l'ongle vigoureux du lion de la civilisation aurait laissé une empreinte immortelle, si ce privilège lui avait été donné; mais cette empreinte caractéristique, où est-elle? Quel Homère a détrôné Homère? Quel poète lauréat de Léon X nous a rendu l'harmonieuse philosophie d'Horace? Où est l'historien qui a éclipsé Tacite, et le moraliste qui a fait oublier Marc-Aurèle? Voit-on, sans remonter si loin, que les siècles immédiatement antérieurs à l'imprimerie le cèdent de beaucoup à ceux qui l'ont immédiatement suivie? Le Dante est-il si fort au-dessous du Tasse, Boccace au-dessous de Bembé, de Castiglione et de Firenzuola, Pétrarque au-dessous de Sannazar? Les deux plus grands hommes, simplement lettrés des temps modernes, Érasme et Luther, sont nés

eux-mêmes trop tôt pour former leur génie par la lecture des livres imprimés, plus rares dans leur enfance que les manuscrits, et qui les a surpassés ? Abordons cette question dans le vif, car elle n'est inexpugnable d'aucun côté qu'on la prenne. Quand l'imprimerie fut inventée, pour qu'elle servît à quelque chose, il fallait probablement que l'époque fût déjà très-avancée, très-adulte et très-puissante. Si l'on remarque en effet que tous les classiques, à l'exception de deux ou trois qui n'étaient pas encore retrouvés, furent imprimés pendant le cours des trente premières années de la découverte, dans plus de cent cinquante villes différentes, au nombre de huit ou dix éditions pour chacun, ce qui suppose une production presque simultanée de dix millions de volumes, on conviendra qu'une telle entreprise supposait une quantité presque innombrable de savans capables de choisir avec intelligence parmi les productions de l'esprit, d'éclaircir leurs difficultés, de comparer leurs variantes, de reconnaître et de rectifier leurs altérations, de suppléer à leurs lacunes, et on ne dira pas qu'aucun de ces hommes doctes fût

redevable de son savoir au génie inventeur d'un ouvrier de Mayence , qui ne pouvait rien sans eux. Eh bien ! je le demande à tous les esprits dégagés de préventions , admettons que l'imprimerie nous est donnée d'hier , comme la liberté illimitée de la presse , dans l'état actuel de notre doctrine et de nos lumières , et qu'on me dise sincèrement combien il faudra de siècles pareils pour accomplir de pareils travaux ? Sont-ils si nombreux de nos jours , ces Lascaris , ces Chalcondyle , ces Démétrius de Crète , ces Monbrius , ces Trapezuntius , ces Manuces , ces Robert Gaguin , qui distribuèrent au genre humain avec une prodigalité si éclairée les trésors de l'antiquité savante ? Hélas ! l'Europe entière , en exceptant seulement l'Allemagne , dont la civilisation est restée stationnaire , de l'avis de tous les politiques , fournirait à peine aujourd'hui de correcteurs intelligens , je ne dis pas la centième partie des presses du quinzième siècle , mais la seule presse polyglotte d'Alcala. Bien plus : des cent cinquante villes fécondes où les manuscrits se multiplièrent , comme les pains miraculeux de l'Évangile , cent vingt au

moins n'ont plus de presses, ou n'en conservent que pour la proclamation du préfet, la lettre pastorale du prélat ou l'ordonnance de police du bourgmestre. Elles ont oublié jusqu'à la gloire dont un art nouveau les avait décorées, dans un temps que nous appelons barbare, et se complaisent innocemment dans ce qui leur reste de littérature, la dialectique de bureau et l'éloquence de sacristie.

La conservation matérielle des monumens de la pensée humaine paraît sans doute mieux assurée par un procédé qui peut les multiplier à l'infini ; mais cela même est-il bien sûr ?

Les Chinois ont détruit les livres dans une de leurs révolutions, qui remonte à une époque fort ancienne, et la moitié des livres sacrés, tout protégés qu'ils étaient par le dévouement des peuples, périrent dans la conflagration universelle. Ce qui leur reste de cette histoire et de cette littérature de tant de siècles n'équivaut pas à la centième partie de ce que nous avons sauvé des ruines du moyen âge. Ils avaient cependant l'imprimerie.

Une révolution contre les livres, et elle est

infaillible, puisque nous l'avons déjà vue au point de s'effectuer il y a une quarantaine d'années — hélas ! il n'y en a qu'une ! — sera d'autant plus animée à leur destruction qu'elle aura plus où se prendre.

On s'imagine mal à propos que les manuscrits étaient rares chez les anciens. Il y en avait certains de plus multipliés que la plupart des ouvrages que l'impression a reproduits. La matière en était plus fixe et plus durable, la conservation garantie par des précautions plus attentives. Où sont cependant ces manuscrits d'Homère qu'Alexandre avait renfermés dans les cassettes de Darius ? Où sont ces chroniques de l'ancien monde qu'Énoch avait gravées sur le rocher ? L'empereur Tacite prescrivit à tous les citoyens romains de se munir d'un exemplaire des œuvres de l'immortel historien dont il portait le nom ; ce soin fut inutile. Nous n'en possédons que des lambeaux. La bibliothèque des Ptolémées était bien plus riche en trésors littéraires que la plus riche des bibliothèques modernes de l'Europe. Elle contenait sept cent mille volumes. Que fallut-il pour l'anéantir ? Une torche.



Quant à l'impulsion que l'imprimerie a communiquée aux lettres, je l'ai cherchée dans la sincérité de mon cœur, et j'avoue que je ne la trouve pas.

Le siècle de François I<sup>er</sup> et celui de Louis XIV étaient de grands siècles, et ils sont arrivés à la suite de l'invention de l'imprimerie; mais l'imprimerie n'y est pour rien. C'est que c'était là leur placé. Ils ont été avec elle, et tout au plus, ce qu'ils auraient été sans elle. Le siècle de Périclès et celui d'Auguste ne l'ont pas attendue.

Si elle a exercé quelque influence sur les développemens de notre littérature, tant pis; car cette influence ne pouvait servir qu'à altérer sa naïveté. Elle ne lui a point communiqué de qualités nouvelles; mais elle a dû en restreindre l'essor en lui imposant les entraves d'une imitation bigote et méticuleuse, en la dépouillant du principal mérite des productions de l'esprit, qui consiste dans l'indépendance d'une pensée vierge et dans le tour d'une expression originale. C'est peut-être elle qui a fait de deux pléiades d'hommes de génie un troupeau de plagiaires élégans.

Ce qu'elle a essentiellement multiplié , parce que ce genre de travail est une pâture tout assortie aux intelligences médiocres , ce sont les traductions et les dictionnaires , qui sont signes d'ignorance , comme la loterie est symptôme de misère , et qui annoncent d'une manière infail-  
lible la décadence des lettres. Pays de traduc-  
tions , pays d'impuissance et de mauvaises études. Il faut que les Latins aient fait bien peu de cas des métaphrastes pour ne nous avoir pas laissé une traduction du grec qui tienne place parmi les classiques. Ils ne toléraient ce métier pédantesque et servile qu'à l'usage des classes illétrées. En effet , si on excepte le *Daphnis et Chloé* d'Amyot , qui vaut cent fois mieux que le roman de Longus ; le *Don Quichotte* de Filleau de Saint-Martin , qui ne vaut ni plus ni moins que le chef-d'œuvre inimitable de Cervantes , et deux ou trois autres tout au plus , quelle traduction a jamais fait passer dans notre langue l'ombre de l'original ? La plupart des auteurs , et ce sont précisément ceux qui se distinguent par un type individuel de talent , ne peuvent du tout se traduire. Horace , Perse , Juvénal , Ca-

tulle, Martial, Pline le jeune, Tacite, Lucrèce; Pétrone, Shakspeare, Dante, Arioste, Machiavel, Camoëns, sont lettres closes pour quiconque ne les connaîtrait pas sous leur forme naturelle. Sur dix traducteurs, il y en a neuf qui n'entendent pas la langue qu'ils traduisent. Sur dix traducteurs qui l'entendent, il y en a neuf qui n'entendent pas celle dans laquelle ils traduisent. Je ne dis rien de ceux qui n'entendent ni l'une ni l'autre. Pour trouver un traducteur excellent, il faut trouver d'abord un homme qui soit profond penseur et grand écrivain en deux langues. C'est une rareté. Il faut ensuite que cet homme, par modestie ou par caprice, ait consenti à subordonner son génie aux conceptions des autres. C'est un phénomène. Notre fameuse traduction des *Géorgiques* ressemble au poëme de Virgile comme une poupée de marchande de modes à une statue de Phidias.

Revenons aux bienfaits de l'imprimerie, et ne lui contestons aucun de ses avantages. Elle a préservé, dit-on, d'admirables écrits des ravages du temps, et peut-être elle nous aurait conservé tous ceux des anciens si elle en avait

été connue. Je regrette probablement autant qu'un autre la perte du théâtre de Ménandre et celle de ces comiques latins parmi lesquels Térence ne tenait que la sixième place, quoique Plaute n'y fût pas compté;

At nostri proavi plautinos et numeros et  
Laudavere sales, nimium patienter utrumque  
Ne dicam stulte mirati.

— HOR., *de Art. poet.* —

Je jouirais avec délices de la lecture des dé-  
tades perdues de Tite-Live et des poèmes de  
Varius; je paierais à haut prix l'édition la plus  
imparfaite du traité de *Gloria*, de Cicéron, et  
surtout du traité de *Virtute*, de Brutus, qui,  
parti d'une telle main, devait être une œuvre  
de conscience et de génie comparable à ce que  
l'antiquité nous a transmis de plus digne de l'ad-  
miration des siècles; mais je me console quel-  
quefois en pensant que la même fortune aurait  
perpétué jusqu'à nous les inepties de Bavus et de  
Mévius, et les impertinentes diatribes de Zoïle;  
heureux même si la barbarie que l'imprimerie  
traîne après elle, et que la diffusion des idées

écloses sous son influence doit rendre nécessairement plus intense et plus destructive, eût épargné autre chose !

Voilà le grand inconvénient de l'imprimerie : elle est passive et non intelligente ; elle obéit et ne juge pas ; elle a mis le bon en circulation, elle y a mis le mauvais ; elle a rendu plus faciles quelques jouissances délicates ; elle a fomenté des milliers d'erreurs et de folies ; et comme le nombre des esprits judicieux est infiniment plus petit que l'autre, elle a récréé les veilles du sage, mais elle a soulevé un ferment inextinguible de désordre dans la multitude ; elle a accéléré la civilisation pour la précipiter vers la barbarie, comme l'opium pris à forte dose accélère la vie pour la précipiter vers la mort.

Si cependant elle a été favorable aux lettres, on ne dira pas du moins qu'elle a été favorable aux lettrés. La multiplication vénale des mauvais écrits a déshonoré l'art d'écrire. Chez les anciens, le talent du style, que Pope appelle le chef-d'œuvre de la nature, revêtait celui qui en était doué d'une espèce de sacerdoce. Elle en a fait un métier. La culture de l'esprit conduisait

alors à tout ce qui est grand et honorable ; on n'y voit aujourd'hui que la vaine occupation des oisifs , la ressource du pauvre et l'arme du méchant. On jettera pendant quelque temps encore un morceau de pain à la science et au génie , mais on ne les honorera plus. Ce n'est plus de nos jours que la pourpre ira chercher Tullius , et que Pétrarque montera en triomphe au Capitole. L'inspiration elle-même s'est glacée d'effroi dans les âmes les plus passionnées , au bruit de cette publicité turbulente qui n'est pas de la gloire. Les muses sont femmes , et leurs plaisirs ne peuvent se passer de mystère.

La question n'est pas épuisée sans doute , mais elle est jugée. Rien ne s'oppose au retour de la barbarie dans ce que vous appelez la marche progressive de la société moderne. Vous serez barbares comme vous l'avez été , vous le serez peut-être davantage , et il ne s'en faut guère que vous ne le soyez déjà ; seulement votre barbarie diffèrera de l'autre en un point , c'est qu'elle commencera son règne au nom de la civilisation et de la perfectibilité , c'est-à-dire par le ridicule. Je ne vous conteste pas l'avantage

d'avoir soulevé quelques-uns des voiles de la chaste Isis : il ne faut pour cela qu'une curiosité persistante et une vanité indéfessible, deux facultés qui n'ont manqué à aucun âge de la société, mais qui caractérisent particulièrement la société actuelle. Quant à ce voile éternellement impénétrable derrière lequel, depuis le commencement des temps, la nature dérobe ses mystères à tous les yeux mortels, vous ne le soulèverez jamais. La seule vérité qui vous appartienne en propre et qu'il vous soit permis de sonder dans toute sa profondeur, c'est que vous devez mourir de mort, et que toutes vos institutions doivent mourir comme vous.

Je voulais prouver que l'imprimerie elle-même ne changerait rien, quoi qu'on en dise, à la condition indispensable de toutes les existences, et qu'elle n'était ni un préservatif pour la gloire contre l'oubli, ni un préservatif pour la civilisation contre la barbarie. Il m'aurait été plus doux de lui attribuer ce privilège qu'il faut malheureusement reléguer parmi les fables avec les secrets magiques de Médée, la fontaine de jeunesse des poètes, et l'or potable des alchimistes. Quoi-

que je sois loin d'être un de ses enfans les plus favorisés , je n'ai jamais compris le dépit dénaturé de l'ingrat qui ose offenser sa nourrice. J'aimerais à jouir de ses merveilles sans prévoir la catastrophe universelle qui les replongera dans peu , avec la société tout entière , dans une longue et profonde nuit. Ce n'est pas ma faute s'il en est de la contemplation de l'avenir des peuples comme de cet antre de Trophonius d'où l'on ne sortait qu'avec un visage attristé , et si je ne puis que m'écrier sur les bords de l'abîme , avec les sages des temps écoulés :

. . . . . Dum licet uti ,  
Utere deliciis ; omnia mors adimit.





DE  
L'UTILITÉ MORALE

DE L'INSTRUCTION

Pour le Peuple.



QUAND l'académie de Dijon posa pour sujet de discours cette question si favorable au génie de Rousseau : *Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à épurer ou à corrompre les mœurs?* Elle fit preuve de courage et de philosophie ;

car c'était la première fois qu'une académie s'avisait de pareille alternative. Aujourd'hui, on crierait à la barbarie, et le premier de nos écrivains serait lapidé à Paris comme à Motiers-Travers; seulement, ce ne serait plus comme philosophe, ce serait comme *obscurant*. Les peuples éclairés font ce que faisait le cheval de Lénore : ils vont vite.

L'académie de Dijon manqua cependant son but, en ne prenant pas la question d'assez haut. Il fallait demander : *A quoi sert l'instruction, et quels avantages la civilisation a-t-elle retirés de l'invention de l'écriture?*

Le génie de Rousseau eût été plus à son aise dans la discussion ainsi élargie; et, si je ne me trompe, les motifs de sa solution seraient sortis de son sujet d'une manière plus claire. Il est heureux pour moi que leurs développemens puissent se passer des ressources de l'imagination et de l'éloquence. C'est un thème si naïf qu'il y aurait scrupule à le charger des ornemens de la parole, si on les avait à sa disposition. La vérité y perdrait : on la reconnaît à sa

simplicité; et c'est pour cela que l'antiquité la peignait toute nue.

L'invention de la lettre fut le chef-d'œuvre de l'homme civilisé; et j'entends ici par chef-d'œuvre, non pas ce qu'il avait à faire de mieux, mais ce qu'il pouvait faire de plus. La multiplication indéfinie de la pensée par l'imprimerie n'en est qu'un résultat. Arrivé à l'invention de la lettre, l'homme avait parcouru tout le cercle de sa puissance intellectuelle; il était parvenu à matérialiser l'esprit. La civilisation, à ce degré, n'a plus qu'à finir, et tous les efforts qu'elle tenterait pour se donner une nouvelle destinée seraient inutiles; elle est à la pente de sa décadence : il faut qu'elle descende.

Toutes les histoires de l'antiquité ont des mythes et des symboles pour exprimer cette idée, bien connue des premiers sages. C'est Prométhée qui dérobe le feu divin, et qui n'enfante que la mort; c'est Adam qui cueille le fruit de la science, et qui n'apprend que le malheur de sa race, à jamais condamnée; ce sont les descendans de Noé qui élèvent des tours vers le ciel, et qui arrivent à leur sommet avec des

langues confuses , comme pour étaler de plus près , sous les yeux du Dieu vengeur , le tableau de leurs folles ambitions et de leurs incurables misères.

Tant que la pensée de l'homme ne fut pas écrite , elle s'entretint jeune , brillante et sublime , comme le feu sacré qui vit sur un autel. C'était un hymne dans la parole ; c'était une loi dans la tradition ; c'était une religion dans les siècles.

Fixée avec des signes convenus , elle fut ce qu'est la monnaie aux trésors de la Providence ; ce qu'est un morceau de cuivre empreint ou flétri d'une effigie d'homme , qui représente le travail du pauvre et le pain de ses enfans , mais qui ne le nourrit point : une algèbre stérile et froide pour ceux qui l'entendent , incompréhensible pour ceux qui n'en ont pas l'inutile et triste secret ; quelque *je ne sais quoi* qui n'a pas plus de nom que d'âme , comme ce qui reste du cadavre dont parle Tertullien.

Voilà ce qu'est l'écriture ; et les premiers peuples qui en firent usage le savaient si bien , car leur dégénération était encore peu avancée ,

qu'ils n'osèrent de long-temps s'en servir pour exprimer des idées solennelles , de peur d'en avilir le sens moral , et que Pythagore désignait Dieu , comme les Hébreux , par une périphrase respectueuse : *Celui dont le nom pourrait s'écrire en quatre lettres.*

A mesure que le principe matériel a prévalu , et que la chute des sociétés s'est accélérée vers son terme inévitable , cet artifice profane est devenu la science des nations. L'homme imaginant et pensant n'est plus distingué entre les hommes ; c'est l'homme écrivant , c'est-à-dire l'automate que de stupides études ont amené au point d'exprimer des besoins aussi grossiers que lui avec des barres , des ronds , des diagonales , des horizontales , des pleins , des déliés , et à tourner un style ou un tube entre ses doigts , comme le bâton d'un singe ou la baguette d'un perroquet.

Combien , sous le rapport de l'intelligence , les premiers temps du genre humain , l'emportaient cependant sur les nôtres ! L'imagination cède , accablée sous le poids des impressions qu'elle éprouve , quand elle voit avec quelle

rapidité ces Briarées de la civilisation s'emparèrent de toutes les idées et de toutes les grandeurs de l'avenir, pour ne lui laisser que l'humiliation de l'impuissance.

Alors se creusaient ces lacs immenses qui assainissaient de vastes régions ; alors s'ouvraient les irrigations salutaires , alors se mesuraient les débordemens périodiques des fleuves qui les enrichissent ; alors se construisaient les premiers vaisseaux qui allèrent conquérir, sur des rives inconnues , des fruits et des toisons d'or ; alors se dressaient superbes ces obélisques , vainqueurs du temps , ces étonnantes pyramides qui sont encore , comme autrefois , la merveille du monde ; alors le berger chaldéen , qui ne savait lire que dans le ciel , qui ne savait écrire qu'en peignant ce qu'il voyait , confiait aux rochers le portrait de l'univers ; et l'homme , qui traçait dans ces images immortelles l'histoire des révolutions des astres , l'homme qui vous donnait , en se jouant , plus de tourbillons et de créations inconnues que les navigateurs fantastiques n'ont rêvé d'îles et de ports , n'imaginait pas que sa découverte pût être un jour trans-

portée dans un livre ou sur une carte par l'encre du typographe ou le lavis de l'enlumineur. Le découvreur était barbare, et le poète aussi. On n'avait inventé alors ni l'alphabet ni l'almanach.

On peut dire que c'est à l'invention des lettres qu'expire l'âge poétique du genre humain. En effet, ce qui imprimait à la pensée une sorte de caractère divin, c'est qu'elle semblait tenir de la divinité même par son essence tout intellectuelle; c'est qu'elle ne résidait que dans l'âme et ne se communiquait qu'à l'âme; c'est que son expression, comme celle de toutes les idées supérieures dont la perception nous distingue de la brute, ne pouvait se manifester par des signes; c'est que, propre et intime à la partie élevée de notre double nature, elle échappait, insaisissable, à nos organes de chair, comme le mystère de la création, comme la conscience des rémunérations futures, comme l'infini dans l'espace, comme l'éternité dans la durée; c'est qu'elle révélait en nous, avec ses dérivations, la présence assidue d'un Dieu, sous les trois formes qui sont ses trois noms : la pensée, la parole et l'esprit.



Le premier qui s'avisa de matérialiser tout cela, de réduire à des figures sensibles les opérations de l'intelligence, et de donner, comme dit Brébeuf, *du corps et de la couleur aux pensées*, fit une grande chose sans doute, mais incomparablement plus grande qu'il ne pouvait l'imaginer : le malheureux tua l'âme.

Ce dut être une chose horrible pour le génie qui venait de créer les sociétés, que de se voir emprisonner dans des linéamens creusés au poinçon sur une tablette de cire, ou empreints avec une liqueur colorante sur une feuille de roseau.

Le siècle de vie était fini, le siècle de mort commençait. La nature entière subit l'influence dégradante de l'homme *matière* substitué à l'homme *intelligence* par la grande révolution de l'écriture. Dieu, qui lui permet d'être puissant pour lui prouver qu'il est malheureux, abandonna la création à ses essais sacrilèges. Tout s'avilit sous l'empire de notre funeste perfectibilité, jusqu'aux êtres qu'il avait placés au plus bas degré de l'échelle de ses ouvrages. Le taureau mutilé courba sa noble tête sous le joug; le coq, notre vieil emblème national,

déviât, comme on l'a sottement répété en oubliant son type, un oiseau de *basse-cour*. Sans le luxe et sans la guerre, qui, cette fois du moins, furent bons à quelque chose, nous n'aurions plus d'idée du cheval de Job. Une honteuse éducation flétrit l'instinct presque moral du chien. Les fleurs même, les fleurs, violées dans la pudeur de leurs mystères et dans la naïveté de leurs grâces, étalèrent au milieu de nos jardins ces fausses et hideuses beautés, où l'œil du naturaliste et du poète ne voit que le symptôme d'une infirmité repoussante. Encore quelque temps, et que sera le diamant ? Une verroterie vulgaire pour le joaillier, un charbon limpide pour le chimiste.

Voilà le produit net de nos découvertes, qui sont le produit net de l'écriture. L'homme matériel aurait été trop déplacé au sein de l'univers créé, s'il n'en avait altéré le sublime caractère. Il se composa l'univers monstre.

Je sais qu'au temps où nous sommes parvenus, il faut accepter cette création falsifiée comme une nécessité. Ce n'est pas avec des émentes de carrefours qu'on peut régénérer un

monde usé qui s'est trompé dans sa destination. La révolution qui le renouvellera couve sous une main plus puissante que ces mains d'enfans qui remuent inconsidérément les royaumes ; et, quand le jour sera venu, elle s'en échappera immense, formidable et décisive, avec des cataractes et des tonnerres.

En attendant, nous nous débattons comme des insectes sur le terrain que nous nous sommes fait, dans l'étendue de notre ruche ou de notre fourmilière d'hommes. C'est bien aussi *de l'utilité morale de l'instruction dans notre société actuelle* que je me proposais de parler ; car je n'ai pas l'habitude de me dérober, à travers le vague des hypothèses, aux difficultés d'une question. — J'y arrive.

Et d'abord, à quoi l'instruction universelle est-elle bonne, si vous n'admettez pas l'égalité impossible des capacités morales ? à quoi, je vous le demande, sinon à multiplier par millions des ambitions insensées, et à faire peser sur le troupeau des peuples, déjà si misérables, une infirmité de plus, l'insatiable et vain besoin

de participer à l'œuvre commune par les acquisitions de l'esprit ?

Ce que vous avez voulu faire de nous autres pauvres depuis près d'un demi-siècle que vous êtes aux affaires , ce n'est pas tout-à-fait , j'en conviens , des ilotes comme à Sparte ; ce n'est pas tout-à-fait des esclaves comme à Rome : c'est ce que vous appelez plus élégamment des pro-létaires , c'est-à-dire quatre-vingt-dix-neuf parties d'une nation dont la centième a le privilège exclusif de gouverner le pays , et qui ne sont bonnes , quant à elles , qu'à le peupler , à le cultiver , à le défendre et à mourir pour sa sainte cause , en embrassant les étendards ingrats de la gloire et de la liberté !

Je ne poursuis pas ici la nue d'Ixion , comme disent vos classiques. Ce que j'écris , vous l'avez fait , et je suis convaincu que vous avez bien fait , parce que c'était une question vitale pour le monde , tel qu'il est aujourd'hui , que de savoir , par sous et deniers , ce que valait un homme chez les peuples libres au dix-neuvième siècle. Maintenant la question est décidée ; et si elle ne l'était pas , il faudrait la décider comme

elle l'est. Mais puisque vous l'avez fermé, ce compas de Popilius, dont le cercle nous enveloppe tous, à l'exception de deux cent mille fortunes qui jouent gaiement à la bascule sur la tangente, ne nous forcez plus à savoir lire.

Pourquoi lire, je vous prie ? Vos discours, peut-être ?

Je sais que vous ne me passerez pas tous mes principes ; mais je vous mets au défi de me contester un fait. Et savez-vous ce que c'est que les principes ? C'est la raison des faits.

Tout prolétaire qui sait quelque chose de plus que lire et écrire est un infortuné que vous tenez arbitrairement captif aux limbes de la civilisation.

Tout prolétaire qui ne sait que lire et écrire est pis encore : c'est un esprit faussé.

L'instruction universelle produit donc deux résultats d'un coup ; elle partage vingt-cinq millions d'hommes en deux classes. — Les malheureux et les sots.

La lecture n'a pas introduit une idée saine dans l'esprit de l'homme. Elle y a jeté toutes les aberrations et tous les mensonges de la société.

Que lit le peuple quand il sait lire ? — S'il est pieux , des livres d'ascétisme et de mysticité qui le fascinent ; — s'il est déjà émancipé des enseignemens de la religion , des livres obscènes et impies qui l'énervent et l'abrutissent. — Cherche-t-il à se rendre compte de ses intérêts et de ses droits ? Il s'adresse aux gazettes. — Aspire-t-il à perfectionner seulement les applications les plus communes de son travail journalier ? Sa science est dans le *Petit Albert* et l'*Almanach de Liège*. —

Voilà de merveilleux instrumens d'instruction !

Et s'il n'en était pas ainsi , si tous étaient propres à tout ; si les bulletins de l'Académie des Sciences , que peu de personnes comprennent , et les amplifications de l'Académie Française , que personne ne comprend , se développaient pour la première fois avec clarté devant toutes les intelligences , permettez-moi de vous demander où seraient vos prolétaires ! Autrement dites-moi comment on fait une nation sans prolétaires , dans laquelle tout le monde paie le cens , et où il n'y a si mince individu qui ne puisse exhiber

thèse de docteur ou diplôme de bachelier ès-lettres ?

Les bons livres sont bonne chose. J'en ai lu quelques-uns , et je ne les ai que trop aimés pour ma fortune et pour mon bonheur. L'instruction est le besoin inné de quelques âmes choisies qui s'y élèvent malgré tous les obstacles , et qui parviennent avec une puissance qui leur est propre à ses résultats les plus élevés. Celles-là vous dispensent de vos soins ; elles grandissent sans maîtres.

Il n'est pas certain , à ce qu'on dit , qu'Homère sût lire et écrire ; ce qu'il y a de certain , c'est qu'il ne pouvait ni lire ni écrire. Il était aveugle.

Croyez-vous par hasard que Rousseau soit devenu Rousseau en vertu de quelque grâce spéciale attachée aux leçons de mademoiselle Lambercier ? Jamais , au contraire , occasion si opportune ne s'est rencontrée pour faire d'un grand homme un homme nul ou pervers. L'école de la nature vous a seule donné le plus éloquent des philosophes. L'école de mademoiselle Lambercier n'avait produit qu'un voleur de rubans.

Est-ce l'instruction primaire qui a fait poètes

Shakspeare, le valet du maquignon, et Bloomfield, le valet du fermier ? — Est-ce l'instruction primaire qui a révélé la muse à un vitrier de Marseille, auquel les journaux accordent du talent ; à un boulanger de Nîmes qui a du génie ? — Il y a une quinzaine d'années que trois de mes amis, Benjamin Constant, Jouy et Montègre, me mirent en rapport avec un cordonnier nommé M. François, dont les tragédies cornéliennes avaient épouvanté la police de l'empire. Cette excursion hors des voies de sa destinée naturelle m'inquiéta dans un homme que je commençais à aimer. Il s'en aperçut. « Tranquillisez-vous, » me dit-il en riant ; pour m'amuser je fais des » tragédies, et pour vivre je fais des bottes. »

Ceux-là du moins ont eu le bon sens admirable de ne pas quitter leur état. Que seraient-ils devenus, hélas ! s'ils n'avaient consulté que le penchant d'une extravagante vanité ? Ils attendraient, dédaignés, les faveurs de la renommée du caprice d'un critique imberbe, tout gonflé de la suffisance du collège, ou de la tutelle impérieuse d'un parti, ou de la faveur d'une cour ! Mais cette haute sagesse à laquelle une haute



organisation les a fait parvenir n'est pas le privilège de la foule. Si la gloire elle-même n'est pas plus précieuse, le génie lui-même n'est pas plus rare.

Cependant, direz-vous, ne faut-il pas mettre le peuple en garde contre les déceptions de la fraude? Et d'où vient la fraude, s'il vous plait, si ce n'est de l'instruction?

Une instruction fausse et mal appliquée a détourné quelques hommes de leur vocation nécessaire. Incapables d'y rentrer, incapables de s'élever au-dessus de cet étage factice où l'artifice de l'éducation les a portés en dépit d'eux, les misérables se sont servis de l'instrument captieux dont ils devaient l'usage à votre philanthropie imprudente. La nature en avait fait des ignorans de village. Vous en avez fait des charlatans et des escrocs. Dans l'ordre positif, c'étaient d'utiles manœuvres et d'honnêtes artisans; dans l'ordre que votre sagesse a établi, se sont des voleurs, des imposteurs et des faussaires. Il n'y a rien de plus conséquent.

Eh bien! ajoute-t-on, si cela était ainsi, l'instruction y pourvoirait, en fournissant à chacun

les moyens de se prémunir contre le mensonge et la duplicité !

Justement comme on prémunit un jeune homme qui entre dans les salons contre les embûches du jeu , en lui apprenant à faire sauter la coupe et à piper les dés. Quand tout le monde saura tricher , il n'y aura plus de filous. C'est la dernière expression, le *caput mortuum* de la perfectibilité.

Faites mieux, si vous le pouvez encore ; rendez au peuple son instruction orale , ses souvenirs , ses traditions, le tombeau du vieillard acythe ou de l'enfant canadien ! laissez finir cette génération lisante , écrivante et chiffrante , et ne nous en parlez plus.

Où donnez-vous une bonne fois LA LOI AGRAIRE , contre laquelle je n'ai pas d'objections intéressées. Point d'égalité possible dans les aptitudes , sans égalité fondamentale dans les propriétés.— L'égalité des propriétés serait cependant une grande catastrophe , n'est-il pas vrai , car il faudrait bien que l'arithmétique du cens reculât devant la répartition du territoire ? Ne nous proposez donc pas l'autre , puisqu'elles sont insépa-

rables en fait, comme les deux membres de la proposition, les deux lignes du parallélisme, les deux triangles du quadrilatère, et les deux points du tréma.

Pour l'égalité d'aptitudes, à voir ce que je vois, je ne m'en effraie pas. On y parviendrait.

Aux idées simples et communes les applications ne manquent pas. La multitude se compose de gens qui savent lire et de gens qui ne savent pas lire. Comparez et choisissez.

On a dit que les crimes étaient en raison directe de l'ignorance des lettres. Ils ont donc bien changé de physionomie depuis que je les ai vus de près sur la paille des prisons, et même depuis que j'ai pu en étudier la statistique si dramatique et si vivante dans l'histoire quotidienne des tribunaux ! Les héros du crime lisent à merveille, écrivent correctement, parlent quelquefois latin, et font d'assez bons vers pour des vers de Bicêtre. Les illettrés sont là en majorité, parce qu'ils sont en majorité partout ; mais je vous proteste qu'ils n'y jouissent pas d'une plus grande considération qu'à l'Université, et que la nécessité de l'enseignement n'y

est pas moins en honneur qu'à l'Académie. Vous ne mettez pas le pied dans une maison de détention sans y entendre parler d'un club de voleurs, un peu moins gourmé que l'Athénée, mais tout aussi spirituel et beaucoup plus amusant.

Ce n'est pas l'ignorance qui fait les pervers. C'est une instruction incomplète et viciée dans sa source, qui exerce nécessairement sur les masses la funeste influence dont nos absurdes systèmes d'éducation populaire ont armé les méchans. Ce n'est pas l'instinct brutal des passions abandonnées à elles-mêmes qui excite l'épouvante et l'horreur dans les cachots et dans les bagnes. C'est la logique épouvantable d'un esprit dégrossi qui a conquis tout juste ce qu'il lui faut d'essor pour se perdre et de lumières pour s'aveugler. Les anciens, qui savaient tout et qui ont tout dit, avaient mis la fraude et le brigandage sous le patronage du dieu des lettres et de l'éloquence. Le Sphinx proposait des énigmes; le sauvage Caliban n'inspire que de la pitié.

Le premier et le plus tendre de mes amis

était un digne magistrat qui avait passé quarante ans de sa vie dans l'exercice de la judicature, et qui n'a jamais fait déshabiller un forçat pour le reconnaître. Il le devinait à l'adresse de ses réponses, aux raffinemens de son esprit, à la souplesse insidieuse de son élocution ; et il ne s'est pas trompé une fois.

Nos anciennes provinces transrhénanes se souviennent de Schinderhannes, et de sa troupe, et je ne suppose pas qu'on ait imputé les forfaits de ces malheureux à un défaut d'éducation primaire. Ils refusèrent le secours de cent soixante avocats qui s'étaient présentés pour les défendre, et ils étonnèrent leurs juges. La lettre dans laquelle ce farouche aventurier demandait à Bonaparte le commandement d'une troupe d'*enfants-perdus* contre les ennemis de la France est un modèle inimitable de style et de mouvement oratoire.

Sbogar, dont je n'ai pas emprunté le type à un poème de lord Byron — j'en demande pardon à de savans critiques —, par l'excellente raison que je n'avais jamais entendu parler de lord Byron, et que son poème n'était pas fait ;

Sbogar, dont j'ai pris le type où il était, c'est-à-dire en Sbogar lui-même, n'est sans doute qu'un personnage fort commun dans mon roman, mais c'est ma faute et non la sienne. Autre chose il parut dans sa vie privée, autre chose dans ses excès tragiques, autre chose devant le tribunal qui le condamna.

La série d'attentats la plus exécrationnable dont il soit fait mention dans les annales de la justice, c'est probablement celle que développa la procédure des *chauffeurs*. Relisez cette procédure, si vous en avez le courage. Les *chauffeurs* exerçaient tous des états moyens; ils avaient reçu tous, plus ou moins, ce que vous appelez *le bienfait de l'instruction*. Il y en avait tout au plus deux d'illettrés. Un de leurs chefs était maître d'école!

Jusques à quand vous tromperez-vous, et le genre humain avec vous, sur la vaine foi des théories?

Il n'est peut-être pas nécessaire de voyager long-temps en Europe avant de traverser quelque ville *éminemment éclairée* où presque tout le monde sait lire. — Si vous y arrivez, ne vous

arrêtez pas à la politesse élégante de la classe élevée, à l'érudition solide et profonde de la classe libérale, à l'industrie féconde et habile de la haute classe ouvrière, car la question n'est pas là. Passez à la dernière classe de la société, à cette classe *modèle* aux formes de laquelle vous voulez plier notre éducation publique, et n'allez pas plus loin! — Vous avez trouvé la race d'hommes la plus égoïste, la plus avare, la plus rusée, la plus turbulente, la plus destituée de principes moraux qui se meuve sur la face de la terre!

J'ai parcouru, quant à moi, de tristes et pauvres pays où personne ne sait lire dans le peuple, et où les savans sont à peine parvenus à fixer, par des signes certains, l'expression de la parole en trois ou quatre alphabets aussi indéchiffrables pour le vulgaire que l'était celui des hiéroglyphes pour l'antiquaire et l'érudit, avant d'être à peu près éclairci par l'ingénieuse critique du docte et modeste Champollion. — Si vous y arrivez, n'allez pas plus loin cette fois. — Vous avez trouvé la plus douce, la plus bienveillante, la plus hospitalière, la plus gé-

néreuse des populations. Respirez en paix cette atmosphère d'innocence et de jeunesse, d'enthousiasme et de poésie que le souffle de la science n'a pas altérée. Vous êtes chez les Morlaques, et ils ne savent pas lire.

La civilisation n'est jamais parvenue que deux fois à son plus haut degré de perfectionnement possible : la première fois c'était chez les Égyptiens, qui ne savaient pas lire la haute langue. Au moins ceux-ci en avaient plus d'une, et cette appréciation immense des besoins d'une société composée parle plus haut que tous les raisonnemens.

La seconde fois, c'était chez les Chinois, nation extraordinaire, qui a inventé tout ce que nous inventons, qui invente tout ce que nous inventerons, qui jouit depuis bien des siècles avant notre ère des droits de la seule égalité vraie, de la seule égalité sociale ; nation sublime par sa morale, sublime par sa raison, où les aberrations religieuses ne sont que des anomalies respectueusement tolérées ; où les principes généraux de crédibilité ne sont déduits que du cœur de l'homme et des instincts mo-



raux que Dieu lui a donnés. La population s'y compte par millions ; les Chinois qui savent lire se comptent tout au plus par centaines.

Faites après cela de l'instruction universelle !

J'avoue que je ne suis pas d'accord en ces idées avec des hommes éminens de mon temps dont l'opinion est presque en toutes choses la règle de la mienne ; et Dieu m'est témoin que je leur en ferais volontiers le sacrifice aujourd'hui si je ne préférerais la vérité à Platon. Je crois ce que je dis sur la foi d'une vie expérimentale qui m'a appris que le travail était bon , que le savoir était mauvais , et qu'honnête labeur vaut mieux que médiocre science. Il est aisé à un écrivain honorable , dont personne n'estime plus que moi la vaste érudition et la noble conscience , d'obombrer de teintes obscures quelques provinces où le prétendu *bienfait* de l'enseignement n'a pas encore obtenu tous ses résultats. C'est ainsi qu'on aurait signalé Smyrne , ou Cos , ou Salamine ; ou Colophon , du temps de l'auteur de l'*Iliade* , si la statistique à l'encre de la Chine avait été alors inventée ; mais quand cette région tout entière serait sortie

du laboratoire du philosophe plus blanche que les neiges du mont Hémus, qu'aurait-elle produit de plus grand qu'Homère ?

C'est une malheureuse méthode, en vérité, que de mesurer les intelligences sur les calculs de la capitation, mais après la notabilité de l'argent, les peuples ne sont que ridicules, parce que la notabilité de l'argent n'est au moins que ridicule. Après la notabilité de l'instruction universelle, les peuples seront absurdes, parce que l'instruction universelle est absurde. Elle arrivera cependant infailliblement, parce que tout ce qui est ridicule et absurde doit arriver.

Ce qui assure aux provinces un bienfait plus efficace que celui de l'instruction universelle, c'est l'instruction naturelle. C'est l'amour du pays, le respect des aïeux, l'affection pour les jeunes, l'enseignement des vieillards, et la parole des sages. C'est avec cela que les états s'instituent, se constituent, se relèvent des ruines du passé, et se recomposent pour l'avenir. On fera bien des révolutions dans la rue et sur le papier avant de passer la portée de l'esprit so-

cial, qui est tout autrement savant que la statistique et l'Institut.

Je conçois qu'on juge le monde en raison des convenances de sa vie, quand on le parcourt en chaise de poste avec 20,000 livres de rentes. C'est une disposition favorable à l'optimisme et aux combinaisons de la philanthropie spéculative. Mais le ciel vous garde, ô mes amis, de n'avoir un jour, pour dérober votre tête à la fureur des passions, que le pays où l'instruction universelle déborde de toutes parts avec ses inévitables conséquences ! Réfugiez-vous alors, je vous en prie, au fond de ces contrées que vous avez innocemment maculées d'ombres ignominieuses ! C'est là seulement que vous trouverez chez presque tous les hommes le respect du malheur, la religion de la pitié, l'hospitalité antique, le *priscus pudor* du poète.

A vrai dire, ils ne vous ont pas lus ; ils ne vous liront jamais, et vous savez pourquoi ; mais ils vous accueilleront avec cette compassion tendre qui oblige sans humilier ; ils se dévoueront pour vous par intérêt pour vos malheurs, sans s'informer de vos opinions et de vos fautes ;

ils vous aimeront si vous les aimez ! — Et le bonheur d'être aimé, c'est, vous le savez, la seule indemnité de la cruelle obligation de vivre !

On vous le demande à genoux ! Laissez-nous nos prolétaires ignorans, notre peuple illettré, nos provinces *noires* ! Laissez-nous cette dernière garantie contre l'envahissement de la perfectibilité, contre le triomphe des doctrines, puisque doctrines et perfectibilité n'entraînent après elles que le dégoût de toutes les croyances, l'abnégation de tous les sentimens, le désabusement de toutes les joies ; — laissez-nous marquer nos journées de travail avec un cran sur le bois, comme faisaient nos pères ; étudier la hauteur du soleil et les phases de la lune dans la page immense du firmament ; pratiquer nos industries nourricières, selon les leçons éprouvées de la tradition et de l'exemple ; apprendre l'histoire dans les récits naïfs et quelquefois épiques de nos soldats, qui la racontent mieux que les bulletins ; admirer la puissance de la nature dans ses ouvrages, qui l'attestent mieux que les déclamations et les systèmes. —

Nous n'avons pas besoin de la politique, puisque la discussion de ses droits les plus précieux nous est interdite au nom des lois. Ses vicissitudes parlent d'ailleurs assez éloquemment pour nous instruire. —

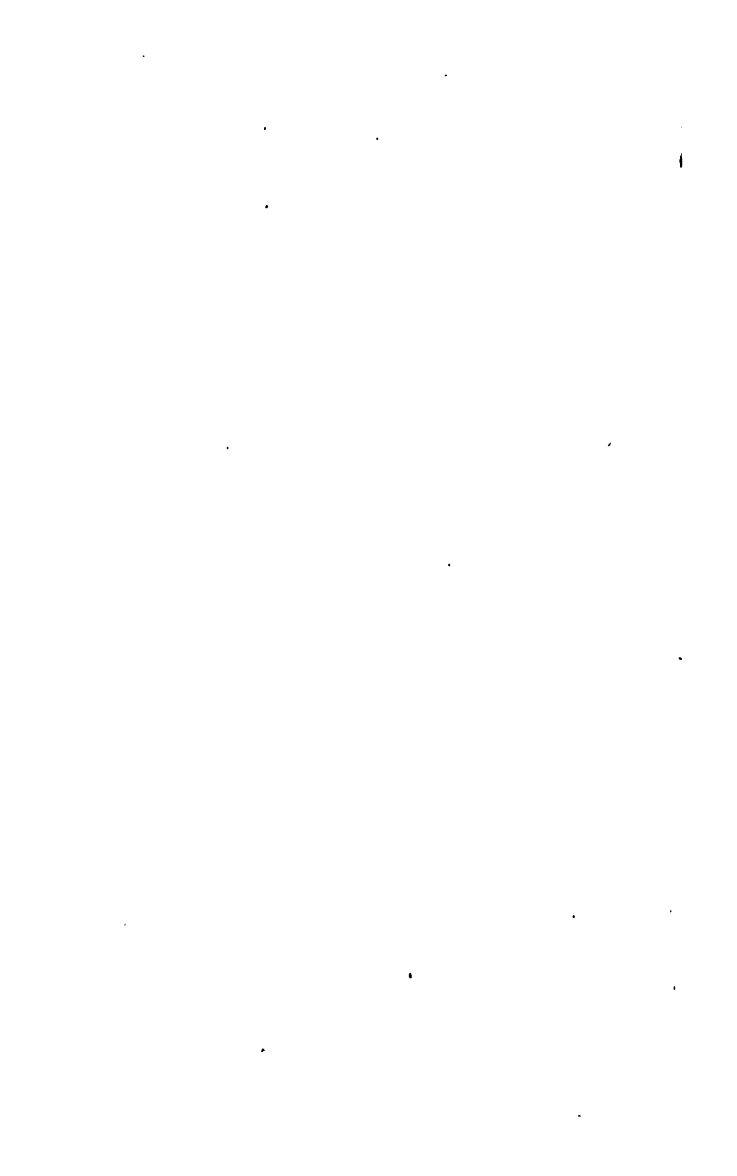
Nous n'avons pas besoin de savoir lire pour nous élever à la science ingénue du bon sens, et pour recevoir la nourriture de la morale évangélique. Celui qui nous en a ouvert le trésor, et qui, humainement parlant, serait encore un *Dieu fait homme*, n'a jamais dit qu'il se communiquerait à nous par le pain de la lecture. Le pain qu'il nous annonce partout, c'est celui de la parole. — Oubliez-vous, chrétiens, qu'il a promis le bonheur éternel aux ignorans ? Ne convenez-vous pas, philosophes, avec Montaigne et Montesquieu, que, si les savans ne s'étaient mêlés de son ouvrage, les fruits de sa promesse ne seraient pas même entièrement perdus pour la terre ? —

Vos intentions sont pures, nous n'en doutons pas ! Mais l'expérience nous a détrompés du fatal bienfait que vous réclamez si ardemment en notre faveur. Nous avons accepté le livre que

**vous nous apportiez pour satisfaire à la faim de notre intelligence, et ceux d'entre nous qui l'ont dévoré n'ont pas tardé à s'écrier, comme Saint-Jean :**

« Cet aliment est doux à la bouche comme le  
» miel, mais il a porté dans nos entrailles un  
» feu qui dévore et qui tue. »

**Reprenez, reprenez ce livre ! il est amer.**



DE

**LA FIN PROCHAINE**

DU GENRE HUMAIN.



On parle beaucoup de l'amélioration de l'espèce humaine et de sa destinée progressionnelle ; on ne parle jamais de sa fin. C'est une erreur qui caractérise singulièrement la vanité de l'homme que de croire la race d'Adam immortelle au milieu de tout ce qui meurt, et d'imaginer que le principe de destruction qui mine les



soleils ménagera respectueusement l'organisation du triste quadrupède vertical auquel appartient maintenant l'empire du monde. Si on vient vous parler en philosophe ou en théologien de la dernière catastrophe du globe, voilà tout à coup la catastrophe des dernières familles qui se figure à votre pensée; des peuples luttant contre l'invasion d'un déluge ou d'un incendie; des femmes qui gémissent en emportant leurs nouveau-nés dans leurs bras; des vieillards qui reprochent à l'univers son empressement à mourir, parce qu'ils avaient, eux, quelques jours à vivre encore. J'aime à croire, si notre planète vit âge de planète, que cela ne sera pas si tragique, au moins pour notre noble race d'anthropomorphes, dont la durée générique est loin d'être essentiellement mesurée sur celle d'une sphère minérale de neuf mille lieues de circonférence. A moins d'accident, car les planètes n'en sont pas exemptes, il y aura long-temps alors que des espèces nouvelles s'amuseront à recomposer de débris fossiles le squelette de l'homme, et à lui chercher une place convenable à côté de ceux du singe et de la chauve-souris.

**C'est la marche de la nature ; il n'y a rien à y faire.**

Je me souviens peu de ce que je savais de philosophie physique et d'histoire naturelle quand je croyais savoir quelque chose ; mais il me semble qu'il y a des principes si rationnels dans les sciences de faits qu'on peut mettre les académies au défi d'y rien changer. Ceux-là sont tels que vous avez le droit de les convertir en axiomes , et de leur imprimer le même sceau d'infailibilité qu'à une addition de deux chiffres exactement faite. J'en rapporterai quelques-unes pour prouver à quel point cette proposition est naïve ; j'ai peur qu'elle ne le soit trop.

Et d'abord les corps les plus simplement organisés sont les plus durables.

Et secondement les premières combinaisons élémentaires qui aient produit l'être ont été les plus simples.

Et troisièmement , à mesure que les élaborations permanentes de l'agent créateur se compliquent , elles perdent en vitalité ce qu'elles gagnent en perfection.

Et voilà pourquoi les huîtres de Lucrin , si

estimées d'Apicius , seront probablement belles encore , et vermeilles , et succulentes , quand elles n'auront plus à redouter depuis des siècles , dans la race d'Apicius , le plus insatiable des animaux ostréophages.

Et voilà pourquoi les algues de la mer verront finir des générations de coquillages ; et les rochers qu'elles embrassent des générations de plantes marines ; et le monde ses rochers dissous ; et le tourbillon ses mondes , et l'infini ses tourbillons.

Tout passe du simple au composé en s'enrichissant graduellement de nouvelles acquisitions organiques , et tout retourne du composé au simple pour lui rendre ses élémens.

Ainsi une existence complète c'est une existence qui commence à mourir.

Les développemens d'une existence complète ont cependant des limites inconnues devant lesquelles ils reculent tout à coup comme la séve du chêne ou le vol du condor ; et ce qui est vrai des individus après soixante siècles d'observation est également vrai des espèces. Au moins faut-il convenir que cette induction est univer-

sellement reçue, car il n'y a point d'autre preuve de la mort.

Autrement, si l'on admettait la perfectibilité indéfinie des espèces, qui n'est qu'une théorie, et que l'on ne contestât pas la décadence indéfinie des espèces, qui est un fait, ce serait l'huître qui finirait par manger Apicius.

Il n'y a qu'un moyen de défendre le système de la perfectibilité humaine; c'est de faire intervenir au dénouement de la discussion la machine tragique de Grecs, un dieu. Alors le paradoxe change de nom, il devient dogme, et je ne m'en mêle plus. Vous en savez plus que la science, et je ne suis pas même savant.

Sous l'aspect philosophique et scientifique de la question, et je ne vois pas sous quel autre aspect on oserait la considérer aujourd'hui, elle va se réduire presque à rien :

Les espèces finissent; donc l'espèce *homme* doit finir.

Elles finissent après avoir accompli les conditions possibles de leur développement; reste-t-il à l'homme des conditions possibles de développement à remplir?

S'il ne lui en reste plus, quelles sont les marques de sa décadence, et à quel âge en est-il arrivé? Voilà ce que je voudrais éclaircir en m'affranchissant de ce fatras technique des méthodes où l'on retombe toujours malgré soi quand on a eu le malheur de lire. Si l'on m'y reprend quelquefois, ce n'est pas ma faute, car je me débats contre lui avec plus d'horreur que la pythonisse contre les énigmes de son démon. C'est que les logogriphe de ce temps-là étaient des jeux d'enfans auprès de ce qu'on appelle des vérités dans le nôtre!

D'après ce que j'ai dit — et je n'exclus pas ici la puissance d'un esprit créateur, comme on voudra le nommer, car il n'aurait pas fait autrement — surgirent l'un après l'autre, du chaos ou de la matière confuse, les cieux, la terre et les eaux; puis les herbes qui vêtirent le monde; puis des habitans dans ces eaux, des animaux à cette terre, et par-dessus tout l'homme.

Cette cosmogonie n'est pas difficile à trouver, me dira-t-on; elle est dans la *Genèse*.

Elle est encore ailleurs heureusement; elle est dans les découvertes des sciences, qui n'ont

pas eu le bonheur qu'enviait Alphonse de Portugal. Elles ne sont pas parvenues à faire leur univers avec plus de bon sens et d'habileté que Dieu. Je vous donne ce système à votre choix, au nom de Moïse et de la révélation, ou au nom de M. Cuvier et de la géologie.

Il est vrai que tout ceci s'accomplit en six jours dans la *Genèse*, et cela n'est pas trop philosophique, au calcul de l'Observatoire; mais qui sait à quel astre inconnu le Dieu de Moïse, blanchissant le firmament de cette poussière d'étoiles dont il l'a semé, daignait mesurer les jours de sa création? Ce soleil des soleils, ce flambeau inextinguible de l'espace, dont rien n'indique ni l'orient ni l'occident, dont aucune créature n'a salué ni l'aube ni le crépuscule; ce luminaire de l'éternité dont le cours embrasse à jamais un cercle qui n'a ni centre ni circonférence, l'avez-vous vu?

Quoi qu'il en soit, en laissant de côté tout ce qui n'est que fables aux yeux de l'incrédule, et qu'hypothèses aux yeux de l'ignorant, voici l'homme, résultat culminant d'une œuvre de providence ou de hasard; l'homme soumis à toutes les vicissitudes du temps, qui altère, qui

détruit, qui décompose tout; et condamné à les subir avec plus de promptitude et d'intensité en raison même de la complication de ses organes et du pouvoir de son intelligence; l'homme presque aussi vital que les anges, et moins vivace que les reptiles. C'est la condition essentielle de sa supériorité.

A lui finit, selon vous, l'échelle ascendante de l'organisation animale; il ne lui reste plus qu'à descendre vers la mort.

La religion seule a le droit de supposer qu'il était réservé à une autre destination; elle l'a fait, mais en reconnaissant qu'il l'avait perdue, tant se manifestaient déjà sensiblement les progrès de sa dégénération inévitable, au temps des premières religions écrites! Ainsi, aux yeux du chrétien comme aux yeux du philosophe, l'espèce est appelée à mourir de mort; car ce n'est pas au père des hommes lui seul que s'est adressée cette terrible et profonde révélation de Dieu; ce n'est pas seulement à chacun de ses descendants pris dans son individualité mortelle : c'est à tout le genre humain, qui doit aussi mourir un jour comme un seul homme.

Ce phénomène de la destruction des êtres au bout d'un certain période n'était plus un nouveau mystère, selon toute apparence, dès le sixième des grands jours de la création. La terre avait dû voir se renouveler plusieurs fois et les animaux qui la parcourent, et les plantes qui la décorent. La demeure de l'homme naissant était letombeau d'une multitude d'existences qu'Adam ne put nommer dans le Paradis terrestre, parce qu'elles avaient cessé d'être avant qu'il fût. Sous ses pieds gisaient, réunies à l'*humus* reproducteur, ces immenses forêts de juncacées gigantesques, et restituées en fossiles à la forme minérale de la matière, ces familles de sauriens incommensurables qui livrent encore aujourd'hui à l'investigation du savant les vestiges authentiques de plusieurs créations successivement rendues au foyer des créations éternelles.

Parmi les belles pages du *Génie du christianisme* il y en a d'admirables, où M. de Chateaubriand revêt des brillantes couleurs de sa palette le tableau de la nature génésienne, déjà riche des solennelles magnificences d'une nature antérieure. Si un géologue avait à se placer aujourd'hui



d'hui dans la même hypothèse, il en dirait les mêmes choses, au talent près. Ce n'est pas que ce poète ait cherché avec beaucoup de soin ce qu'il y avait de philosophique et de vrai dans son anachronisme volontaire; c'est que tout ce qu'il y a de philosophie et de vérité sur la terre appartient aux inspirations du poète.

Les premières générations d'hommes, qui duraient long-temps et qui avaient des loisirs pour observer, parce que la terre n'était pas encore une arène — c'était toujours un spectacle — ne tardèrent pas sans doute à reconnaître, sous l'œuvre annuelle des reproductions, le travail sourd et permanent de la destruction, qui modifie, oblitère, transforme tout, et puis fait tout disparaître à son jour. Elles n'ignoraient peut-être pas que les oiseaux avaient broyé les fruits sous des dents aiguës; que les serpents s'étaient tracé un chemin sur le sable avec des pieds agiles; qu'au temps de leurs pères de noires volées d'autruches couvraient quelquefois le désert de l'ombre de leurs ailes. Une tradition perpétuée d'âge en âge, et qui subsiste encore dans leurs livres sacrés, entretenait chez eux le souvenir du

**béhémoth et du léviathan**, ces colosses du monde vivant, et celui du griffon au bec et au vol d'aigle, qui avait quatre pieds de lion. Dans la race même de l'homme, elles purent déjà observer une déclivité menaçante. Ce ne furent bientôt plus ces géans millénaires dont il est question dans toutes les histoires, et dont tant de monumens presque indestructibles attestent la puissance. Leur mission d'ascendant et de conquête s'était accomplie en peu de temps, soit qu'il entre dans l'essence des espèces jeunes d'épuiser rapidement, en luxe inutile, le feu surabondant qui les vivifie, soit qu'il ait convenu à Dieu de hâter sous les regards de sa seule créature raisonnante les scènes qui pouvaient lui faire comprendre le secret de son organisation et de sa décadence. Il est probable qu'il ne fut pas question alors de la perfectibilité indéfinie de la race humaine. Ce ridicule était réservé à des nains de cinq pieds entassés dans des cloaques odieux pour souffrir et pour mourir, et qui expirent tout caducs, à soixante ans, dans une atmosphère de sang et de boue, sur la page où ils délaient dans

quelques gouttes d'encre ce dernier mensonge de la vanité.

Il n'y a plus de sophismes dans tout cela ; car, à force de nous rapprocher de la matière et d'y chercher notre origine , nous y avons trouvé du moins les ruines de ce qui était avant nous. Il n'y a point de dendrite qui ne conserve l'empreinte d'une plante inconnue. Vous verrez des fleurs enchâssées dans le cristal laiteux de l'agate, comme le bouquet merveilleux de la fiancée d'un génie. Cet ambre, aussi pur et aussi transparent que la topaze, s'est durci sur un insecte que Dejean ne pourrait nommer ; ce fragment de marbre que vous touchez n'enrichira jamais les métopes de vos monumens adulateurs ; c'est le tombeau d'un batracien ignoré dont la renommée se fait jour pour la première fois sous le ciseau du statuaire. Ce sable que vous roulez sous vos pieds et qui étincelle de reflets de nacre, ce sont les débris d'un nautilite qui n'est plus ; celui-là qui se maintient en disques solides et dorés, parce qu'il s'est revêtu, comme les courtisans habiles qui savent survivre aux révolutions, de la coiffe la plus so-

lide des métaux , c'est un ammonite dont l'espèce est perdue.

Et puis cherchez ce qui adviendra de l'espèce humaine tout entière : un sable à rouler sous les pieds !...

Pour établir un fait aussi absolu , aussi important, aussi essentiel que la perfectibilité , ce serait bien le moins que de pouvoir l'appuyer de quelques faits. Ici toutes les inductions tirées des faits, je n'en excepte pas une, sont en opposition avec le principe. Si l'homme tendait à la perfectibilité par l'état de civilisation, les civilisations très-avancées se reconnaîtraient à des avantages extérieurs très-prononcés de conformation, de vigueur, de vitalité; et c'est précisément le contraire. Voyez ce qu'étaient la race d'hommes dont Nestor conservait le souvenir, et les Latins de Turnus, et les Écossais de Wallace, auprès de ce troupeau d'animaux dégradés que la civilisation a soumis ! Ce qui reste même aujourd'hui de plus propre à retracer imparfaitement le type de l'espèce adulte, irez-vous le chercher dans ces grandes étables d'hommes grêles, lurides, contrefaits, cadavé-

reux, que vous appelez des villes ! Il faudra vous en informer dans les anneaux les plus cachés des chaînes alpines du vieux monde, et surtout il faudra vous dépêcher, car la civilisation y est peut-être.

On n'oserait pas soutenir, puisque le monde fossile ne l'a pas encore prouvé, qu'un certain nombre d'espèces du genre *homme* ont déjà disparu ; et je suis cependant bien convaincu qu'il le prouvera, quand la géologie, sortie de nos carrières, pourra porter la sonde aux plateaux du Thibet ou aux vallées du Caucase. Je ne doute pas plus de l'existence de l'ancienne espèce titanique et de l'ancienne espèce cyclopéenne que de celle de la harpie si bien décrite par les poètes avec sa face humaine, ses mamelles de femme, ses ailes membraneuses, et ses quatre mains aux longs doigts, qu'il aurait suffi à Linnée de les copier pour la placer méthodiquement à la tête des *vespertiliens*.

Sans recourir à des conjectures inutiles, qui sont toutefois bien moins conjecturales que celles de la perfectibilité, ne voit-on nulle part des espèces du genre *homme* qui commencent à finir,

et que la première révolution du globe ou de la société qui les disséminera dans les déserts du continent, ou dans les îles de l'Océan, conduira, de transformations en transformations, à l'état de brute, et de l'état de brute à la mort? Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'au premier rang de ce convoi funèbre du genre humain marche la civilisation la plus ancienne et la plus perfectionnée de tous les siècles, celle de la Chine.

Mais ne voit-on nulle part des sociétés encore plus avancées dans leur décadence, et où le type de l'homme s'efface presque sous nos yeux, comme pour ne pas nous laisser de doute sur la tendance dégénéréscente de sa race! N'a-t-elle encore atteint sur aucun point du globe cet âge de décrépitude et de dégradation qui annonce l'extinction prochaine du principe de la vie dans les espèces comme dans les individus? Qu'est-ce donc que ces tribus éparses de sauvages, empreintes dans un ordre si graduel et si régulier de tous les symptômes de la dissolution, sinon le débris plus ou moins récent d'une civilisation passée? Il n'y a du moins qu'un défaut absolu de philosophie qui puisse

y faire voir autre chose. Partout où restent les artifices de la plus simple grammaire, les superstitions de la plus vaine religion, la fiction du pouvoir absolu et le goût d'un luxe barbare, il y eut une société qui rêva autrefois, comme la nôtre, l'avenir sans bornes, et la perfectibilité, peut-être à la veille de sa chute éternelle. Ces habitans de l'île de Pâques, qui boivent l'eau de la mer comme l'anthropophage fantastique de Victor Hugo, n'ont-ils pas des monumens médiaires entre la pierre informe de Carnac et les ruines sacrilèges de Babel ? Ce peuple aussi est une ruine, et il disparaîtra de la terre avant les colosses qu'un art inconnu éleva jadis sur ses rivages à la mémoire des dieux ou des rois. Demandez aux voyageurs qui ont parcouru les archipels atlantiques ce que sont devenues ces colonies de civilisations primitives ? Ils en ont remarqué où la population avait décréu de moitié entre deux expéditions ; d'autres où l'on ne comptait plus qu'un petit nombre d'enfans, malsains rampans sur les rochers comme le reptile hideux auquel ils disputaient leur nourriture. Il y a tel de ces tombeaux de la famille

humaine où le naturaliste est déjà tenté de lui donner un autre nom. L'être infortuné au front duquel Dieu répandit autrefois son souffle créateur y a perdu le secret du mécanisme de la parole, et n'exprime plus les deux ou trois pensées qui composent tout le répertoire de son âme que par des sibilations confuses comme celles du pongo. Il naît caduc et vit trente ans. Quelques générations encore, et vous trouverez là le système de la perfectibilité résolu sur une couche de squelettes dont aucune main vivante n'aura pu creuser le tombeau.

Que dis-je ! c'est vous forcer à chercher trop loin la démonstration trop vulgaire de la seule vérité qu'il ait été donné à l'homme de saisir, la preuve de la dégénération et de la mort des espèces, pour l'appliquer à la vôtre. Ne parcourons pas le monde sur sa surface ; gravissons-le sur les sommités qui le hérissent, et il va nous apprendre la même chose. Vous ne ferez peut-être pas cent lieues sans arriver au pied d'une de ces montagnes qui ont sur toutes les formes passées de la société humaine un privilège incontestable d'antériorité. A la cime est le *dolmen*,



ou la pierre énorme , soulevée sur d'énormes appuis , sans grues , sans leviers et sans cabestans ; un peu plus bas , voici la forteresse , plantée comme une aire d'aigle entre le ciel et la terre ; et si vous remuez les rocs fracassés qui servaient de base à son donjon , voici les armures de fer qui paraient le guerrier dans un jour de bataille , et que les bras les plus robustes n'ébranlent plus sans effort. A ce revers inférieur blanchit sous son humble toit le chalet du pasteur. Vous l'en verrez sortir à la suite du troupeau , nain pour le titan du sommet , nain pour le despote cuirassé du château , géant pour vous , et près de lui son voisin , le chasseur de chamois , bondira de précipice en précipice , agile et téméraire comme sa proie.

Descendez un peu. Cette fumée est celle d'une ville dont vous entendez bruire les habitants , partagés entre deux soins qui absorbent toute leur vie , celui de gagner de l'or et celui de perdre du temps. Ne vous arrêtez pas à leurs formes efféminées , à leur égotante pâleur , au glas multiplié des cloches paroissiales qui annoncent que l'on meurt vite dans ces jolies maisons badi-

geonnées de vert , et toutes bordées en terrasses de roses. Entrez dans la vallée , et arrêtez-vous un peu.

Ce monstre que vous voyez là , c'est un homme ; il a encore quelque chose de l'homme. Cet œil louche et terne qui regarde sans voir , entre deux paupières gonflées , chauves et sanglantes , c'est un œil d'homme ; ces lèvres épaisses , tor-ses , écumeuses , c'est une bouche d'homme ; ce balbutiement discord ou éclatant par saccades rauques et désordonnées , c'est une parole d'homme ; l'homme que vous voyez , c'est le crétin qui ne se reproduit que rarement , mais que reproduisent tous les jours ses congénères de la vallée , de la ville et de la montagne.

Vous n'avez fait qu'une demi-lieue , et vous avez embrassé dans une famille très-circonscrite de la race humaine l'histoire complète de son commencement et de sa fin : ceux de là-haut sont finis et ceux-ci vont finir.

Vous savez tout cela mieux que moi ; ce qui vous trompe , c'est ce prestige de la civilisation vivante dans lequel vous avez rêvé de durables élémens d'existence et de conservation. Je com-

prends qu'un masque bien fait peut prêter la physionomie de la vie à un cadavre. Ouvrez l'étui, et je vous réponds qu'il n'y a dedans qu'une momie. J'ai vu des vieillards coquets qui s'endormaient après avoir pris la mesure d'un habit de bal, et qui se réveilleront dans un suaire, s'ils se réveillent.

Il y a quelque chose d'artificiel dans les vieilles sociétés, comme dans la végétation des vieilles forêts, qui ne déçoit que les mauvais observateurs. Quand une société tend à se dissoudre, vous voyez s'implanter sur elle une multitude d'intérêts âpres à s'emparer de sa substance, comme des lichens avarés et des guis parasites sur un arbre qui ne vit que par son écorce. De loin, vous avez foi à cette verdure d'emprunt; mais vous n'êtes pas au pied du tronc calciné que vous vous apercevez qu'il est mort.

C'est qu'il n'y a rien de commun entre le perfectionnement apparent de la forme sociale et la vitalité de l'espèce, ou plutôt c'est qu'il n'y a rien de plus contradictoire. A force de vivre, on peut tirer quelque parti de l'expérience de la

vie ; on peut raffiner quelques-unes de ses jouissances , à mesure que leur nombre s'appauvrit ; on peut goûter , avec une économie mieux entendue , quelques restes de jours qui s'échappent ; mais il n'y a point d'homme assez insensé pour imaginer que ce triste bénéfice de l'âge doive reculer les bornes de sa vie naturelle , à travers une succession inépuisable de voluptés toujours nouvelles qui lui étaient inconnues au temps même de sa force. L'erreur dont je parle est celle de la société , qui a réellement appris quelque chose en quelques siècles , mais qui n'a pas encore appris qu'elle n'était que l'expression d'une individualité mortelle dont le terme n'est pas éloigné. Ainsi , la civilisation elle-même , au point où elle est parvenue , est plus forte que tous mes argumens contre la perfectibilité indéfinie de l'espèce ; et on aura beau s'écrier avec un superbe dédain que je ne vois pas cette civilisation qui marche ; hélas ! je la vois marcher et courir comme vous. La seule différence qu'il y a entre vous et moi , c'est que je vois où elle va.

Les Chinois , dont la forme sociale est la seule

qui se conserve sans modification , de mémoire historique , probablement parce qu'il n'y en a point de plus parfaitement assortie aux besoins de l'homme civilisé ; les Chinois , qui ne remettent pas tous les ans leur destinée au hasard d'un nouvel essai , et qui n'ont aucune idée de ce mieux futur des peuples auquel nous aspirons avec une pertinacité qu'aucune déception ne décourage , ont trouvé moyen de se dédommager de leur inertie politique , en usant sur les œuvres de la création l'activité de ce principe révolutionnaire dont toutes les nations sont tourmentées à leur décadence , et qui peut être regardé comme l'effrayant symptôme de leur année climatérique. Ils se vengent , aux dépens de l'organisation naturelle des êtres , de leur impuissance à troubler l'organisation intelligente des états. On sait leur habileté à déprimer la tête humaine , à briser les pieds délicats de la femme dans des ceps qui changent leur gracieuse élégance en difformité , à croiser les races d'animaux par des alliances monstrueuses dont les résultats heureusement inféconds paraissent destinés à peupler une ménagerie fantastique. Leur

déplorable instinct n'obtient pas des succès moins funestes dans l'altération des plantes. Ils parviennent à emprisonner la sève des végétaux les plus vivaces dans des canaux abortifs, à étouffer leur développement, et à réduire les géans des bois aux proportions des moindres arbustes ; forêts pygmées, dont les insectes seuls de la terre ont droit d'obtenir quelque abri contre l'orage. — Eh bien ! si ces arbres, sottement embellis par un caprice barbare, venaient à s'animer tout à coup de la faconde oratoire et de l'inspiration prophétique des chênes de Dodone, que diriez-vous de les entendre se complaire dans leur honteuse stature, insulter du haut de leur petit orgueil à la tige robuste et colossale qui avait nourri leur germe pour épaissir le front des bois avant qu'une main sacrilège s'en saisît pour le dégrader, et promettre à leurs rejetons, rois futurs des montagnes, des rameaux puissans contre la tempête et de perpétuels ombrages ? — Prenez-y garde, Européens du dix-neuvième siècle : cette fable est votre histoire, ce sont là des chênes civilisés.

Je disais tout à l'heure que la société avait

appris quelque chose , et je me hâte d'expliquer cette concession trop obligeante pour elle , afin qu'on ne lui donne pas une fausse latitude. La société n'a pas appris pendant quelques milliers d'années une idée essentielle ; elle ne sait pas une vérité morale qui n'ait été vulgaire au temps de Job ; elle n'a pas contemplé la nature sous un seul point de vue , elle n'a pas pénétré un seul mystère de l'âme , qui aient été célés à Homère ; elle n'est ni plus philosophe que Pythagore , ni plus poète qu'Alcée. Ses légistes n'ont pas plus détrôné Solon que ses médecins Hippocrate. Les arts des anciens seront à jamais l'objet de ses imitations et celui de son désespoir. Les travaux les plus vulgaires de la force et de l'industrie , que l'expérience éclairée par une longue pratique devrait aisément perfectionner de génération en génération , n'ont fait eux-mêmes que des progrès partiels , et la compensation qu'on essaierait d'établir entre ce qu'ils ont perdu et ce qu'ils ont gagné ne serait pas de nature à flatter notre orgueil. Voilà où en sont , jusqu'à nouvel ordre , les affaires de la perfectibilité depuis la fondation de Babylone

jusqu'à la destruction de l'archevêché de Paris. C'est un bilan de faits et de siècles qui parle plus haut que les théories.

Pour réduire les conquêtes de la société à leur véritable expression, convenons qu'elle a appris à jouir. Pendant qu'elle parlait fièrement de sa destination future, un instinct secret, mais universel et manifeste, lui a révélé qu'elle n'en avait plus. Fixée au présent par l'égoïsme, qui est le seul véhicule des existences transitoires, elle cherche à se rattacher à l'avenir par la vanité, qui est la seule indemnité des grandes déceptions. Quant au passé, il est assez naturel qu'elle le répudie et qu'elle se sente dépourvue de toute sympathie pour lui, elle qui ne sera jamais le passé pour une société nouvelle. De ce phénomène de position qui n'avait pu se présenter jusqu'à nous résultent deux faits politiques également propres à notre époque : la notabilité de l'or et l'ascendant social de la jeunesse. Aucune histoire n'en offrirait un autre exemple ; il n'y a rien de plus conséquent dans la nôtre. Les peuples, destitués de leur fin morale, ont besoin de se réfugier tout entiers dans le foyer



de la vie , et d'honorer d'une espèce de culte le signe des jouissances passagères qui leur adoucissent quelques jours encore la perspective de son terme inévitable. Héritiers en viager d'une succession qui ne sera pas recueillie après eux , ils ont placé la civilisation à fonds perdu ; et sans cette science intime de notre dissolution prochaine , dont le monde est pénétré , qui eût enseigné aux jeunes gens de la génération actuelle qu'elle aurait à peine besoin pour elle-même du respect que tous les siècles ont porté aux vieillards ?

Ce ne sont plus les dieux qui s'en vont , comme au temps de Constance et de Galère , ce sont les hommes : société , l'âme des sociétés s'est retirée d'eux avec les institutions et les croyances ; espèce , leur dégradation rapide , hâtée par l'impur levain des passions , des vices et des infirmités inséparables d'une civilisation excessive , n'a plus besoin que de quelques années de barbarie pour les faire descendre au-dessous de l'albinos. Et ne demandez pas quand la barbarie commencera. Une révolution , une guerre , une invasion , vous répondrait peut-être pour moi. Le

premier tœsin qui grondera d'un bout de l'Europe à l'autre sur cette foule sans simultanéité, sans affections, sans loi et sans Dieu, peut la convoquer pour la mort. Laissez-la se presser d'exister un moment encore, dévorer impatiemment ce jour sans lendemain, et dissiper son orageuse agonie en émotions turbulentes. Elle assiste sans le savoir au festin de Balthasar. Le bruit qu'elle fait aujourd'hui ne troublera pas long-temps désormais le silence de la création. L'espace qu'elle avait à parcourir dans le temps n'est pas infini comme son orgueil, et cette ardeur imprévoyante avec laquelle elle se précipite vers un but inconnu n'est autre chose que l'effet irrésistible de la pente qui l'entraîne à sa fin. La nature produira d'autres espèces sans doute; mais elle n'en conserve point éternellement. L'éternité n'appartient qu'à la nature elle-même.

Il y a loin de ces considérations austères aux douces et brillantes palingénésies des optimistes, qui rêvent avec candeur un nouvel âge d'or pour la décrépitude des nations, et je conviens qu'aux yeux des hommes, une vérité triste n'aura jamais l'attrait d'un beau mensonge :

aussi n'ai-je pas conçu le vain espoir d'être écouté, et de faire passer dans l'esprit des autres une conviction d'ailleurs inutile. J'obéis, en écrivant, à une impulsion plus forte que le desir de plaire ou la prétention d'instruire, à l'ascendant d'un cœur profondément détrompé qui goûte une amère joie en dépouillant ses dernières chimères, comme un vêtement de fête mal séant pour le tombeau, mais qui se ferait scrupule d'en disputer une seule à l'espérance des âmes naïves que le temps n'a pas encore désabusées du bonheur d'espérer. Je me suis trompé si souvent sur la foi du sentiment, que je puis bien me tromper une fois sur celle de la raison. Les erreurs spéculatives n'entraînent pas du moins les conséquences funestes qui suivent les erreurs pratiques, surtout quand elles ne se recommandent ni par l'autorité d'un nom ni par l'influence d'un talent. Quant à vous, mon cher Ballanche, qui faites rendre sans efforts les oracles de la philosophie aux cordes de la lyre comme les législateurs-poètes du monde naissant, ne vous réveillez pas de long-temps de cette illusion sublime et consolante que je voudrais

embrasser encore quand je vous entends. Et qui pourrait vous entendre sans concevoir votre méprise et sans la partager ? Que dis-je ? Est-elle bien la vôtre plutôt que celle du ciel , qui ne plaça pas en vous sans dessein la prévision inspirée d'une civilisation complète, avec la sagesse qui enseigne et l'éloquence qui persuade, mais qui se trompa sur l'époque où vous deviez naître pour l'instruction et le bonheur du genre humain ? Votre mission vous appelait à son berceau, et forcé à la remplir par une nécessité dont le secret vous échappe à vous-même, ce n'est pas à vous qu'il faut s'en prendre, si vous n'arrivez qu'à son convoi. Parlez cependant sur les bords de cet abîme où tous les peuples vont descendre, parlez au moins pour leur apprendre ce qu'ils ont perdu. Le formidable jugement qui pèse sur notre race avait peut-être besoin de cette révélation pour être entièrement accompli, et peut-être manquait-il à sa rigueur que la dernière famille humaine fût condamnée à voir se rouvrir un moment le séjour de délices qui s'était fermé sur la première. Ne vous étonnez pas toutefois si vos magnifiques paroles trouvent

parmi les hommes civilisés de ce siècle de lumières, si vain de ses progrès et de ses découvertes, un auditoire plus insensible cent fois que les marbres d'Amphion, et cent fois plus farouche que les tigres d'Orphée. C'est un mystère plus facile à pénétrer que l'énigme puérile de ce monstre de Thèbes dont vous avez créé avec tant de puissance l'idéalité poétique. — Ils vont mourir, et l'intelligence de l'âme les a déjà quittés.

Je ne me dissimule pas, au reste, combien l'opinion que j'ai entreprise de soutenir aujourd'hui présenterait de difficultés à un raisonneur plus habile, dans l'état de philautie ingénue et de prévention complaisante pour ses doctrines et pour ses œuvres, où la société actuelle se délasse de ses souffrances matérielles. La perfectibilité n'est plus une théorie abandonnée à la discussion comme le reste des systèmes; c'est un fait philosophique auquel il manque à peine quelque vernis de mysticité pour être converti en dogme. On ne la démontre plus, on la professe; et un des talens les plus purs, les plus élevés, les plus consciencieux de notre nouvelle

école, lui prête en Sorbonne la triple autorité de sa raison, de son savoir et de sa bonne foi. Un jeune professeur y cherche la vérité, dans l'intérêt de notre amélioration sociale, et il la trouverait sans doute si la vérité devait jamais se rendre aux vœux d'un cœur droit, ou se laisser captiver à l'attrait d'un élégant et noble langage. Malheureusement le sage par excellence a reconnu il y a trois mille ans que toutes nos sciences n'étaient que vanité; et si ce n'est pas là tout ce qu'il nous est permis de savoir de la vérité, il se pourrait bien qu'il n'y en eût point. Ce qu'il y a de certain, c'est que la philosophie ne lui a pas arraché un voile depuis, et que les esprits réfléchis qui ne se contentent que d'évidence ne paraissent pas fort disposés à appeler de l'arrêt de Salomon.

Une proposition de M. Théodore Jouffroy, que mon hypothèse ne saurait admettre (et je renoncerais volontiers à mon hypothèse, je le déclare, aussitôt que la vérité sera trouvée), c'est que le christianisme ne sera suivi d'aucune autre religion. Comme je ne prévois pas que la vérité, qui est encore un peu confuse, doive

être mise très-incessamment à l'usage des populations, et que, d'un autre côté, il y a, selon moi, dans le christianisme, trop d'éléments de vie, de grandeur et de liberté, pour qu'on puisse supposer qu'il reste à la portée de l'homme tombé au dernier degré de l'avilissement et de la misère, je conjecture qu'il en sera autrement. Les religions, révélées ou non, deviennent toujours plus ou moins l'expression de la société qui les a faites successivement et qui les modifie sans cesse. Le culte de la raison était l'expression fort exacte de notre démocratie extravagante et féroce : la révolution parvenue à la crise de la terreur est là-dedans tout entière, avec l'orgueil de la sagesse, les saturnales de la démente, la prostitution et le sang. Ce culte dura peu de temps, le temps que dura le paroxysme qu'il avait produit. L'autel et l'échafaud s'écroulèrent le même jour, et se relèveraient ensemble. Voilà une religion qui se trouvera au besoin, et qui palpite peut-être déjà dans quelque évangile de mort. Si, comme je l'espère pourtant, il n'y a plus assez de brutale énergie dans les passions de l'époque pour arriver une seconde fois à ce résultat, le froid matérialisme,

l'athéisme moral et la personnalité avare des dernières sociétés n'iraient pas chercher bien loin une autre foi et d'autres symboles. En opérant sur le *saint-simonisme* à la manière de la réforme, c'est-à-dire en retranchant soigneusement de ses pompes et de ses doctrines ce qu'une tradition mal effacée de philosophie chrétienne et de tendresse humaine y a laissé pour l'intelligence et pour le cœur, cette religion me paraît merveilleusement appropriée aux besoins d'une espèce impatiente d'abdiquer de faibles restes de spiritualisme, pour franchir l'espace étroit qui la sépare encore de la matière brute, et prendre possession de son néant.

*A chacun suivant sa capacité, à chaque capacité suivant ses œuvres.* Au monde que la perfectibilité, la civilisation et le temps nous ont fait, saint Simon pour dieu. Il est logiquement impossible de se soustraire à cette conséquence. Je crois donc en saint Simon, dieu du dix-neuvième siècle, et j'y croirai fermement, tant qu'un autre dieu de la même nature ne viendra pas simplifier la question sociale et la réduire à ses derniers termes. Il ne faut décourager personne.





DE

LA PALINGÉNESIE HUMAINE

et de la Résurrection.



Je suis obligé de déclarer en commençant que je ne m'occuperai pas dans ce chapitre excentrique, et placé hors de toutes les doctrines écrites, du système des *palingénésies sociales*.

Ces deux expressions s'excluent mutuellement, à mon sens, puisque la *génésie* est une œuvre de création qui suppose l'action d'un

pouvoir supérieur, et que *la société* n'est qu'une œuvre d'instinct, dont l'accomplissement est attribué à l'organisme borné d'une espèce.

L'homme a fait sa société selon sa puissance, parce qu'il lui a été donné de la faire. Il ne lui a pas été donné, à lui, de se faire meilleur.

Je respecte profondément cependant toutes les théories que l'homme a imaginées pour le bonheur de l'homme. Une pensée d'amélioration dans le sort de l'humanité, quand elle est exprimée avec sincérité, est la plus haute manifestation possible de l'intelligence. Il n'y a rien de plus digne de vénération.

Le système de saint Simon se composait d'inductions rationnelles qui méritaient d'être discutées, et qui pouvaient soutenir un examen approfondi. Je suis porté à croire que ses apôtres se sont maladroitement détournés de ses voies toutes matérielles et toutes positives, en substituant au calcul des hypothèses et à la critique des faits l'autorité d'un enseignement où l'on n'a oublié que l'élément essentiel de l'enseignement mystique, c'est-à-dire le spiritualisme. Je n'en ai pas moins d'estime pour les saint-simoniens de

conviction. Tout homme qui est fermement convaincu de sa parole a droit à être écouté, même quand il se trompe.

Le système de M. Fourier est beaucoup plus spécieux, par la raison qu'il est plus simple, plus naïf, plus dégagé de cérémonies et de mystères, plus facile à soumettre à l'épreuve qui juge tous les systèmes en dernier ressort, celle de l'expérience. Je sais bien ce qui en adviendra, mais je ne suis pas étonné qu'on cherche à le savoir. Cette recherche du mieux possible est d'ailleurs une des nécessités de notre nature, une des déceptions qui sont attachées à la condition d'homme, et dont j'expliquerai la cause.

Le système de Ballanche est autre chose que ceux-là. Il a sur eux l'avantage de n'être qu'expectatif, ce qui le fait sortir de la catégorie des illusions de l'humanité.

C'est une inspiration orphéique, dans un siècle où toutes les inspirations de ce genre finissent par tomber à la merci des bacchantes. C'est un calcul d'Archimède qui dépend d'un petit mouvement à imprimer au monde, et pour lequel l'artisan sublime n'a de levier que son génie, et

de point d'appui que le néant. C'est l'œuvre d'un grand homme auquel la nature a imprimé par mégarde le sceau du sacerdoce sur les nations, quand le sacerdoce et les nations s'en allaient.

Et ceci n'est pas sans dessein. Les mondes qui sont morts sont encore des astres long-temps.

Ballanche est une des plus puissantes intelligences comme un des plus grands écrivains de tous les âges. Voilà tout.

Non, il n'y a point de *palingénésie* spécifique pour l'organisation actuelle de l'homme.

Si les espèces avaient ce privilège, le métal aurait végété, la plante aurait senti, l'animal aurait pensé, et je conclurais hardiment de ce perfectionnement progressif que nous sommes à notre tour sur le chemin de la compréhension. Rien de tout cela n'est arrivé depuis le jour immémorial où la création commença, parce que tous les êtres sont enfermés dans de certaines possibilités de progrès.

Nous avons touché cent fois à cette barrière. Cent fois nous avons rétrogradé devant elle, parce qu'il ne nous appartient pas de la rompre. L'homme embrasse comme Anthée la terre dont

il est sorti pour lutter avec plus de force contre le Dieu qui le presse, et il se relève pour mourir. Cette fable du Titan est l'histoire invariable du monde.

Non ! il n'y a point de *palingénésie* spécifique pour l'organisation actuelle de l'homme , parce que l'homme approche du temps où il aura fini son rôle sur la terre , comme le reste des animaux fantastiques du monde fossile , à moins qu'il ne redescende , brut et sauvage , à la tête des espèces inférieures , pour faire place à une espèce nouvelle.

Quand une idée est aussi complexe que celle de cette proposition , il faut bien la déplier avec soin pour la rendre intelligible aux esprits qui s'en soucient.

Les autres peuvent la laisser là. Ils n'auraient rien à y apprendre , et c'est un petit malheur , car une insouciance décidée est probablement le plus haut point auquel puisse atteindre la raison humaine , si l'hypothèse qui me reste à développer n'est qu'une erreur.

Mais avant de sonder les profondeurs d'une pensée hasardeuse , il faudrait dire sans doute

comment on y a pénétré, et quel parti on espère en tirer dans l'intérêt de l'espèce actuelle.

Ce sont là deux choses que je ne sais pas, et que je me suis peu inquiété de savoir.

Voici ce qui m'est personnel dans ces questions.

J'ai vécu obscur, solitaire, inoccupé, indifférent aux mouvemens passionnés de la société, et même aux recherches curieuses de la science, depuis le jour inexorable où, en jetant un regard de désespoir sur la destination de l'homme, je me suis aperçu qu'elle était ou imparfaite ou fausse, et qu'elle trompait toutes les conjectures que j'avais formées, plus jeune, sur la merveilleuse harmonie de la création.

Je me suis retiré alors du milieu de ces débats inutiles qui occupent douloureusement une fourmilière d'êtres inachevés ou déçus. Je m'y suis soustrait avec des pleurs amers pour ceux qui souffrent, et dont le malheur intime est incomparablement plus grand. J'ai fermé les yeux sur la société, et je me suis caché d'elle dans mon oubli.

J'ai cherché cependant des distractions dans

l'étude. J'en ai cherché dans la méditation. J'en ai cherché surtout dans le sommeil, qui est le meilleur des états de l'homme, si ce n'est la mort.

Je me suis engagé sur les pas de Cuvier, qui était une idée intelligente incarnée, dans les mystères du monde ancien, et j'ai regretté qu'il n'eût pas parcouru le cycle d'inductions où il était si heureusement entré, pour dévoiler les mystères du monde nouveau ou à venir, qui ne sont pas moins évidens, car tout ce qui est conséquent dans la création y est essentiel. La chaîne des êtres s'était brisée dans sa main à l'anneau intellectuel. Il ne fallait que la renouer.

J'ai senti alors que toutes les conséquences du monde créé s'étaient accomplies en leur temps, à l'exception de celles qui complèteraient l'existence de l'homme, et j'en ai conclu que si la destinée de l'homme n'était pas finie, c'est que l'homme n'est pas une fin de la création. C'est qu'il n'en est qu'un épisode passager dont le dénouement se cache dans celui de l'action universelle.

J'ai compris que la vie de dérision et d'erreur



que nous traînons sur la terre, et qui ne paraîtrait autrement que le jeu ironique d'un mauvais esprit, était au contraire tout ce qu'elle doit être dans le système toujours vivant et toujours progressif d'une création qui se continue.

J'ai reçu enfin la perception d'une création complète et sublime dont l'ensemble ne laisse rien à désirer aux doutes inquiets de notre croyance, si facile à décourager, et qui mériterait d'être l'œuvre de Dieu, si elle ne l'était pas.

Et je me suis prosterné sous le poids de cette conviction, parce qu'elle m'est parvenue éclairée de tant de certitudes et d'acquisitions compréhensives de la pensée, que je n'ai pas pu supposer qu'elle vint de moi.

De moi, grand Dieu ! d'un être mobile, faible, irritable, inconsideré, qui s'égare tous les jours dans la conduite de sa propre vie, et qui se débat dans le limon de l'homme, comme dans les langes de son berceau !

D'un cœur débile et malade qui avait embrassé tant d'affections, et qu'une réaction nécessaire sur lui-même n'a peut-être isolé de

toute la nature que pour le perdre dans des chimères !

D'un de ces vieillards de l'âge mûr que leur prison organique importune depuis long-temps, et qui ont usé les ressorts de leur courage contre la vie, à force de les exercer !

En vérité, je ne suis ni sectaire, ni thaumaturge, ni prophète. Je ne suis pas philosophe. Je me ferais même scrupule d'être penseur, dans l'acception large qu'on donne à ce mot, parce que la pensée est presque toujours d'un mauvais usage. La vérité ne s'est communiquée à moi ni dans le buisson de Moïse, ni dans le bosquet de Numa. Elle ne m'a emporté dans les cieux, ni sur le char d'Élie, ni sur la flèche d'Abaris. Elle ne m'est arrivée ni revêtue de l'éclatante révélation qui l'a communiquée aux évangélistes, ni rayonnante de l'inspiration des poètes.

Je l'ai sollicitée avec la candeur d'une âme simple, et je l'ai trouvée peut-être.

S'il en est ainsi, vous pourrez la reconnaître à un signe certain : vous comprendrez.

Tout ce qui n'est pas compréhensible à un

esprit attentif, tout ce qui ne parvient pas à l'âme avec la netteté d'un souvenir et la vivacité d'un sentiment, n'est que vérité de dialecticien, vérité de sophiste, vérité scolastique et *livresque*, vérité de convention, c'est-à-dire aberration ou mensonge.

Du moment où l'on aura fait en soi le départ de ces deux vérités, et je n'en demande pas davantage à ceux qui daignent me lire. Ils sauront autant que moi si je sais ; ils sauront mieux si je me trompe, et ils pourront me quitter — ou me suivre.

Ces commencemens seront plus rebutans que je ne l'aurais voulu, mais nous en sortirons en quelques pas.

L'inconvénient que je subis est inévitable, quand on ouvre un sentier qui n'a jamais été pratiqué, pour parvenir à une porte qui n'a jamais été ouverte. Je ne l'enfoncerai pas ; j'ai la clef.

Il serait inutile aujourd'hui de revenir longuement sur les hautes dérisions dont *la Genèse* a été l'objet dans le triste siècle des philosophes.

Deux mots suffiront pour les réduire à leur juste valeur, c'est-à-dire à l'expression d'un pédantisme ignorant et d'une présomption étourdie.

Premièrement, les jours de *la Genèse* n'étaient pas des jours de vingt-quatre heures, comme ont voulu le prouver quelques niais de scolastes. La distribution quotidienne de nos heures est en raison de notre globe, qui n'était pas fait quand la lumière fut faite, par une intelligence qui n'avait pas précisément, comme l'Institut, son orient à Bercy et son occident à Vaugirard.

Les jours de la création ont donc été calculés sur la marche d'un autre soleil, qui n'est pas celui de l'homme, et dont aucun homme ne connaît le cours.

Secondement, l'astronomie, la physique et l'histoire naturelle de la Bible ne sont pas des faits dogmatiques : ce sont des faits apparens. Ces notions ont été coordonnées avec une mesure sublime à l'intelligence humaine, et prises par conséquent dans la portée des facultés moyennes de l'humanité. Elles sont tout ce qu'elles doivent être, parce qu'elles sont faites pour l'homme, et pour l'homme primitif, dont un

28.

enseignement plus complet aurait forcé la nature, et c'est leur imperfection apparente qui fait leur spécialité. Il y a un catéchisme pour le sauvage iroquois, il y en a un pour Péliisson et pour Turenne; il y en aurait un pour Socrate, si Socrate venait à renaître. — La Bible est pour tous.

A force d'accommoder à l'homme l'histoire de la création de l'homme, sans respect pour le vague évident que son divin auteur y avait laissé à dessein, Esdras et les autres rhapsodes de l'Écriture ont dénaturé *la Genèse*. Plus on remonte aux premiers textes et aux premiers interprètes, plus on s'assure que la semaine de la création n'est pas pleine, et qu'il y manque un de ces jours dont les minutes sont des siècles.

Ce n'est pas ici une proposition téméraire. Elle a frappé saint Jérôme et saint Augustin. Les plus vieux commentateurs, cités par Jean Mercerus<sup>1</sup>, pensent que le jour vide a été rempli par la création des esprits supérieurs à l'homme, et que ce jour devait être le second, ce qui est contraire à la marche connue et progressive de

<sup>1</sup> *Commentarius in Genesin*, Genevæ, 1589, in-fol, p. 15.

l'action créatrice, qui procède toujours du plus simple au plus parfait, comme nous le verrons tout à l'heure.

De nouveaux critiques hébreux rectifièrent leur méprise d'une manière très-rationnelle, en transportant cette lacune au sixième jour <sup>1</sup>, et, en attribuant à ce jour supplémentaire, comme leurs prédécesseurs, la production de l'être compréhensif; de sorte que l'espèce par excellence de la création apparaît dans leur hypothèse immédiatement après l'homme, comme dans l'ordre logique de la progression. Ceux-là touchèrent à la vérité sans le savoir et sans la connaître, puisqu'ils placèrent dans un temps préterit ce qui n'était qu'une des nécessités infailibles de l'accomplissement des choses, ou bien ils ne révélèrent que ce qui leur était donné à révéler; mais le principe était acquis et il subsiste.

Le sage Ambroise Catharin, archevêque de Gonza, explique leur réticence, en disant que l'homme n'était ni capable ni digne de compren-

<sup>1</sup> Dom Calmet, *Genèse*, chap. 2. Paris, 1767, in-4<sup>e</sup>.

dre ce mystère <sup>1</sup>; — Étonnant mystère en effet que la perception universelle d'une intelligence placée entre l'homme et Dieu<sup>2</sup>, et que la religion pratique enseigne elle-même aux fidèles, quoique cette idée ne résulte explicitement d'aucun passage des anciens livres sacrés, où l'ange ne signifie jamais qu'une créature *sui generis*, que Dieu emploie à ses messages.

Voilà donc un fait d'intuition qui n'est pas un fait de révélation, et qui est commun à tous les hommes, à tous les siècles et à toutes les croyances, l'existence nécessaire d'une espèce compréhensible.

Voilà un fait de critique sacrée qui est reconnu par les chrétiens et par les juifs, par les savans et par les saints, la lacune matérielle d'un jour dans la semaine mystique de la création.

Ce que je sais de ces faits, et ce que je ferai voir, c'est que l'espèce compréhensive sera, et que la création doit s'achever en son temps.

<sup>1</sup> Nondum erat capax et dignus homo ad hoc mysterium capessendum.

*Explanations in primum caput Geneseos.* Romæ, 1552, in-folio, p 33.

Ce que je viens d'écrire ici, je l'adresse à mes frères les chrétiens, qu'un scrupule injuste aurait pu détourner de m'accompagner dans les découvertes que ces prémisses vont me fournir, et j'ai voulu le dire pour leur prouver que la vérité qui me reste à démontrer par elle-même, c'est-à-dire en la nommant, n'a rien d'opposé aux enseignemens de l'Écriture dont elle est plutôt le développement essentiel.

Maintenant je quitte les théologiens, j'interroge les savans, je m'instruis avec ceux qui doutent, je discute avec les athées, et quand nous aurons emprunté quelques rayons à l'immense faisceau de lumières qui éclaire aujourd'hui le monde, pour porter une clarté rassurante sur la route inconnue où je m'engage, nous y marcherons sans obstacle, car ce qui me reste à déclarer ne demande de mon auditoire que de l'attention et de la bonne foi.

---

La géologie n'a pas daigné écrire sa genèse, et ce n'était pas la peine, car elle est écrite dans



toute la nature. La géologie, qui est une admirable science, n'est d'ailleurs qu'une science expérimentale, une science exacte, une science de faits. Elle ne nous a appris que le passé.

Cette genèse géologique, déployons-la, lucide, palpable et parlante, sauf à remplir ses dernières pages. La voici :

Au commencement la matière fut, la matière épandue en fluides aériens, la matière subtilisée en fluides sonores et lumineux, la matière dispersée en atomes ou en monades, la matière pénétrée dans toutes ses molécules de la faculté d'être et de la faculté de produire, la matière agitée du désir de progression, de l'amour fécondant, de l'*alma Venus* de Lucrèce, c'est-à-dire du principe de motion et d'accroissement, qui est le véhicule immortel de toutes les existences :

Et cela fut le premier jour, à prendre le jour sur ce cadran, dont nous ne pouvons ni marquer les divisions, ni toiser le diamètre.

La matière subit les lois de son essence ; elle les sollicita, les anticipa quelquefois, conçut des antipathies, se soumit à des affinités, se condensa en sphères, en cubes, en prismes, en polyèdres

de toutes les formes, devint monde ou devint gravier : c'est égal. Elle s'accrut, s'étendit, grandit enfin par juxta-position : c'était un commencement de vie, et ce fut le second jour.

L'impatience vitale qui l'animait ne pouvait pas s'arrêter. Ses pores s'élargirent à une séve inattendue, à la circulation, au phénomène nouveau d'une intus-susception nourricière. Elle passa de son mode primitif d'accroissement à un mode de reproduction d'abord spontanée, et puis régulière, et puis constante. Ses affinités sourdes et mécaniques firent place à des sympathies presque intelligentes. Elle végéta ; elle eut la naissance, la vie et la mort ; la mort, condition nécessaire de l'état des êtres qui se perfectionnent, et que le minéral n'avait pas connue. Elle forma des débris féconds de ces générations entassées, accumulées par les siècles, un humus virginal, où toutes les plantes de la terre germèrent dans une incroyable succession d'espèces. — Et celui-là fut le troisième jour.

Le végétal ne faisait que vivre ; il eut besoin de sentir. A force d'aspirer à de nouvelles mé-

tamorphoses, la matière toujours agissante acquit des organes, la sensibilité, la perception des objets extérieurs et la locomotion. Les animaux existèrent, et le quatrième jour s'écoula, comme les autres, en tendances passionnées, en essais, en progrès, en développemens. Les espèces perfectionnées se firent sociales, ouvrières, industrielles, mues qu'elles étaient par l'appétence insatiable qui doit tourmenter toutes les créatures jusqu'au jour du repos.

Le cinquième jour fut celui de l'homme ou de l'être pensant, et ce cinquième jour est le dernier de la création philosophique. On ne peut plus arriver au delà que par des inductions, et toute induction serait fausse, si l'homme était réellement, comme il le dit et n'oserait le croire, l'être culminant et complet d'une création rationnelle. Mais, hélas ! s'il en était ainsi, l'homme ne tendrait plus à changer, et aucune espèce ne s'est élancée plus impatiemment vers les limites de sa sphère pour les franchir. Révolté contre la pauvreté de son organisation, contre la déception de ses espérances, contre la misère de sa destinée, il ne cherche qu'à faire illusion

à lui-même et aux autres sur les facultés qui lui manquent ; et la haine de cette création, dont il ne peut pénétrer le secret , l'a rendu cruel envers ses semblables et ingrat envers son auteur. Il s'indigne de l'ignorance humiliante où la nature a voulu le tenir , et il blasphème dans son orgueil irrité , parce que ses vaines sciences ne l'ont pas amené à comprendre qu'il n'était aussi que la création transitoire d'une des journées du monde.

Toutes les progressions qui ont été appelées par l'instinct créateur de la matière se sont accomplies à leur jour : l'accroissement , la vie , le sentiment , la pensée.

La progression inaccomplie que sollicitent les instincts de l'homme , c'est la compréhension de la vérité.

L'être compréhensif arrivera.

---

Je ne veux cependant pas qu'on me reproche ce que se reproche à lui-même un de mes écrivains bien-aimés, de devenir obscur en travail-

lant à être concis. Ces développemens de la matière créatrice qui viennent d'attirer nos regards, suivons-les un moment dans leurs progrès générateurs, et ne me demandez pas trop, car j'ai peu de temps, je tiens peu de place, et je sais peu.

Le minéral s'est divisé en espèces, en familles, en genres variés. Il est complet dans sa nature. Le jour de sa création vient à pencher vers son déclin ; mais il faut qu'il s'en lève un autre. Alors l'être régnant se modifie et se perfectionne ; il acquiert deux sens à la fois dans l'aimant, le *tact* qui appelle de loin les corps sympathiques, et la *polarité* qui nous a ouvert plus tard la route des mers. Ce n'est pas tout : il s'élève en tiges semblables à des arbres, se déploie en filons semblables à des branches, s'aminoit et se dentelle en ciselures élégantes, semblables à des feuilles, s'effile en fibres chevelues dans l'amiante, s'épanouit en corolles diaprées dans le cobalt, ou se floconne en efflorescences cotonneuses dans la magnésie ; se roule en semences brillantes dans quelques métaux natifs, ou se contourne et se creuse en œuf autour de certains cristaux.

Et pendant ce temps-là survient le lichen aride, écailleux, friable au toucher, métallique au regard, qui se cramponne à sa surface, et qui reste long-temps indécis encore pour le naturaliste entre l'oxide et la plante.

Voilà l'être vivant engendré dans la famille des cryptogames; la mousse se hérisse d'urnes d'argile ou d'airain; la fougère replie ses folioles sur des rouleaux ocreux pareils à des pyrites, et le champignon obombre son pédoncule en s'arrondissant sur lui comme le casque d'une géode.

La matière ne se ralentit point dans l'investigation de ses conquêtes organiques. La plante cherche à sentir; elle frissonne au toucher dans les sensitives, elle palpite, s'arme et se défend dans les dionées; elle voit dans la clitie, qui cherche le soleil, qui le regarde et qui le suit; elle choisit, elle aime, elle attire dans le palmier; elle a la perception du jour, de la nuit et des moindres divisions du temps dans toutes les espèces.

Elle va parvenir à l'être sensitif dans les byssus, dans les conferves, dans les polypiers; elle

**s'animalise, elle se peuple. La science sera obligée de créer un nom pour cette classe intermédiaire des espèces naturelles ; et comme les noms qu'elle inventera d'abord seront pittoresques et vrais, elle les appellera des zoophytes, des animaux-plantes.**

**Et le principe créateur se prolonge toujours en s'enrichissant de nouvelles facultés, mais par des degrés insensibles à une attention vulgaire, et en modifiant à peine le type de ses figures plastiques. Ainsi, la radiation stellaire qui brille au front du firmament s'était réfléchie dans une foule de cristallisations et de métaux ; elle a déjà passé dans la corolle des rosacées ; elle se multiplie dans les madrépores en divisions élégantes, en empreintes pétaliques, en épanouissemens flosculeux. Vous la retrouverez plus tard dans l'animal vertébré et dans ses vertèbres elles-mêmes, qui ont semé de tant d'astroïtes les débris du monde fossile. C'est peu que le fungus sensitif développe au fond des eaux, sous une forêt de corail, son dôme poli doublé de lames fines et fragiles, comme son analogue végétal, au milieu de la fraîche pelouse des**

bois ; la scolopendre sensible et mouvante va saisir la muraille des rochers humides avec plus de doigts que la doradille , et la couleuvre se rouler autour des tiges légères en plus de nœuds que la liane . Cette feuille morte que le hasard semble avoir détachée de la cime du tilleul avant les jours sévères de l'automne , et qui tombe sur la terre en tournoyant , prenez garde : c'est un papillon ; ces jolis *argus* qui frappent l'air de leurs ailes , ne diriez-vous pas que ce fussent des pervenches qui volent ? L'œuf même des oiseaux n'est qu'une graine que le soleil ne peut féconder , et qui n'éclop pas sans avoir été couvée par une mère .

Les animaux , pénétrés de l'impatience commune à tout ce qui est , ne s'en tiennent pas plus à la sensibilité nouvellement acquise que les plantes à la végétation , que les métaux à la croissance , *crescence* ou *crétescence* , si barbarement nommée *crudescence* par nos médecins . Ils sont agités à leur tour du besoin de cogitation ; mais plus heureux que l'homme , ils y pourvoient par des instincts réguliers et invariables dans les laborieuses républiques des



castors, des abeilles, des termites et des fourmis. Ils s'élèvent jusqu'à des sentimens presque réfléchis dans l'éléphant et le cheval ; jusqu'à des affections énergiques, obstinées, capables de souvenirs dans ce phoque des mers polaires, auquel l'observateur regrette de ne pouvoir accorder une âme, et dont les anciens avaient fait la syrène ou la muse des écueils. Cependant le phoque ne pense point, et le chien créé pour l'homme, est plus exceptionnel encore dans la chaîne des êtres. Dieu nous l'a donné tard, en forme de compensation, pour servir de guide à l'aveugle, d'ami à la misère, de consolateur assidu et caressant à tous les maux de la vie. Si la bienveillance est la première des aptitudes résurrectionnelles, et qui pourrait en douter ! je suis fermement convaincu que le chien ressuscitera.

Le cinquième jour enfin, l'homme se lève tout à coup du milieu de quelque tribu étonnée d'orangs ou de pongos. Le voilà pourvu d'un sens de plus, le sens cogitatif et tout ce qui en dépend, le vague des idées, la confusion des paroles, la diffusibilité des langues, des doctri-

nes et des opinions ! Le voilà , ignorant du passé qu'il n'a pas pu connaître , ignorant de l'avenir qu'il ne connaîtra jamais , toujours mécontent du présent , regrettant un mieux qui n'a pas été ou désirant un mieux qui ne sera pas ; la plus malheureuse , je l'avoue , de toutes les créatures prédestinées à être , parce qu'elle est la seule qui prévoie sa fin , et qu'elle n'a point d'organes pour la comprendre ; mais malheureuse seulement d'une infortune relative , d'une infortune réparable qui pèse sur elle comme un châtiment , pour réprimer son hâiveté insensée à changer de nature . Je ne raconterai pas cette belle histoire allégorique , si diaphane dans ses emblèmes et si lumineuse dans ses enseignemens . On peut la demander à Moïse .

Il est sans doute assez singulier que j'aie été obligé de m'envelopper de tant de précautions logiques et de m'appuyer de tant de preuves , pour parvenir lentement à l'exposition d'une idée simple qui est écrite à la première page du premier volume du premier des livres connus , et qu'on peut regarder par conséquent comme la première des notions de l'homme . —

L'espèce qui apparaît au cinquième jour de la création a la pensée pour instrument et la compréhension pour objet ; mais l'imperfection de son organisme ne lui permet pas d'y parvenir. — Il y a plus de trois mille ans que cela est dit, et plus de trois mille ans qu'on l'oublie.

Sept ou huit génies immortels ont résumé toutes les sciences de l'espèce avec une supériorité accablante : Pythagore , Platon , Aristote , Descartes , Charles Bonnet , Cuvier , et je ne sais qui encore ; les premiers avec de beaux mensonges poétiques , les derniers avec des faits matériels. Qu'ont-ils appris à l'homme , sinon ce qu'il avait appris au pied de l'arbre d'Adam ? C'est qu'il a dévoré inutilement le fruit de la science , et qu'il doit mourir.

Le système des transmigrations pythagoriciennes était une hallucination compréhensive , et je ne suis pas surpris qu'il soit devenu la croyance d'une partie des nations. Pythagore était bien plus près de la vérité accessible , s'il avait étendu sa théorie à toute la création matérielle au lieu de la restreindre à une créature finale. Il n'y a point de créature finale tant que

la création n'est pas finie , et cela est si naïf à dire que cela ne vaut pas la peine d'être dit.

Or, la création n'est certainement pas finie tant qu'il reste à la créature une appétence déterminée de perfectionnement , et qu'elle conçoit un état meilleur pour lequel elle manque d'organes compréhensibles.

Je demande maintenant à l'homme s'il se croit la fin de la création?

---

Il faut que je m'arrête un moment pour laisser libre carrière à une objection qu'on m'adressera sans doute quand on m'aura suivi jusqu'ici ; car j'ai supposé en commençant que j'avais affaire à un auditoire patient et résolu.

« Ce que vous venez de nous dire , me répondra-t-on , nous le savions à peu près , et vous n'avez fait que rétablir une espèce d'ordre dans quelques idées que nous avions conçues avant vous ; mais c'est sur ces idées elles-mêmes que repose notre foi philosophique dans la perfectibilité. L'homme doit de-

» venir de plus en plus compréhensif en sa  
» propre espèce. Nous sommes déjà très-com-  
» préhensifs nous-mêmes, car nous ne croyons  
» plus à rien, et cela prouve que nous savons  
» beaucoup. La civilisation n'a-t-elle pas fait  
» assez de progrès depuis que nous lui en pro-  
» mettons ? Voyez quelle touchante mansué-  
» tude elle a portée dans les mœurs, quelles  
» clartés elle a fait jaillir dans l'instruction,  
» quel mouvement rapide et irrésistible elle a  
» imprimé à toutes les intelligences ! La justice  
» ne se trompe plus ; la médecine est devenue,  
» personne ne l'ignore, une véritable science  
» exacte ; le mérite seul conduit aux honneurs  
» et la vertu seule au pouvoir ; l'harmonie qui  
» régit les sociétés fraternelles, grâce à la li-  
» berté illimitée de la presse, à l'enseignement  
» mutuel et à la méthode Jacotot, ferait envie  
» à l'utopie de Morus et à la république idéale  
» du plus sage des élèves de Socrate. La politi-  
» que est encore un peu embarrassée dans sa  
» marche, mais le père Enfantin a puissam-  
» ment débrouillé les religions. Ce sera bien  
» autre chose quand nous aurons trouvé la

» femme libre et organisé le Phalanstère. Enfin  
» nous ne brûlons plus les livres, et si nous les  
» submergeons de temps en temps, c'est en  
» vérité parce que nous n'en avons plus besoin.  
» Oh ! c'est une chose bien visible et bien satis-  
» faisante que le perfectionnement de l'huma-  
» nité ! Nous vous accordons avec plaisir, mon-  
» sieur, que l'être compréhensif doit surgir  
» quelque jour de la création ; mais l'être com-  
» préhensif, ce sera l'homme. »

Ironique ou sincère, le tableau qu'on vient de tracer est en effet l'expression de notre statistique sociale ; et à prendre cette antagonie dans son acception la plus favorable, elle ne peut rien changer à l'évidence logique de ma proposition, que je dois présenter actuellement sous une forme plus exclusive.

1° Il est aussi impossible à l'être privé d'organes compréhensifs de parvenir à la compréhension qu'à l'aveugle-né de s'approprier la sensation de la lumière et des couleurs.

2° L'homme est privé des organes propres à l'être compréhensif.

Il me reste à le prouver.

Je crois que c'est Voltaire qui a dit quelque part, avec son assurance de philosophe et sa légèreté d'homme du monde, que l'impossibilité d'acquérir un sens était démontrée par l'impossibilité même d'en déterminer l'objet et la perception. Aussi s'est-il bien gardé de nous faire connaître ceux dont il a doté si libéralement ses charmans voyageurs fantastiques, Micromégas et l'homme de Sirius, dans une de ses plus étincelantes bluettes. C'est vraiment trop de modestie ou de préoccupation. Il suffit d'y penser pour lui en offrir une douzaine et davantage, sans les aller chercher plus loin que dans la simple organisation de quelques pauvres animaux, qui ont été, sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, plus favorisés que nous. Le sens du retour annuel des mauvaises saisons, qui avertit si infailliblement les hirondelles; celui de l'ascension journalière du soleil, qui réveille tous les matins le coq sur son juchoir; celui de l'orientation, qui dirige avec tant de sûreté la colombe vers le nid de ses petits; celui du péril, qui fait tressaillir et crier une poule aveugle au milieu de ses poussins, à l'arrivée du

milan ; celui des distances , qui permet à la caille paresseuse de mesurer son vol à travers les mers jusqu'à un point de repos invisible ; celui qui enseigne les herbes salutaires et les remèdes efficaces au chien et à la cigogne ; celui qui dirige et qui modère le vol précipité de la chauve-souris dans les anfractuosités de ses spelonques ténébreuses : ce n'est d'aucun de ceux-là que je veux parler.

Si l'homme avait reçu en naissant quelque disposition organique à la compréhension de la vérité , elle se serait essayée d'abord sur ses contingens les plus immédiats , ou , à force d'en être pressée de toutes parts , elle se serait accoutumée à les connaître et à les juger.

Les contingens les plus immédiats de l'être pensant sont au nombre de trois : la création , l'espace et le temps.

La création : il vit en elle, par elle, avec elle. La plus incontestable de ses notions , c'est qu'il est parce qu'elle est.

L'espace , il le sent partout , dans les pas qu'il ébauche en pendant à ses lisières, dans la course du cheval, dans le vol de l'aigle, dans la marche



éternelle des comètes , dans l'incommensurable regard dont il pénètre l'infini.

Le temps : il le subit dans tous ses jours , dans toutes ses heures , dans toutes ses minutes ; il le subit dans toutes ses actions , dans toutes ses pensées. Il n'y a pas une aspiration de son poumon , pas un mouvement de son poulx , pas une alternative de la systole et de la diastole de son cœur qui ne lui rappelle le temps.

Rassemblez maintenant , je ne dis pas tous les hommes — cela serait inutile — , mais quelques hommes que je vais nommer ; réunissez Orphée , Épicure , Démocrite , Aristote , Hippocrate , Archimède , Marc-Aurèle , Cicéron , Montaigne , Bacon , Locke , Leibnitz , Bonnet , Kant , Georges Cuvier , — et toi aussi , mon cher Ballanche ! Cela composera , je pense , une assez belle société intelligente. Donnez-leur pour rapporteur ce bon prince de la Mirandole , qui s'était engagé à soutenir contre tout venant une thèse *de omni re scibili* , et demandez à ces gens-là , qu'on ne suspectera guère , s'ils savent ce que c'est que le temps , que l'espace , que la création , les trois affaires immédiates de l'homme , et s'ils

comprennent ORGANIQUEMENT comment ces faits , identiques à leur propre existence , ont pu être ou ne pas être , avoir un commencement et une fin , ou n'avoir pas plus de fin que de commencement.

Ils vous répondront qu'ils ne le savent pas , et que l'homme ne peut le savoir.

Et c'est vous qui attendez quelque chose de plus !

Tout ce qu'il est permis à l'homme de connaître , quand il a étudié avec fruit les secrets de son organisation , c'est qu'il est infiniment peu perfectible , parce qu'il manque des moyens essentiels de la perfectibilité.

Et la brute l'aurait connu , si elle avait pu comprendre qu'elle n'était pas pensante ; la plante , si elle avait pu comprendre qu'elle n'était ni impressionnable ni locomotive ; le métal , s'il avait pu comprendre qu'il n'était pas vivant.

L'homme le saurait , s'il n'était pas pensant , c'est-à-dire s'il n'avait pas le malheur d'abandonner sa raison à d'extravagantes chimères.

**L'HOMME N'EST PAS L'ÊTRE COMPRÉHENSIF.**

**LA CRÉATION N'EST PAS FINIE.**

Je retourne un moment à mes chrétiens, dont je serais désespéré d'alarmer les scrupules, ce qui m'arriverait sans dessein, quisque je suis convaincu que leur religion est la véritable croyance de l'homme pensant. Maintenant je me crois capable de leur prouver, avec une autre autorité que je ne l'avais fait d'abord, en procédant à l'exposition graduelle de mes principes, que mon opinion est la seule qui puisse élucider complètement le mystère des révélations divines, dans ce qui lui restait d'impénétrable. Cette digression sera courte.

Si l'on me demande comment il se fait que l'être compréhensif ne soit pas annoncé dans les livres de Moïse, qui contiennent toute la révélation du buisson ardent et toute celle du mont Sinaï, je demanderai, à mon tour, comment il se fait que la résurrection de l'homme n'y soit pas exprimée non plus, même implicitement; par quel hasard elle se trouve au contraire mise en question dans l'*Ecclesiaste*, ni plus ni moins hardiment que dans Sénèque le tragique; et pourquoi la notion de l'immortalité de l'âme, qui est la plus importante des notions morales,

après celle de Dieu, n'a été effectivement qu'une notion morale jusqu'à Jésus-Christ, au lieu d'être une notion révélée ?

Il n'y a qu'une solution à cette difficulté : c'est que la sainte Écriture est le contrat d'alliance des êtres pensans qui se reconnaissent sous le nom d'hommes ; qu'elle ne contient que la vérité qui est donnée immédiatement à leur nature, et que l'être pensant n'est pas immédiatement appelé à l'état résurrectionnel, comme le sera l'être compréhensif. La résurrection n'est pour l'être pensant qu'une idée instinctive et un sentiment d'anticipation. C'est pour l'être compréhensif seulement qu'elle sera une idée compréhensible. On peut tirer de ceci une induction qui aura la précision et la clarté d'un aphorisme.

Ce que nous appelons mystère est une vérité prévue par notre sens intelligentiel, mais que nos autres sens ne sont pas propres à percevoir dans l'état actuel de notre organisme.

Ce qui est mystère pour l'être pensant sera perception pour l'être compréhensif.

Ajoutez à cela que l'Église a reconnu la né-

cessité d'un état intermédiaire entre la vie de l'homme et la résurrection, dans deux de ses dogmes extra-bibliques, le *jugement particulier* et le *purgatoire*, comme elle a reconnu l'existence de l'être compréhensif dans le dogme extra-biblique de *l'ange*; faits respectables de croyances, qui n'ont pas été révélés, et dont la nature et les circonstances, la forme, le temps et les lieux, n'ont jamais pu être convertis en articles de foi.

Or l'état intermédiaire entre l'état pensant et l'état résurrectionnel, c'est l'état compréhensif, qui est de sa propre nature, comme l'Église l'a pensé, un état d'épuration et de jugement.

---

Si on jette les yeux en arrière sur les idées que je viens de développer, on les trouvera également conséquentes, dans le système de la création divine et dans celui de la création spontanée, parce que la création spontanée n'aurait pu s'accomplir que par une succession fortuite d'événemens incroyables, dans lesquels le hasard aurait toujours pourvu à point à l'absence

d'une direction intelligente ; et le phénomène de ce coup de dé perpétuel , pour me servir de la spirituelle comparaison de l'abbé Galiani , serait incomparablement plus inintelligible à la pensée que l'existence d'un Dieu créateur. Le hasard logicien , le hasard invariable dans ses combinaisons , invariable dans ses produits , est un fantôme indigne des contes de fées.

J'ai été douteur et même incrédule , parce que je ne voyais dans la vie de l'homme que des répartitions injustement inégales pendant qu'elle dure , et qu'un vide affreux à sa fin. J'ai refusé , dans mon cœur aveugle , de connaître et d'avouer Dieu , parce que sa suprême sagesse avait mesuré une révélation incomplète à nos organes incomplets.

La chaîne des êtres était interrompue , ainsi que je l'ai dit , à l'anneau où est suspendue la destinée incertaine de l'homme ; et à prendre les masses comme je les vois , en remuant jusque dans les entrailles de l'antiquité la déplorable histoire des siècles et des nations , je ne trouvais mon espèce que trop faite pour le néant.

Depuis que le grand cercle de la création s'est

accompli à mes yeux , depuis que je le parcours dans son admirable régularité , du moment où il procède de Dieu par la matière douée du principe créateur jusqu'au moment où il aboutit à Dieu par le sens compréhensif , qui est le souffle même de Dieu , retourné à son origine , j'ai pris mes erreurs en pitié. Ici rien ne manque à l'éternelle harmonie des choses créées ; et tout ce qui est mal dans les faits passagers concourt au bien absolu de l'accomplissement des faits universels. La faculté de croître a passé , plus intense et plus puissante , du minéral dans la plante ; la vie , de la plante dans l'animal ; la sensibilité de l'animal dans l'homme. La pensée parvient , à son tour , de l'homme à l'être compréhensif , avec ses trois sens intelligentiels , la mémoire , l'imagination et le jugement. Ainsi l'homme traverse l'état de compréhension pour arriver à l'état de résurrection dans lequel il sera toujours.

Oh ! si cela n'était pas ainsi , et que le perfectionnement de l'homme finit dans l'homme , quel homme oserait prétendre à ressusciter ?

Cela est ainsi par la raison irrévocable qu'il

est impossible que cela soit autrement.

Et si je pouvais emporter tout le genre humain avec moi sur des ailes plus fortes et plus assurées que celles de ma parole , à la contemplation de cette sphère miraculeuse qui m'est devenue sensible , il n'y a point d'âme , si rebelle qu'elle fût à la conviction , qui ne partageât la mienne !

« Dieu est , dirait-elle ; Dieu sera toujours ,  
» et l'homme , épuré par l'état de compréhens-  
» sion , sera toujours près de Dieu quand il aura  
» subi la dernière de ses épreuves. »

---

Le reste n'est plus qu'un de ces objets de vaine et impuissante curiosité sur lesquels s'exerce long-temps encore cependant l'insatiable avidité de notre esprit :

Quel sera l'être compréhensif au sixième jour de la création , et qu'y deviendra l'homme ?

Je n'en sais pas plus sur ces questions que ceux qui n'ont jamais prévu l'être compréhensif ; mais je vous ferai part de mes conjectures.



L'être compréhensif ressemblera probablement à l'homme, comme l'homme ressemble aux animaux, auxquels il ne ressemble que trop ; mais avec un développement d'organes dont nous ne pouvons imaginer l'étendue et la portée ; il aura tous les sens que nous avons observés dans le surplus des êtres créés, et une multitude d'autres qui nous échappent et qui sont réservés pour lui. La matière génératrice n'a besoin que de quelques modifications pour lui soumettre la nature. C'est si peu de chose qu'il n'y a pas le moindre effort d'esprit à faire pour le concevoir. Qu'elle ait la bonté d'entretenir, comme cela s'est rencontré dans quelques individus exceptionnels, l'ouverture du trou de botal ; qu'elle maintienne dans tous, après la naissance, le mode de circulation qu'elle a établi dans la vie intra-utérine—et il lui en coûte bien peu, puisque ce n'est qu'un acte de conservation— ; qu'elle réduise l'usage de l'appareil respiratoire à une fonction facultative, ainsi qu'elle l'a fait dans les amphibiens et les poissons, et voilà ma créature nouvelle qui a conquis les profondeurs de la mer. Ne vous embarrassez

pas de ses poumons presque inutiles , et qui ne seront plus que l'organe d'une jouissance volontaire ; élargissez , au contraire , l'espace qu'ils occupent dans un torse vaste et solide , qui semble déjà destiné par sa conformation à les contenir comme la carcasse d'un navire aérien ; donnez-leur l'ampleur d'un aérostat , calculé sur le faible poids qu'il déplace pour s'élever dans l'atmosphère , et enveloppé , au lieu de son lourd parenchyme , d'une membrane élastique et docile : et l'être que vous venez d'inventer si facilement avec moi traversera les airs dans toutes les directions qu'il lui plaira de parcourir ; non pas à la manière d'Icare , dont l'ajustement d'oiseau répugnait à toutes les possibilités de notre configuration physique ; non pas avec les quatre ailes de Mercure , que l'iconographie poétique avait mieux assorties à l'équilibre et au mécanisme de nos forces ; mais en faisant le vide à son gré dans son large viscère pneumatique , et en frappant la terre du pied , comme l'instinct de son organisme progressif l'enseigne à l'homme dans ses rêves.

Dans le laboratoire de la création , tout cela

n'exige pas plus d'un moment , et on se demanderait avec surprise comment cela n'est pas encore arrivé , si on ne savait que cela n'est point arrivé parce que le temps n'en était pas venu.

L'expression si elliptique d'une idée , qui aurait peut-être exigé pour être bien entendue un long volume d'éclaircissemens , ne me permet guère de me livrer aujourd'hui à mon goût invincible pour les épisodes. Je ne m'arrêterai donc pas long-temps sur une question incidente et de peu d'importance , que je prendrai toutefois la liberté de soumettre un jour à l'Académie des sciences , si je deviens assez célèbre , assez riche ou assez grand seigneur pour élever ma voix jusqu'à elle :

« Pourquoi l'homme qui n'a jamais rêvé qu'il  
» fendit l'espace sur des ailes , comme toutes les  
» créatures volantes dont il est entouré , rêve-  
» t-il si souvent qu'il s'y élève d'une puissance  
» élastique , à la manière des aérostats , et pour-  
» quoi l'a-t-il rêvé long-temps avant l'invention  
» des aérostats , puisque ce songe est mentionné  
» dans tous les onéirocritiques anciens , si cette

» prévision n'est pas le symptôme d'un de ses  
» progrès organiques ? »

L'être une fois parvenu à l'état compréhensif laisse donc une vaste carrière ouverte à nos conjectures, et, bien que cela doive paraître bizarre à dire ici, je ne tolère une conjecture qu'autant qu'elle résume inévitablement une longue suite de faits qui ne peuvent aboutir qu'à elle. Les conjectures auxiliaires qui les circonstancient ne sont bonnes qu'à amuser l'imagination, et je ne les donne pas pour autre chose.

L'être compréhensif renaîtra beau sans doute; car c'est pour lui que les instructions catéchétiques de l'Église romaine ont prévu *un corps glorieux*, la matière devant s'être subtilisée jusqu'à devenir plus impalpable que l'air et la lumière dans l'état résurrectionnel. Supposez maintenant, et qui empêche de promener d'avance le flambeau d'une pensée poétique sur le dénouement du plus grand des poèmes, sur le dernier jour de la création ? Supposez que l'être compréhensif renaît adulte, supposez qu'il vit sans vieillir et que la mort ne sera pour lui qu'un

passage certain au rajeunissement immortel ; supposez qu'il ne se renouvelle dans son espèce que par ces pures effusions de l'amour qui sont la volupté de l'âme , et dont notre vie grossière nous présente elle-même quelque divine apparence , trop vite obscurcie par les misères de nos voluptés de chair et de sang ; supposez que l'être produit éclôt de deux souvenirs qui s'accordent , de deux soupirs qui se comprennent , de deux baisers qui se fécondent , de deux âmes qui se mêlent ; qu'il éclôt pur comme la pensée l'a conçu , revêtu de tous les traits d'une physionomie présente à la mémoire , de toutes les qualités qu'on a chéries dans ce qu'on aimait le mieux ; qu'il est l'ami qu'on a perdu trop tôt ou l'enfant qu'on a tant pleuré ! Ceci est non-seulement possible , mais probable ; car tout ce qu'il est possible d'imaginer de bien est probable dans la marche progressive d'une création d'amour qui s'accomplit.

Cependant cet état , sur lequel je ne préjuge rien , si ce n'est pour me conformer à la fantaisie imaginative des esprits qui m'accompagnent dans une voie fermée à toutes les presciences de

l'homme, cet état ne sera pas plus exempt que tous les autres états de la matière organisée de confusion et de douleur; et nous savons déjà peut-être ce qu'il a de révolutions terribles à subir par une de ces grandes histoires mystiques dont la révélation n'est écrite chez aucun peuple, dans un livre sacré, mais dont la conviction existe de temps immémorial dans toutes les traditions : l'histoire de la révolte des anges. Il est probablement superflu de répéter ici que sa préterition n'est qu'une figure oratoire qui se retrouve dans toutes les prophéties du genre lyrique. C'est là sans doute que l'être compréhensif se divisera en deux familles différentes pour deux différentes destinées, et je le dis sur la foi d'une notion de peu de valeur, puisqu'elle m'est propre; c'est que je suis persuadé que tout ce qui a été un fait général de crédibilité deviendra un fait réel.

Le reste du jeu de la création terminée dans ses œuvres est plus facile à suivre jusqu'au jour où elle doit mourir de mort. Les minéraux continueront à rendre leurs élémens à la matière première, les végétaux leur humus terrestre à

la matière minérale, les animaux et l'homme leurs débris minéraux et végétaux aux deux natures préexistantes. Le sens de la pensée lui seul n'aura rien à leur restituer parce qu'il ne procède d'aucun. Il passera tout entier dans l'être compréhensif.

Ce qui subsiste aujourd'hui achèvera d'être par une longue suite de dégradations insensibles. La fourmi creusera long-temps encore ses chemins couverts aux profonds détours, l'abeille construira ses cellules à six pans, l'hirondelle son nid en cône, la chenille sa coque en nasse, le fourmi-lion ses pièges et le castor ses chausses. L'homme, reculé d'un degré sur la civilisation vivante, continuera peut-être à fonder dans quelques îles sauvages des républiques expérimentales et des sociétés progressives avec l'aristocratie de l'argent, la pupillarité des femmes, l'athéisme et la guillotine. Quelques-uns se détacheront peu à peu de cette espèce dégénérée, caduque et mourante, comme le Taïtien de Bougainville, ou ce digne chef iroquois que vous avez vu danser à la cour, si vous y alliez. Ils arriveront chargés de leurs livres, car ils impri-

meront toujours. Certains se feront distinguer entre eux par une aptitude puissante à la compréhension, je ne sais quel Galilée, quel Montesquieu, quel Rousseau de ces âges à venir, s'ils en produisent jamais, dont les balbutiemens confus exciteront entre les savans quelques polémiques rienses ou quelque intérêt caressant. Voilà tout l'avenir de l'homme dans l'état d'homme, et il n'y a qu'une idée qui puisse l'en consoler quand il le sait :

C'est que l'intervalle qui sépare l'être pensant de l'être compréhensif n'est presque rien : ce n'est que la mort.

---

Si l'état compréhensif n'est pour nous qu'un thème emprunté au monde vague des hypothèses, il en est bien autrement encore de l'état résurrectionnel dont nous sommes séparés par un autre infini, et que l'être compréhensif ne connaîtra pas distinctement lui-même. Aussi voyez ce que les théologiens et les poètes en ont fait ! Il y aurait de quoi inspirer le goût du néant à l'âme la plus expansive qui se soit jamais in-

31.



venté un doux avenir de solitude et de repos ; car le néant, qui n'est pas sans charme pour une vie fatiguée, ne paraît horrible que par son opposition à la résurrection, et que savons-nous de la résurrection ?

A celui-là cependant, qui aura pénétré d'une faible perception dans les mystères de l'état résurrectionnel, le néant doit être un objet d'épouvante et de désespoir. Le néant est l'enfer des méchans.

La résurrection est comme la Genèse, un objet familier de plaisanterie pour les incrédules. Je le conçois quand je parviens à me rapetisser jusqu'aux étroites proportions du *Pandæmonium* dans lequel ils ont emprisonné leur âme. La résurrection que l'homme peut se promettre a effectivement quelque chose de mesquin et de ridicule, parce que l'homme n'est pas compréhensif, et parce que la compréhension, qui en aura un sentiment bien plus développé, ne saurait se faire cependant de l'état résurrectionnel qu'une idée imparfaite et sans grandeur. Tel que je crois l'entrevoir pourtant, à travers les deux voiles qui m'en séparent, son aspect, tout

obscurci qu'il soit d'impénétrables ténèbres ; comble mon cœur d'espérances si sublimes que je suis obligé d'en rapporter la notion à une intelligence tout-à-fait étrangère à ma misérable nature, et qui se joue de m'éblouir et de m'accabler.

La résurrection , mon Dieu ! le sentiment de l'être prolongé à jamais avec sécurité dans une extase de joie !

L'invariabilité d'une pensée jeune et heureuse dans un heureux univers qui ne vieillit pas plus qu'elle , et d'un amour éternel qui se fond dans un éternel amour !

La conception de l'espace , de la durée , de la création , du créateur..... c'est peu ! Leur possession , leur assimilation , leur puissance dans une âme purifiée , qui s'est identifiée avec tout ce qu'elle a compris , et qui jouit de tout ce qu'elle sent !

La suppression des distances , des temps , des individualités ! Le présent qui est toujours , l'infini qu'on touche partout , les affections de toute la vie écoulée , qui ressuscitent , qui s'amassent , qui se pressent , qui palpitent , dans une seule

émotion toujours neuve et toujours la même ,  
parce que l'éternité ne marche plus !

Tout ce qu'il est possible d'accumuler de pures et ineffables délices sur tous les sens de tous les êtres connus , et sur plus de sens encore qu'il n'y a d'atomes dans tous les soleils !

Respirer dans tous les points de l'immensité que l'on occupera tous , l'âme des parens , des amis , des enfans , de la nature , de Dieu , à qui tout aboutit pour s'y retrouver ! — Vivre de tout cela sans fin , avec un ravissement si achevé , qu'il éteindrait d'un souffle le sentiment et l'existence dans l'organisation d'un ange !.....

Cela !... ne vous effrayez pas des pauvretés de votre avenir ! je ne suis qu'un homme ; je ne sais rien ; je ne comprends rien ; j'imagine avec des sens infirmes et grossiers ! — Cela , ce n'est pas la résurrection !

---

J'étais fort avancé dans la composition de ce petit écrit , quand je me suis avisé qu'il y avait peu d'oisifs ou de penseurs en France assez voués à la méditation pour le lire jusqu'à la fin ,

et que , sur la poignée de lecteurs en qui se fonderait cette espérance , il n'y en avait certainement pas un qui consentît à s'en occuper d'une manière sérieuse pendant un jour. J'allais donc, comme disent les poètes , en faire hommage à Vulcain , celui de tous les dieux auquel j'ai le plus payé de semblables tributs — et ce serait bien autre chose si j'avais été sage — ; lorsqu'au moment d'accomplir cet infanticide intellectuel, oppressé d'un invincible sommeil, qui me poursuit toujours quand je me suis relu , et la tête appuyée sur les mains , dans l'attitude que vous avez maintenant , celle d'un homme qui s'ennuie , je fus transporté tout à coup , par le caprice des songes , dans une taverne allemande, à Vienne , à Gottingen ou à Heidelberg , près de trois jeunes étudiants qui s'entretenaient de la destinée future de l'homme , en fumant gravement leur cigarette autour de trois pots de bière vides ; — et je crus entendre mon nom.

« Pour ceux-là , dis-je en moi , cette pensée  
 » que j'abandonne à tout événement ne sera  
 » donc pas inutile ! Trois des semences de ma  
 » graine éphémère sont tombées dans un terrain

» fertile , et germeront peut-être jusqu'à la fin  
» au-dessus des idées frivoles et décevantes de  
» l'humanité !....»

Et j'achevai ce travail dans la paix de ma conscience , parce que je l'avais entrepris avec conviction , et que j'en avais retiré des consolations inépuisables durant quelques-uns des jours les plus amers de ma vie.

Quant à vous , âmes aimables et tendres , mais insoucieuses et légères , qui êtes de feu pour le mensonge et de glace pour la vérité , ne blâmez pas mon essor dans le monde psychologique où je vous entraînais tout à l'heure ! l'exaltation même d'une croyance intime et d'une doctrine identifiée à ma pensée est incapable de me séparer de vous. Si vous aimez mieux mes contes que ma philosophie , je suis tout prêt à vous raconter dès demain quelqu'un de ces contes que je raconte.... si mal !

FIN.

## TABLE.

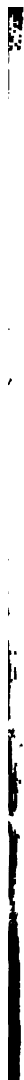


Miscellanées . . . . .	Pag. 1
Des types en littérature. . . . .	43
Du fantastique en littérature. . . . .	63
De l'amour et de son influence . . . . .	107
De quelques phénomènes du sommeil. . . . .	151
M. de la Mettrie, ou les superstitions . . . . .	183
De la perfectibilité de l'homme . . . . .	227
De l'utilité morale de l'instruction pour le peuple. . . . .	255
De la fin prochaine du genre humain . . . . .	285
De la palingénésie humaine et de la résurrection. . . . .	319

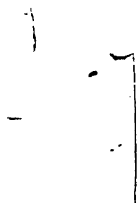
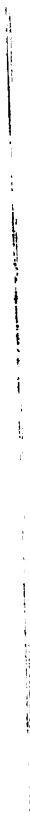
FIN DE LA TABLE.

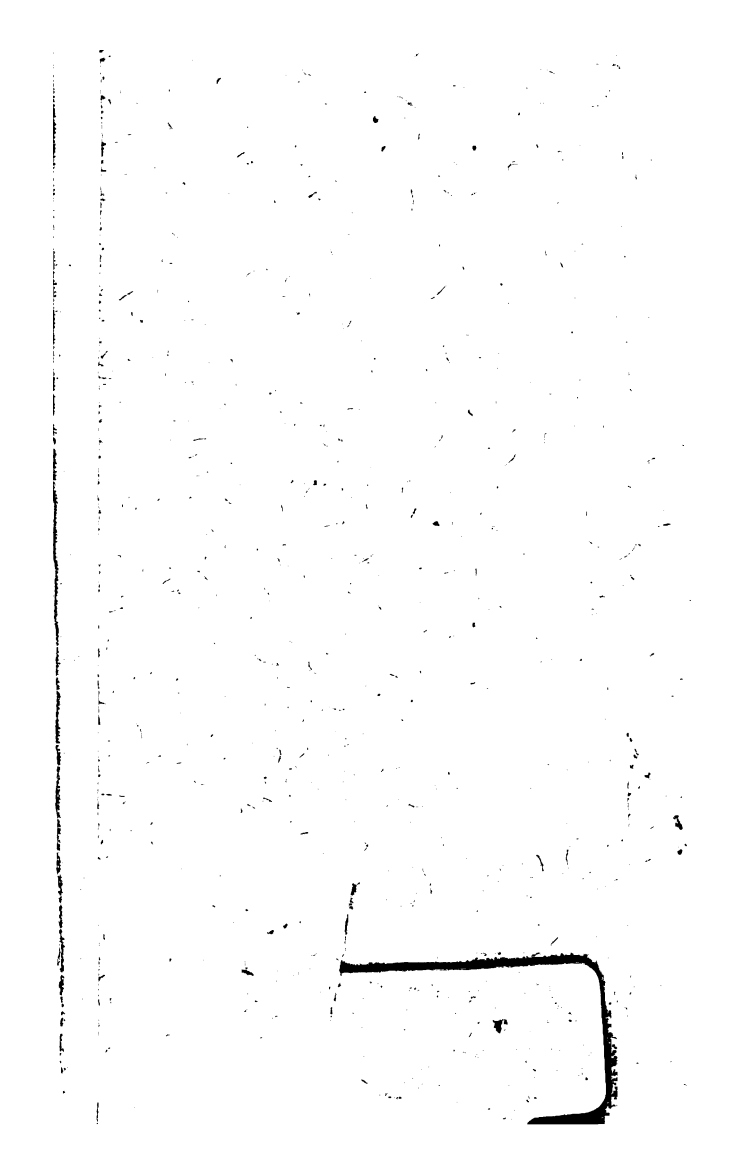
25

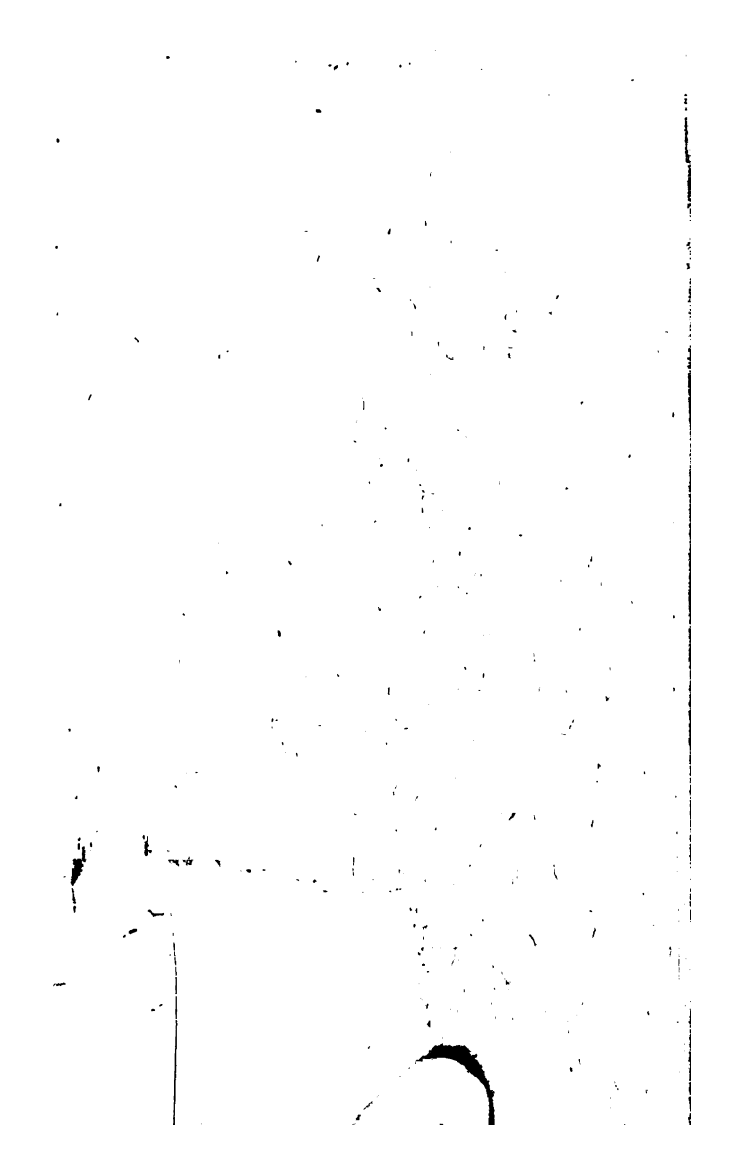
25



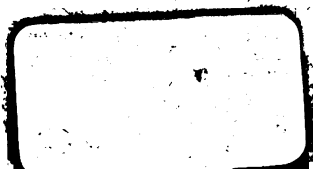








JUL 9 - 1928



1. The first part of the document discusses the importance of maintaining accurate records of all transactions. It emphasizes that proper record-keeping is essential for the transparency and accountability of the organization. The text outlines the various methods used to collect and analyze data, ensuring that the information is reliable and up-to-date.

2. The second part of the document focuses on the implementation of the proposed changes. It details the steps involved in the process, from the initial planning stage to the final execution. The document highlights the challenges faced during the implementation and provides solutions to overcome them. It also discusses the role of the management team in ensuring the successful completion of the project.

3. The third part of the document provides a detailed analysis of the results of the implementation. It compares the actual outcomes with the expected results, identifying the areas of success and the areas that need further improvement. The document also discusses the impact of the changes on the organization's overall performance and the satisfaction of the stakeholders.

4. The fourth part of the document discusses the future plans of the organization. It outlines the goals and objectives for the next period and the strategies to achieve them. The document also discusses the role of the management team in ensuring the successful implementation of these plans. It emphasizes the importance of continuous monitoring and evaluation to ensure that the organization remains on track and achieves its goals.

5. The fifth part of the document provides a summary of the key findings and conclusions. It highlights the main points discussed in the document and provides a clear and concise overview of the entire project. The document also discusses the implications of the findings for the organization and provides recommendations for future actions.

JUL 9 - 1928

